

# Le Courrier de l'unesco

Une lettre  
ouverte sur le monde



## L'Afrique et son histoire

TRÉSORS  
DE L'ART  
MONDIAL

145

Mali

**Mère et fils**

Cette statuette en bois (hauteur : 68 cm) représentant une mère et son fils est l'œuvre d'un sculpteur dogon. Au nombre de 250.000 environ, les Dogon vivent au sud de Tombouctou, de part et d'autre des falaises de la région de Bandiagara (Mali). Ces agriculteurs ont créé une sculpture sur bois qui est l'une des plus raffinées de l'Afrique. Masques et statuettes sont liés au rituel funéraire et au culte des ancêtres.

Collection privée.  
Photo © Gallimard  
La Photothèque, Paris



**PUBLIÉ EN 20 LANGUES**

|          |             |           |
|----------|-------------|-----------|
| Français | Italien     | Turc      |
| Anglais  | Hindi       | Oourdou   |
| Espagnol | Tamoul      | Catalan   |
| Russe    | Persan      | Malaysien |
| Allemand | Hébreu      | Coréen    |
| Arabe    | Néerlandais | Kiswahili |
| Japonais | Portugais   |           |

Mensuel publié par l'UNESCO  
Organisation des Nations Unies  
pour l'Éducation,  
la Science et la Culture

Ventes et distributions :

Unesco, place de Fontenoy, 75700 Paris

Belgique : Jean de Lannoy,  
202, avenue du Roi, Bruxelles 6

**ABONNEMENT** — 1 an : 35 francs français ; deux ans : 58 francs français. Paiement par chèque bancaire, mandat postal, CCP Paris 12598-48, à l'ordre de : Librairie de l'Unesco, Place de Fontenoy - 75700 Paris.

Reliure pour une année : 29 francs.

Les articles et photos non copyright peuvent être reproduits à condition d'être accompagnés du nom de l'auteur et de la mention « Reproduits du Courrier de l'Unesco », en précisant la date du numéro. Trois justificatifs devront être envoyés à la direction du Courrier. Les photos non copyright seront fournies aux publications qui en feront la demande. Les manuscrits non sollicités par la Rédaction ne sont renvoyés que s'ils sont accompagnés d'un coupon-réponse international. Les articles paraissant dans le Courrier de l'Unesco expriment l'opinion de leurs auteurs et non pas nécessairement celle de l'Unesco ou de la Rédaction. Les titres des articles et les légendes des photos sont de la rédaction.

**Bureau de la Rédaction :**

Unesco, place de Fontenoy, 75700 Paris, France

**Rédacteur en chef :**

Jean Gaudin

**Rédacteur en chef adjoint :**

Olga Rödel

**Secrétaire de rédaction :** Gillian Whitcomb

**Rédacteurs :**

Edition française :

Edition anglaise : Howard Brabyn (Paris)

Edition espagnole : Francisco Fernandez-Santos (Paris)

Edition russe : Victor Goliachkov (Paris)

Edition allemande : Werner Merkli (Berne)

Edition arabe : Abdel Moneim El Sawi (Le Caire)

Edition japonaise : Kazuo Akao (Tokyo)

Edition italienne : Maria Remiddi (Rome)

Edition hindie : H.L. Sharma (Delhi)

Edition tamoule : M. Mohammed Mustafa (Madras)

Edition hébraïque : Alexander Broïdo (Tel-Aviv)

Edition persane : Fereydoun Ardalan (Téhéran)

Edition néerlandaise : Paul Morren (Anvers)

Edition portugaise : Benedicto Silva (Rio de Janeiro)

Edition turque : Mefra Ilgazer (Istanbul)

Edition ourdoue : Hakim Mohammed Saïd (Karachi)

Edition catalane : Cristian Rahola (Barcelone)

Edition malaisienne : Azizah Hamzah (Kuala Lumpur)

Edition coréenne : Lim Moon-Young (Séoul)

Edition Kiswahili : Domino Rutayebesibwa

(Dar-es-Salaam)

**Rédacteurs adjoints :**

Edition française : Djamel Benstaali

Edition anglaise : Roy Malkin

Edition espagnole : Jorge Enrique Adoum

**Documentation :** Christiane Boucher

**Illustration :** Ariane Bailey

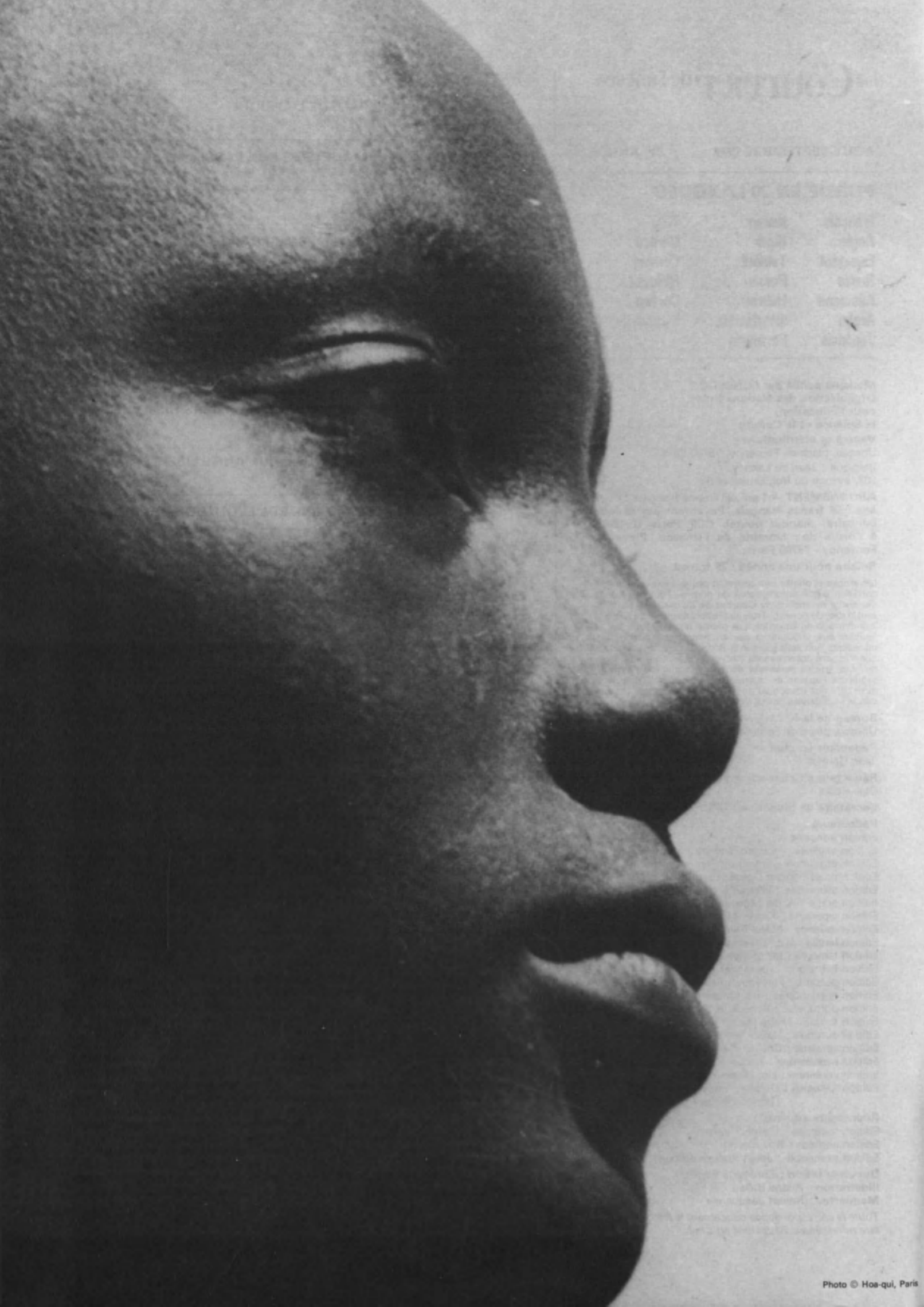
**Maquettes :** Robert Jacquemin

Toute la correspondance concernant la Rédaction doit être adressée au Rédacteur en Chef.

pages

- 
- 5 L'HISTOIRE GENERALE DE L'AFRIQUE  
*par Amadou-Mahtar M'Bow*
- 
- 7 UN CONTINENT EN QUETE DE SON PASSE  
*par Joseph Ki-Zerbo*
- 
- 9 LA PAROLE ECRITE
- 
- 12 LA DYNAMIQUE DU TEMPS AFRICAIN  
*par M. Boubou Hama et Joseph Ki-Zerbo*
- 
- 17 LA PAROLE, MEMOIRE VIVANTE DE L'AFRIQUE  
*par Amadou Hampâté Bâ*
- 
- 24 UN SCENARIO DEPASSE DU PEUPEMENT AFRICAIN :  
LA THEORIE HAMITIQUE  
*par Dmitri A. Olderogge*
- 
- 27 LES ARTISTES DU NEOLITHIQUE, PREMIERS HISTORIENS  
DE L'AFRIQUE
- 
- 39 DE LA NATURE BRUTE A UNE HUMANITE LIBEREE  
*par Joseph Ki-Zerbo*
- 
- 40 LA PREHISTOIRE AFRICAINE ET L'EVOLUTION DE L'HOMME
- 
- 47 ARTS ET METIERS DE L'EGYPTE PHARAONIQUE  
*par Rachid El-Nadouri avec le concours de Jean Vercoutter*
- 
- 55 L'EMPIRE DE KOUSH  
une civilisation florissante de l'antique Nubie  
*par Jean Leclant*
- 
- 58 LE REGNE DES CANDACES  
Quand les femmes gouvernaient à Méroé  
*par Ahmed M. Ali Hakem avec le concours de  
Ivan Hrbek et Jean Vercoutter*
- 
- 60 Soundjata et Mansa Moussa  
HEROS FONDATEURS DE L'EMPIRE DU MALI  
*par Djibril Tamsir Niane*
- 
- 66 L'ESSOR DE LA CIVILISATION SWAHILI  
*par Victor V. Matveiev*
- 
- 2 TRESORS DE L'ART MONDIAL  
MALI: Mère et fils
- 
- 35 PAGES COULEUR

Dans ce numéro, le Courrier de l'Unesco donne à ses lecteurs, sous forme d'un choix d'extraits, la primeur d'un ouvrage dû à la collaboration de spécialistes de nombreux pays et publié, en coédition, par l'Unesco : *l'Histoire Générale de l'Afrique* (voir page 5). Les textes sélectionnés proviennent en majorité du volume I intitulé *Méthodologie et Préhistoire africaine*, et du volume II, *Afrique Ancienne*. Faute de place, notre anthologie ne donne qu'un aperçu de certains des thèmes abordés dans les tout premiers volumes de cette *Histoire Générale* qui en comprendra huit. Leur publication échelonnée permettra au Courrier de l'Unesco de mettre en lumière par la suite d'autres aspects importants de l'Histoire ancienne de l'Afrique. En particulier, il a fallu reporter à un numéro ultérieur l'étude de l'expansion extraordinaire qu'a connue l'Islam en Afrique, le volume III (*L'Afrique du 7<sup>e</sup> au 11<sup>e</sup> siècle*), dont c'est l'un des thèmes principaux, étant actuellement en préparation. *L'Histoire Générale* sera publiée en anglais, en français, puis traduite en plusieurs langues africaines : le kiswahili, le hawssa, le peul, le yoruba et le lingala. En outre, il est envisagé de publier des traductions dans plusieurs autres langues : allemand, russe, portugais, et des versions abrégées accessibles à un vaste public. Sur la photo de la couverture, prise d'un satellite, apparaissent clairement les contours d'un continent dont l'Histoire globale, pour la première fois, est "vue de l'intérieur". Photo © NASA



COPIES

THE NEW YORK TIMES

1945  
1946  
1947  
1948  
1949  
1950  
1951  
1952  
1953  
1954  
1955  
1956  
1957  
1958  
1959  
1960  
1961  
1962  
1963  
1964  
1965  
1966  
1967  
1968  
1969  
1970  
1971  
1972  
1973  
1974  
1975  
1976  
1977  
1978  
1979  
1980  
1981  
1982  
1983  
1984  
1985  
1986  
1987  
1988  
1989  
1990  
1991  
1992  
1993  
1994  
1995  
1996  
1997  
1998  
1999  
2000  
2001  
2002  
2003  
2004  
2005  
2006  
2007  
2008  
2009  
2010  
2011  
2012  
2013  
2014  
2015  
2016  
2017  
2018  
2019  
2020  
2021  
2022  
2023  
2024  
2025

THE NEW YORK TIMES  
1945  
1946  
1947  
1948  
1949  
1950  
1951  
1952  
1953  
1954  
1955  
1956  
1957  
1958  
1959  
1960  
1961  
1962  
1963  
1964  
1965  
1966  
1967  
1968  
1969  
1970  
1971  
1972  
1973  
1974  
1975  
1976  
1977  
1978  
1979  
1980  
1981  
1982  
1983  
1984  
1985  
1986  
1987  
1988  
1989  
1990  
1991  
1992  
1993  
1994  
1995  
1996  
1997  
1998  
1999  
2000  
2001  
2002  
2003  
2004  
2005  
2006  
2007  
2008  
2009  
2010  
2011  
2012  
2013  
2014  
2015  
2016  
2017  
2018  
2019  
2020  
2021  
2022  
2023  
2024  
2025



# L'histoire générale de l'Afrique

par **Amadou-Mahtar M'Bow**  
Directeur Général de l'Unesco

**L**ONGTEMPS, mythes et préjugés de toutes sortes ont caché au monde le visage de l'Afrique. Les sociétés africaines passaient pour des sociétés sans histoire; malgré d'importants travaux réalisés, dès les premières décennies de ce siècle, par des pionniers comme Léo Frobenius, Maurice Delafosse, Arturo Labriola, bon nombre de spécialistes non africains, attachés aux postulats de leur milieu d'origine, soutenaient que ces sociétés ne pouvaient faire l'objet d'une étude scientifique, faute de sources et de documents écrits. C'était refuser de voir en l'Africain le créateur de cultures originales, qui se sont épanouies et perpétuées, à travers les siècles, dans des voies qui leur sont propres et que l'historien ne peut donc saisir sans renouveler sa méthode.

De même, le continent africain n'était presque jamais considéré comme une entité historique. L'accent était au contraire mis sur tout ce qui pouvait accréditer l'idée qu'une scission aurait existé, de toute éternité, entre une "Afrique blanche" et une "Afrique noire" ignorantes l'une de l'autre. On présentait souvent le Sahara comme un espace impénétrable qui rendait impossible des brassages d'ethnies et de peuples, des échanges de biens, de croyances, de mœurs et d'idées, entre les sociétés constituées de part et d'autre du désert. On traçait des frontières étanches entre les civilisations de l'Égypte ancienne, de la Nubie, et celles des peuples sud-sahariens.

Aujourd'hui, il est largement reconnu que les civilisations du continent africain, à travers la variété des langues et des cultures, forment, à des degrés divers, les versants historiques d'un ensemble de peuples et de sociétés qu'unissent des liens séculaires.

Un autre phénomène a beaucoup nui à l'étude objective du passé africain: je veux parler de l'apparition, avec la traite négrière et la colonisation, de stéréotypes raciaux générateurs de mépris et d'incompréhension et si profondément ancrés qu'ils pervertirent jusqu'aux concepts mêmes de l'historiographie. A partir du moment où on eut recours aux notions de "blancs" et de "noirs" pour nommer génériquement les maîtres et les peuples dominés, les Africains eurent à lutter contre un double asservissement économique et psychologique. Repérable à la pigmentation de sa peau, voué au travail dans les mines et les plantations, devenu une marchandise parmi d'autres, l'Africain vint à symboliser, dans la conscience de ses oppresseurs, une essence raciale imaginaire et illusoirement inférieure de *negre*. Ce processus de fausse identification ravala l'histoire des peuples africains au rang d'une ethno-histoire où l'appréciation des cultures ne pouvait qu'être faussée. Quant à l'image donnée d'eux-mêmes par les colonisateurs aux Africains, est-il besoin de dire qu'elle aussi n'était souvent qu'une caricature — hélas tragique — des civilisations dont ils étaient censés incarner les valeurs.

La situation a beaucoup évolué, notamment depuis que les pays d'Afrique, ayant accédé à l'indépendance, participent activement à la vie de la communauté internationale et aux échanges mutuels qui sont sa raison d'être. Dans l'exercice de leur droit à l'initiative historique, les Africains eux-mêmes ont ressenti profondément le besoin de rétablir sur des bases solides l'historicité de leurs sociétés.

C'est dire l'importance de *l'Histoire générale de l'Afrique*, en huit volumes, dont l'Unesco commence la publication.

Les spécialistes de nombreux pays qui ont travaillé à cette œuvre se sont d'abord attachés à en jeter les fondements théoriques et méthodologiques. Ils ont eu le souci de remettre en question les simplifications abusives auxquelles avait donné lieu une conception linéaire et limitative de l'histoire universelle, et de rétablir la vérité des faits chaque fois que cela était nécessaire et possible. Ils se sont efforcés de dégager les données historiques qui permettent de mieux suivre le développement des différents peuples africains dans leur spécificité socio-culturelle.

Dans cette tâche immense, complexe et ardue, vu la diversité des sources et l'éparpillement des documents, l'Unesco a procédé par étapes. La première phase (1965-1969) a été celle des travaux de documentation et de planification de l'ouvrage: campagnes de collecte sur le terrain (récits de la tradition orale et manuscrits inédits); établissement d'un *Guide des sources de l'histoire de l'Afrique* à partir d'un inventaire des archives des pays d'Europe; rencontres de spécialistes pour discuter de questions de méthodologie et tracer les grandes lignes du projet. Une deuxième étape (1969 à 1971), a été marquée par des réunions internationales d'experts à Paris (1969) et à Addis Abeba (1970) qui ont confirmé le caractère interdisciplinaire de la méthode suivie. La troisième phase a été celle de la rédaction et de la publication, sous la responsabilité intellectuelle d'un Comité scientifique international de 39 membres, comprenant deux-tiers d'Africains et un-tiers de non-Africains.

*L'Histoire générale de l'Afrique* jette une lumière originale sur le passé du continent, embrassé dans sa totalité, parce que ses auteurs ont su éviter les pièges du dogmatisme en abordant des questions essentielles comme la traite négrière responsable de l'une des plus cruelles déportations de l'histoire des peuples et qui a vidé le continent d'une partie de ses forces vives; la colonisation avec toutes ses conséquences; les relations entre l'Afrique au sud du Sahara et le monde arabe; le processus de décolonisation et d'accession à l'indépendance des nouveaux Etats africains. Et l'ouvrage fait apparaître à la fois l'unité historique de l'Afrique et les relations de celle-ci avec les autres continents, notamment avec les Amériques et les Caraïbes, où l'héritage africain a marqué les modes de sentir, de penser, de rêver et d'agir, et où les descendants d'Africains ont activement contribué à façonner les identités nationales.

Je suis convaincu que le sens du futur puise sa vigueur dans une conscience historique intensément vécue et fidèlement transmise de génération en génération par l'éducation. En Afrique comme ailleurs, cette conscience est l'une des conditions essentielles de l'indépendance, du développement et de l'affirmation des peuples. C'est donc la communauté internationale tout entière que l'Unesco sert en aidant à faire connaître et à replacer dans une perspective juste la contribution de l'Afrique au progrès de l'Humanité.



Photo Maximilien Bruggmann © La Spirale, Lausanne, Suisse

Avec ses dunes mouvantes (ci-dessus) et ses vastes étendues de rocailles, le Sahara — le plus grand désert du monde — forme un hiatus climatique entre le monde méditerranéen et le monde tropical. Habité par des nomades, sillonné par les routes des caravanes, il ne constituait pas un obstacle impénétrable mais agissait comme un filtre limitant la pénétration des influences méditerranéennes vers le Sud. Voies de communication dans leurs parties navigables, les grands fleuves d'Afrique ont joué aussi un rôle dans le cloisonnement du continent. Les cataractes du Nil, les chutes et les rapides du Zambèze, le Sénégal, l'Orange et le Limpopo, surtout dans leur cours inférieur, forment des barrières quasi infranchissables. Aux chutes Victoria (à droite), une des merveilles panoramiques du monde, le Zambèze plonge d'une hauteur de 100 m dans une gorge abrupte large de 1700 m, soulevant un nuage de poussière d'eau qui est parfois visible à 60 kilomètres de distance.

# Un continent en quête de son passé

par Joseph Ki-Zerbo



**L'**AFRIQUE a une histoire. Le temps n'est plus où sur des pans entiers de mappemondes ou de portulans, représentant ce continent, alors marginal et serf, la connaissance des savants se résumait dans cette formule lapidaire qui sent un peu son alibi : "Ibi sunt leones", "Par là, on trouve des lions". Après les lions, on a découvert les mines, si profitables, et par la même occasion, les "tribus indigènes" qui en étaient propriétaires, mais qui furent incorporées elles-mêmes à leurs mines comme propriétés des nations colonisatrices. Puis, après les "tribus indigènes", ce furent des peuples impatients sous le joug et dont le pouls battait déjà au rythme fiévreux des luttes de libération.

L'histoire de l'Afrique, comme celle de l'Humanité entière, c'est en effet, l'histoire d'une prise de conscience. L'histoire de l'Afrique doit être réécrite. Car jusqu'ici, elle a été souvent masquée, camouflée, défigurée, mutilée. Par la "force des choses", c'est-à-dire par l'ignorance et l'intérêt. Ce continent, prostré par quelques siècles d'oppression, a vu des générations de voyageurs, de négriers, d'explorateurs, de missionnaires, de proconsuls, de savants de toute engeance, figer son image dans le rictus de la misère, de la barbarie, de l'irresponsabilité et du chaos. Et cette image a été projetée, extrapolée à l'infini en amont du temps, justifiant par là-même, le présent et l'avenir.

Pour les Africains, l'Histoire de l'Afrique n'est pas un miroir narcissique, ni un prétexte subtil pour s'abstraire des tâches d'aujourd'hui. Cette diversion aliénatrice risquerait d'ailleurs de compromettre les buts scientifiques de l'entreprise. Par contre l'ignorance de son propre passé, c'est-à-dire d'une grande part de soi-même, n'est-elle pas davantage encore aliénatrice? Tous les maux qui frappent l'Afrique aujourd'hui, ainsi que toutes les chances qui s'y révèlent, résultent de forces innom-

---

**JOSEPH KI-ZERBO**, de nationalité voltaïque, a été jusqu'à une date récente membre du Conseil Exécutif de l'Unesco. Après avoir enseigné en France et dans plusieurs pays africains, il est actuellement professeur d'histoire à l'Université de Ouagadougou, en Haute-Volta. Secrétaire général du Conseil africain et malgache pour l'enseignement supérieur, il est également membre du Conseil d'administration de l'Institut international pour la planification de l'éducation de l'Unesco. Outre la publication de nombreux articles dans des revues africaines, il a écrit deux livres: *Le Monde africain noir* et *l'Histoire de l'Afrique noire*. Il est directeur du Volume I de *l'Histoire générale de l'Afrique préparée sous les auspices de l'Unesco*.



brables propulsées par l'histoire. Et de même que la reconstitution de l'évolution d'une maladie est la première étape d'une entreprise rationnelle de diagnostic et de thérapeutique, de même la première tâche d'analyse globale de ce continent est historique. A moins d'opter pour l'inconscience et l'aliénation, on ne saurait vivre sans mémoire, ni avec la mémoire d'autrui. Or l'Histoire est la mémoire des peuples.

D'où la redoutable question de la méthodologie. En ce domaine comme en d'autres, il faut se garder à la fois de trop singulariser l'Afrique, comme de trop s'aligner sur des normes étrangères. D'après certains, il faudrait attendre de trouver les mêmes genres de documents qu'en Europe, la même panoplie de pièces écrites ou épigraphiques, pour parler d'une véritable Histoire en Afrique. Pour eux, en somme, aux tropiques comme aux pôles, les problèmes de l'historien sont les mêmes.

A vrai dire, les difficultés spécifiques de l'Histoire de l'Afrique se lisent déjà dans l'observation des réalités de la géographie physique de ce continent. Continent solitaire s'il en est, l'Afrique semble tourner le dos au reste du vieux monde, auquel elle se rattache seulement par le fragile cordon ombilical de l'isthme de Suez. Elle plonge au contraire démesurément vers les eaux australes sa masse compacte, corsetée de massifs côtiers, que les fleuves forcent par des défilés "héroïques", lesquels constituent eux-mêmes des obstacles à la pénétration. Le seul passage important entre le Sahara et les monts abyssins est obstrué par les immenses marais du Bahr e Ghazal. Des vents et des courants marins assez violents montent la garde du Cap Blanc au Cap Vert. Cependant qu'au sein du continent trois déserts se chargent d'aggraver l'isolement extérieur par un cloisonnement interne. Au sud, le Kalahari. Au centre, le "désert vert" de la forêt équatoriale, redoutable refuge dans lequel l'homme luttera pour s'imposer. Au nord, le Sahara, champion des déserts, immense filtre continental, océan fauve des ergs et des regs qui, avec la frange montagneuse des Atlas, dissocie le sort de la zone méditerranéenne, de celui du continent.

Sans être des murs étanches, surtout durant la Préhistoire, ces puissances écologiques ont pesé lourdement sur le destin africain dans tous les domaines. Ils ont donné aussi une valeur singulière à tous les créneaux naturels qui, d'emblée, joueront le rôle de passerelles dans l'exploration du domaine africain, entreprise par les peuples depuis des milliers de millénaires. Citons seulement la gigantesque rainure méridienne de la Rift Valley, qui s'étire du giron même de l'Afrique jusqu'en Irak, à travers le môle éthiopien. Dans le sens transversal, la courbe des vallées de la Sangha, de l'Oubangui et du Zaïre, a dû constituer aussi un couloir privilégié.

Ce n'est pas un hasard non plus si les premiers royaumes de l'Afrique noire se sont développés dans ces régions des pays

ouverts, ces *sahels* bénéficiant à la fois d'une perméabilité interne, d'une certaine ouverture vers l'extérieur, et de contacts avec les zones africaines voisines, dotées de ressources différentes et complémentaires. Ces régions ouvertes et à un rythme d'évolution plus rapide sont la preuve "a contrario" que l'isolement a été un des facteurs clés de la pesanteur africaine sur la piste de certains progrès.

Or, la vastitude même de ce continent avec une population diluée et donc facilement itinérante, dans une nature à la fois généreuse (fruits, minerais, etc) et cruelle (endémies, épidémies) empêchait d'atteindre le seuil de concentration démographique qui a presque toujours été l'une des conditions des mutations qualitatives majeures dans le domaine économique, social et politique. De plus, la ponction démographique sévère de la Traite depuis des temps immémoriaux et surtout depuis le commerce négrier du 15<sup>e</sup> au 20<sup>e</sup> siècle, n'a pu que contribuer à priver l'Afrique du tonus humain et de la stabilité nécessaires à toute création éminente même au plan technologique. La nature et les hommes, la géographie et l'histoire, n'ont pas été tendres pour l'Afrique. Et il est indispensable de revenir à ces conditions fondamentales du processus évolutif, pour poser les problèmes en termes objectifs et non sous forme de mythes aberrants comme l'infériorité raciale, le tribalisme congénital, et la prétendue passivité historique des Africains.

Il faut reconnaître que s'agissant de ce continent, le maniement des sources est particulièrement difficile. Trois sources majeures constituent les piliers de la connaissance historique : les documents écrits, l'archéologie et l'anthropologie qui permettent de nuancer et d'approfondir l'interprétation des données, parfois trop brutes et trop stériles sans cette approche plus intime.

Les sources écrites sont, sinon très rares, du moins mal distribuées dans le temps et dans l'espace. Les siècles les plus "obscur" de l'Histoire africaine sont ceux qui ne bénéficient pas de la lumière claire et précise émanant de témoignages écrits, par exemple les siècles qui précèdent et suivent la naissance du Christ, l'Afrique du Nord étant à cet égard privilégiée. Mais même lorsque ce témoignage existe, son interprétation implique souvent ambiguïtés et difficultés.

Au plan quantitatif, des masses considérables de matériaux scripturaires à caractère archivistique ou narratif demeurent encore inexploitées, comme le prouvent les récents inventaires partiels des manuscrits inédits relatifs à l'Histoire de l'Afrique Noire, qu'on exhume des bibliothèques du Maroc, d'Algérie et d'Europe, mais aussi des bibliothèques des notables et érudits soudanais à travers les villes de la boucle du Niger, et dont les titres laissent escompter des filons nouveaux et prometteurs. L'Unesco a établi à Tombouctou le Centre Ahmed Baba pour promouvoir la collecte

de tels documents. Dans les fonds d'archives, en Iran, en Irak, en Arménie, en Inde et en Chine, sans parler des Amériques, bien des morceaux de l'Histoire de ce continent attendent la perspicacité inventive du chercheur.

Les témoins muets révélés par l'archéologie sont souvent plus éloquents encore que les témoins de service que constituent les auteurs de certaines chroniques. L'archéologie a déjà bien mérité de l'Histoire africaine par ses prestigieuses découvertes. Les objets en fer et leur technologie, les céramiques avec leurs techniques de production et leurs styles, les articles en verre, les écritures et styles graphiques, les techniques de navigation, de pêche et de tissage, les produits alimentaires, et aussi les structures géomorphologiques, hydrauliques ou végétales liées à l'évolution du climat... Le langage des trouvailles archéologiques a par nature quelque chose d'objectif et d'irréversible.

Ainsi l'étude de la typologie des céramiques, des objets en os et en métal dans le Sahara nigéro-tchadien démontre la liaison entre les peuples préislamiques du Bassin tchadien, et les aires culturelles qui s'étendent jusqu'au Nil et au désert libyque : statuettes d'argile cuite à boudriers croisés, décors corporels des figurines, formes des vases et des bracelets, des harpons et des os, des têtes ou pointes de flèches, et des couteaux de jet, ressuscitent ainsi, grâce à leurs parentés, par-delà le paysage contemporain écrasé par la solitude et l'inertie, les solidarités vivantes d'antan.

A côté des deux premières sources de l'Histoire africaine (les documents écrits et l'archéologie), la Tradition orale apparaît comme le conservatoire et le vecteur du capital de créations socio-culturelles accumulés par les peuples réputés sans écriture : un vrai musée vivant. La parole historique constitue un fil d'Ariane bien fragile pour remonter les couloirs obscurs du labyrinthe du temps. Les détenteurs en sont les vétérans.

Chaque fois que l'un d'eux disparaît, c'est une fibre du fil d'Ariane qui se rompt, c'est littéralement un fragment du paysage qui devient souterrain. Or la tradition orale est de loin la source historique la plus intime, la plus succulente, la mieux nourrie de la sève d'authenticité. La tradition habille de chair et de couleurs, elle irrigue de sang le squelette du passé.

La fragilité de la chaîne chronologique constitue le véritable talon d'Achille de la tradition orale ; les séquences temporelles bouleversées créent un puzzle où l'image du passé ne nous arrive pas claire et stable comme dans un bon miroir, mais comme un reflet fugace dansant sur l'agitation de l'eau. La durée moyenne des règnes ou des générations est un domaine vivement controversé où les extrapolations à partir des périodes récentes sont fortement sujettes à caution, ne serait-ce qu'en raison des mutations démographiques et politiques.

Par ailleurs, isolée, la tradition ressemble à ces masques africains arrachés à la communion des fidèles pour être exposés à la curiosité de non initiés. Elle perd sa charge de sens et de vie. Or, par sa vie même, parce qu'elle est sans cesse reprise en charge par de nouveaux témoins commis à

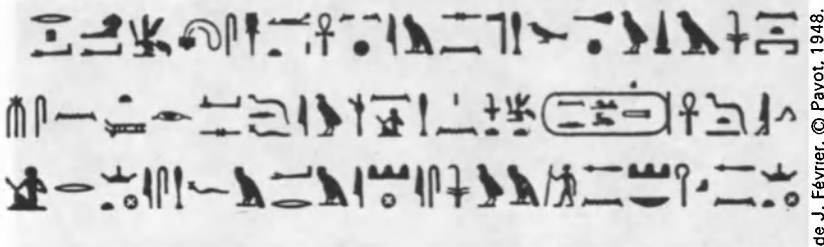


# La parole écrite



Ces hiéroglyphes égyptiens illustrent le passage de la représentation pictographique d'un événement à une utilisation symbolique des signes. La célèbre "Palette de Narmer", ci-dessus, représente le roi Narmer (environ 3100 avant J.C.), premier monarque de la première dynastie, triomphant de ses ennemis. Le faucon (voir détail en haut à droite), symbole du dieu Horus, dignité protectrice de la maison royale de Haute-Égypte, tient une corde liant un captif; plus bas, six tiges de papyrus (une tige symbolisant le nombre 1000), le pictogramme signifie que le roi de Haute-Égypte a vaincu ses adversaires et fait 6 000 prisonniers.

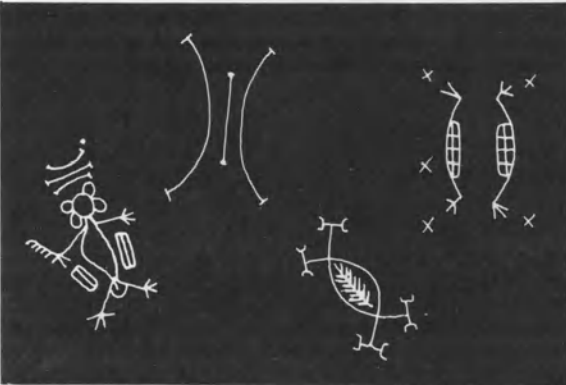
Photos © Musée du Caire, R. A. U.



Tiré de J. Février, © Payot, 1948.

Vers la fin du IV<sup>e</sup> millénaire avant J.C., les Égyptiens inventèrent un système d'écriture hiéroglyphique dont les caractères sont des dessins. Les signes pouvaient être figuratifs ou symboliques, mais ils acquièrent bientôt une valeur phonétique propre. De nombreux idéogrammes (représentations pictographiques) subsistèrent cependant et il fallut mettre au point un code complexe pour éviter toute ambiguïté. En haut, texte hiéroglyphique datant de l'époque de Darius-le-Grand (550-486 av. J.C.) : "Le pacha, le comte, le chancelier royal, le compagnon unique, 'celui qui vit en eux', le prophète, le médecin-chef Oudjahorresne, né d'Atemirtis, il dit : La majesté du roi de la Haute et Basse Égypte, Darius — qu'il vive éternellement! — m'ordonna de retourner en Égypte, tandis que Sa Majesté se trouvait en Elam, alors qu'Elle était grand roi de tous les pays étrangers et grand souverain de l'Égypte".

Art de l'Écriture, Unesco



Signes graphiques Nsibidi des Ekoï du Nigéria. Suite d'idéogrammes hautement stylisés plutôt que système cohérent d'écriture, ils étaient utilisés souvent sous forme de tatouages, à des fins magiques. On voit ici les joies et les peines de quatre couples mariés. A gauche, les époux s'aiment et s'embrassent. Ils sont riches car ils possèdent trois coussins et une table. Le deuxième couple s'est querellé : mari et femme se tournent le dos et sont séparés par un coussin. Le troisième couple appartient à la tribu Egbo dont l'emblème est une plume. Les époux se trouvent de part et d'autre d'un cours d'eau (des pirogues sont attachées à chaque rive). Les croix indiquent qu'ils ont néanmoins pu échanger des messages.

Unesco, 1978.

| Hiéroglyphique | Alphabet |              |
|----------------|----------|--------------|
|                | cursif   | Informatique |
|                | L        | L            |
|                | M        | M            |
|                | N        | N            |
|                | P        | P            |
|                | Q        | Q            |
|                | R        | R            |
|                | Z        | Z            |
|                | T        | T            |

La langue méroïtique fut parlée dans l'ancien royaume de Meroé (voir article page 55) du II<sup>e</sup> avant J.C. au IV<sup>e</sup> siècle après J.C. environ. Seules quelques inscriptions témoignent encore de son existence. Le méroïtique s'écrivait sous forme cursive, de droite à gauche, l'alphabet étant dérivé des hiéroglyphes égyptiens. Cette écriture reste à déchiffrer bien qu'on en connaisse quelques mots et quelques éléments de grammaire. Des chercheurs tentent à l'heure actuelle de percer le mystère de ce langage à l'aide d'un ordinateur.



Langue sémitique du même groupe que l'Amharique, la langue officielle de l'Éthiopie, le Ge'ez n'est plus parlé depuis près de mille ans mais s'est maintenu comme langue littéraire et liturgique. Il s'écrit de gauche à droite. Le nom de Saint-Georges est inscrit en Ge'ez sur ce tableau du XVI<sup>e</sup> siècle.

Photo © Luc Joubert, Paris, Musée d'Addis-Abeba.

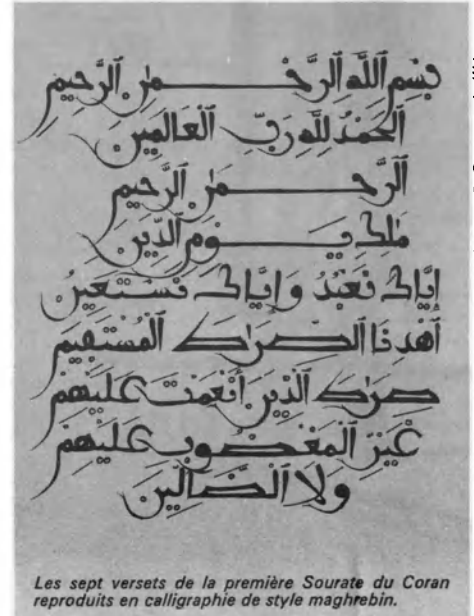
© Art Nègre, Ed. la Baconnière, Suisse.

|                 |  |             |  |
|-----------------|--|-------------|--|
| La peur         |  | La mesure   |  |
| Fais la cuisine |  | Le mensonge |  |
| La naissance    |  | Le mouton   |  |
| L'enfant        |  | L'événement |  |

© D Dalby, Language and History in Africa, 1970.

|        |  |         |  |
|--------|--|---------|--|
| Vai    |  | Oberi   |  |
| Mende  |  | Manding |  |
| Loma   |  | Wolof   |  |
| Kpelle |  | Bete    |  |
| Bassa  |  |         |  |

L'écriture Bamoun (à gauche) fut inventée par le Sultan Njoÿa de Foumban (Cameroun). Le premier syllabaire comprenait plus de 1 000 signes mais des simplifications successives l'ont réduit à 70 signes. A droite, le son "ka" transcrit en 9 langues d'Afrique occidentale.



Les sept versets de la première Sourate du Coran reproduits en calligraphie de style maghrébin.

I. Chit © Courrier de l'Unesco.

► sa transmission, la Tradition s'adapte à l'attente de nouveaux auditoires.

Enfin, le contenu même du message est souvent hermétique, voire ésotérique. Pour l'Africain, la parole est force ambiguë, qui peut faire et défaire, qui peut charrier des maléfices. C'est pourquoi on l'enveloppe d'apologues, d'allusions, de sous-entendus, de proverbes clairs-obscurs pour le commun, mais lumineux pour ceux qui sont munis des antennes de la sagesse.

Cet hermétisme du "mi-dire" signe à la fois la valeur inestimable et les limites de la Tradition orale, puisque sa richesse est presque impossible à transférer intégralement d'une langue à l'autre, surtout quand cette autre est structurellement et sociologiquement éloignée. La Tradition s'accommode très peu de la traduction. Déracinée, elle perd sa sève et son authenticité, car la langue est la "maison de l'être". Beaucoup d'erreurs imputées à la Tradition proviennent d'ailleurs d'interprètes incompetents ou sans scrupule.

La multiplicité des versions transmises par ses clans adverses, par exemple par les griots-clients de chaque noble protecteur (horon, dyatigui), bien loin de constituer un handicap, n'est plus qu'une garantie supplémentaire pour la critique historique. Et la concordance des récits, comme dans le cas des griots bambara et peul appartenant aux deux camps adverses, donne un relief particulier au bon aloi de ce témoignage.

Cette tradition orale rigide, institutionnalisée et formelle est en général mieux structurée, mieux soutenue par la musique de cour qui fait corps avec elle, qui la scande en tranches didactiques et artistiques. Cer-



Photo © Musée de l'Homme, Paris

**Ce masque baulé en bois de la Côte d'Ivoire (ci-dessus) représente une divinité masculine. La coiffure, en forme de disque, et les scarifications ornementales visibles sur le front et les tempes figurent les rayons lumineux lancés par les divinités célestes. Autour du visage, une ligne de chevrons évoque cette source de vie qu'est la pluie. Enfin, symbole de force vitale ainsi qu'emblème du pouvoir, une barbe tressée prolonge le menton. Barbe semblable à celle que porte le masque, en or massif, qui recouvrait le visage de Tout Ankh Amon momifié (en haut à droite). Tout comme à la rayonnante coiffure baulé semble répondre la coiffe pharaonique ou *nemes*, striée de bandes et surmontée des insignes royaux, vautour et uraeus (serpent sacré), symboles tout à la fois de vie et de mort. Sans doute est-ce cette analogie de conception, tant esthétique que symbolique, qui donne à ces deux figures une même expression de souveraineté absolue (voir aussi les pages centrales en couleur et la photo de la page 26).**

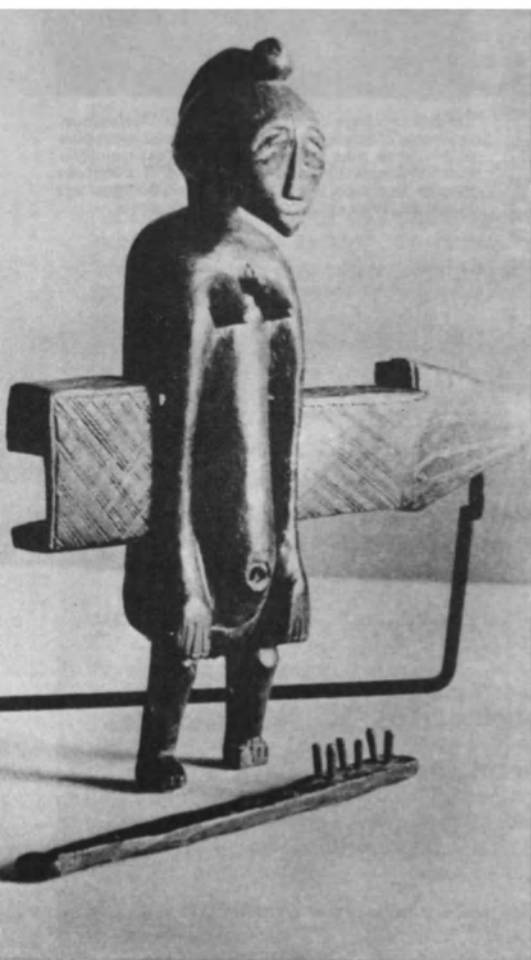


Photo © Musée National de Ouagadougou (Haute Volta)

**Serrure de porte des Samos (Haute Volta) représentant une femme à la coiffure caractéristique. En Afrique noire, l'art a toujours fait partie intégrante de la vie des habitants. Il imprègne aussi bien les objets les plus simples de la vie quotidienne que ceux utilisés lors des cérémonies rituelles ou religieuses.**

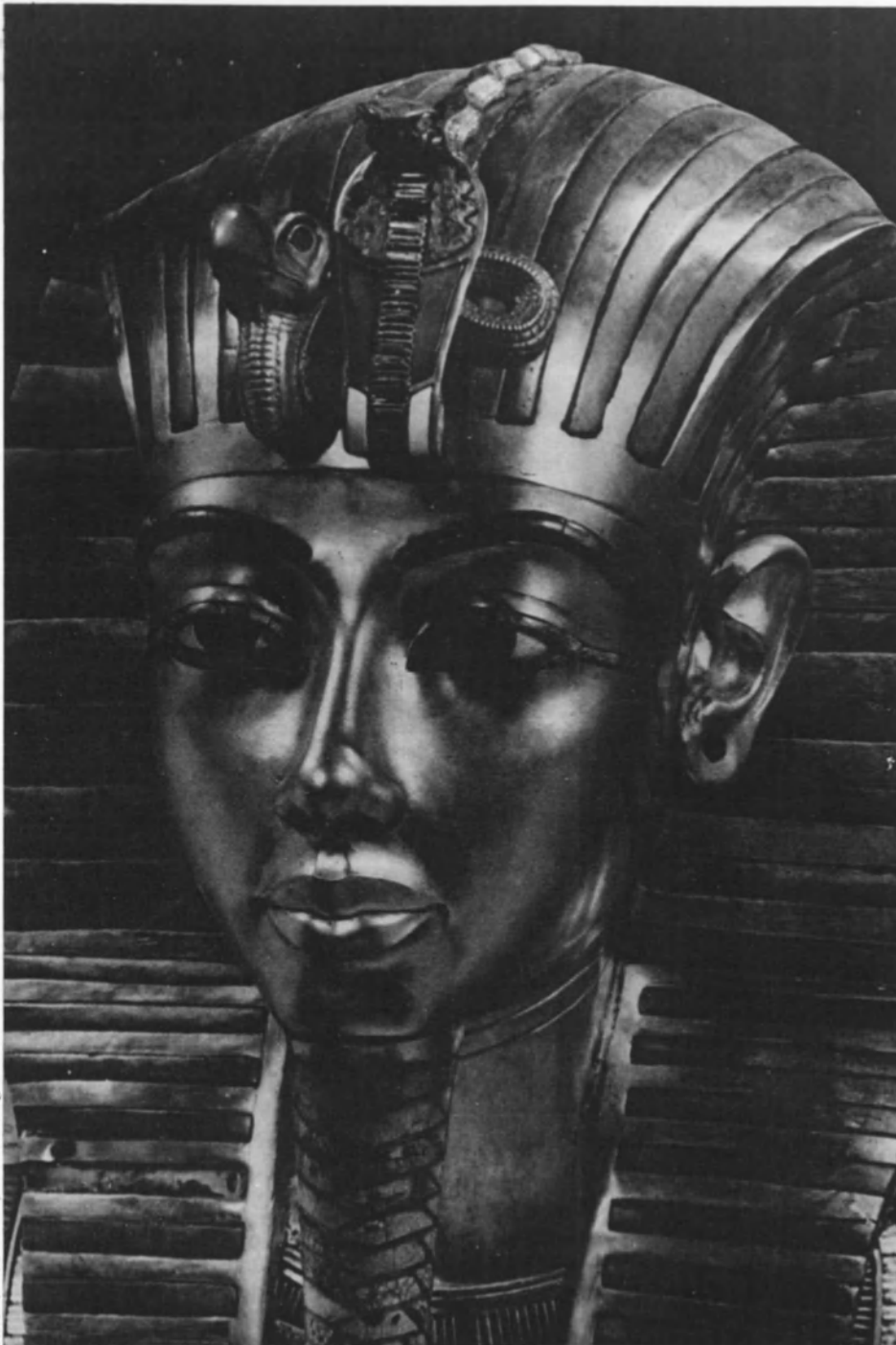


Photo © F. L. Kennet, Grande-Bretagne

tains des instruments utilisés, tel le Soso Balla (Balafon de Soumaoro Kanté) sont en eux-mêmes, par leur antiquité, des monuments dignes d'une investigation de type archéologique. Vecteurs de la parole historique, ces instruments sont vénéralisés et sacrés. En effet, ils font corps avec l'artiste, et leur place est d'autant plus essentielle dans le message qu'à la faveur des langues à tons la musique est directement intelligible, l'instrument devenant la voix de l'artiste sans que celui-ci ait besoin d'articuler une parole.

Bref, la Tradition orale n'est pas seulement une source de pis-aller à laquelle on ne se résignerait qu'en désespoir de cause. C'est une source à part entière, dont la méthodologie est désormais assez bien établie et qui confère à l'histoire du continent africain une puissante originalité.

Avec la linguistique, l'Histoire africaine dispose non pas tant d'une science auxi-

liaire que d'une discipline autonome qui la mène tout droit pourtant au cœur de son propre sujet... Certes bien des choses restent à faire dans ce domaine, à commencer par la fixation scientifique des langues. En effet, il ne faut pas sacrifier l'approche descriptive à l'approche comparatiste et synthétique à prétention typologique et génétique. C'est par une analyse ingrate et minutieuse du fait de langue "avec son signifiant de consonnes, de voyelles et de tons, avec ses latitudes de combinaisons dans des schémas syntagmatiques, avec son signifié vécu par les locuteurs d'une communauté donnée" qu'on peut échafauder des extrapolations en amont, opération souvent rendue difficile par le manque de profondeur historique de la connaissance de ces langues.

Les études linguistiques démontrent d'ailleurs que les routes et les pistes de migrations ainsi que les diffusions de cultu-

res matérielles et spirituelles sont balisées par la distribution de mots apparentés. D'où l'importance de l'analyse linguistique diachronique et de la glotto-chronologie pour l'historien qui veut saisir la dynamique et le sens de l'évolution.

En tout état de cause, la linguistique, qui a déjà bien mérité de l'histoire africaine, doit se débarrasser au départ du mépris ethnocentriste qui a marqué la linguistique africaine, selon laquelle, les langues de la famille indo-européenne sont au sommet de l'évolution, et les langues des Noirs au plus bas de l'échelle, celles-ci présentant toutefois l'intérêt, pensait-on, de livrer un état proche de l'état originel du langage, où les langues seraient sans grammaire, le discours une suite de monosyllabes et le lexique restreint à un inventaire élémentaire.

La même remarque vaut à fortiori pour l'anthropologie et l'ethnologie. En effet, le discours ethnologique a été, par la force des circonstances, un discours à prémisses explicitement discriminatoires et à conclusions implicitement politiques, avec, entre les deux, un exercice "scientifique" forcément ambigu. Son principal présupposé était souvent l'évolution linéaire avec en tête de la caravane humaine l'Europe pionnière de la civilisation, et à la queue, les "peuplades" primitives d'Océanie, d'Amazonie et d'Afrique. Comment peut-on être Indien, Noir, Papou, Arabe? "L'autre", arriéré, barbare, sauvage, selon les degrés, est toujours différent, et c'est à ce titre qu'il est l'objet de l'intérêt du chercheur ou de la convoitise du traitant. Friand des états misérables, des nudités et des folklores, le regard ethnologique était souvent sadique, lubrique, et dans le meilleur des cas; quelque peu paternaliste. Sans exceptions, les mémoires et rapports qui en résultaient justifiaient le statu quo et contribuaient au "développement du sous-développement"

Toute l'Afrique fut symbolisée ainsi par des images que les Africains eux-mêmes pouvaient regarder comme étrangères, exactement comme si l'Europe était personnifiée au début du 20<sup>e</sup> siècle par les usages de la table et de l'habitat, ou le niveau technique de certaines communautés rurales isolées.

Enfin, par une dialectique implacable, l'objet même de l'ethnologie, sous l'influence coloniale, s'évanouissait peu à peu. Les indigènes primitifs, vivant de cueillette et de chasse sinon de "cannibalisme", se muaient peu à peu en sous-prolétaires des centres périphériques d'un système mondial de production dont les pôles sont situés dans l'hémisphère nord. C'est pourquoi ceux qu'on avait constitués dans le rôle d'objets, les Africains, décidaient d'entamer eux-mêmes un discours autonome en tant que sujets de l'histoire.

Si l'être des Africains est le même que celui des autres peuples — celui de l'*Homo Sapiens* — leur "être-dans-le-monde" est différent. Dès lors, des outils nouveaux peuvent être affûtés pour appréhender leur évolution singulière.



SUITE PAGE 70

# La dynamique



Photo © Afrika Museum, Berg en Dal, Pays-Bas

**A** première vue et à la lecture de nombreux ouvrages ethnologiques, on a le sentiment que les Africains étaient immergés et comme noyés dans le temps mythique, vaste océan sans rivage et sans repère, alors que les autres peuples parcouraient l'avenue de l'Histoire, immense axe jalonné par les étapes du progrès. En effet, le mythe, la représentation fantastique du passé, domine souvent la pensée des Africains dans leur conception du déroulement de la vie des peuples. A un point tel que parfois le choix et le sens des événements réels devaient obéir à un « modèle » mythique qui pré-déterminerait jusqu'aux gestes les plus prosaïques du souverain ou du peuple. Sous les espèces de « coutumes » issues d'un au-delà du temps, le mythe gouvernait ainsi l'histoire, qu'il était chargé par ailleurs de justifier. Dans un tel contexte apparaissent deux caractéristiques frappantes de la pensée historienne africaine : son intemporalité et sa dimension essentiellement sociale.

Dans cette situation, en effet, le temps n'est pas la durée qui rythme un destin individuel. C'est le rythme respiratoire de la collectivité. Ce n'est pas un fleuve qui se déroule à sens unique à partir d'une source connue jusqu'à une embouchure connue. Le temps africain traditionnel englobe et intègre l'éternité en amont et en aval. Les générations passées ne sont pas perdues pour le temps présent. Elles restent à leur manière toujours contemporaines et aussi influentes sinon davantage que de leur vivant.

Dans ces conditions, la causalité s'exerce, bien sûr, d'amont en aval, du passé sur le présent et du présent sur l'avenir, non pas uniquement par le truchement des faits et la pesée des événements écoulés, mais par une irruption directe qui peut s'exercer dans tous les sens. Quand l'empereur du Mali, Kankou Moussa (1312-1332) envoya un ambassadeur au roi du Yatenga pour lui demander de se convertir à l'Islam, le chef Mossi répondit qu'il lui fallait d'abord consulter ses ancêtres avant de prendre une telle décision. On voit ici comment le passé par le biais du culte est en prise directe sur le présent, les ancêtres étant constitués en gérants directs privilégiés des affaires qui adviennent des siècles après eux. De même, dans la cour de nombreux rois, des fonctionnaires interprètes

---

**M. BOUBOU HAMA**, de nationalité nigérienne, ancien Président de l'Assemblée Nationale du Niger, a publié un grand nombre d'ouvrages sur les royaumes de la Vallée du Niger, puisant son inspiration, en grande partie, dans la tradition orale. Il a également lancé une campagne en faveur de la collecte et de la préservation des anciens manuscrits arabes et ajami (textes en langue africaine écrits en caractères arabes).



# du temps africain

par M. Boubou Hama  
et Joseph Ki-Zerbo

des songes exerçaient sur l'action politique projetée, un poids considérable. Ces exégètes du rêve étaient en somme des ministres du futur.

Dans un tel temps « suspendu », l'action est même possible du présent sur ce qui est considéré comme passé, mais qui reste en fait contemporain. Le sang des sacrifices d'aujourd'hui reconforte les ancêtres d'hier. Et jusqu'à nos jours, des africains exhortent leurs proches à ne pas négliger les offrandes au nom des parents décédés, car, ceux qui ne reçoivent rien constituent la classe pauvre de ce monde parallèle des défunts, et sont contraints de vivre sur les subsides des privilégiés qui sont l'objet de généreux « sacrifices » faits en leur nom.

Plus profondément encore, certaines cosmogonies enregistrent au compte d'un temps mythique des progrès réalisés dans un temps historique qui, n'étant pas perçu comme tel par chaque individu, est relayé par la mémoire ahistorique du groupe. Ainsi procède la légende Gikuyu qui rend compte de l'avènement de la technique du fer. Mogaï (Dieu) avait partagé les animaux entre les hommes et les femmes. Mais celles-ci ayant été trop dures, leurs bêtes s'échappèrent et devinrent sauvages. Les hommes intercédèrent alors auprès de Mogaï en faveur de leurs femmes en disant : « Nous voulons, pour t'honorer, te sacrifier un agneau mais nous ne tenons pas à le faire avec un couteau de bois, pour ne pas encourir les mêmes risques que nos femmes ». Mogaï les félicita alors pour leur sagesse et, pour les doter d'armes plus efficaces, leur enseigna la recette de la fonte du fer.

Cette conception mythique et collective était telle que le temps devenait un attribut de la souveraineté des leaders. Le roi Shiloulouk était le dépositaire mortel d'un pouvoir immortel, car il totalisait en lui-même le temps mythique (il incarne le héros fondateur) et le temps social considéré comme source de la vitalité du groupe.

C'est jusqu'à la conception générale du monde qu'il faut s'élever pour comprendre la vision et la signification profonde du temps chez les Africains. On verra alors

que dans la pensée traditionnelle, le temps qui tombe sous le sens n'est qu'un aspect d'un autre temps vécu par d'autres dimensions de la personne.

Lorsque le soir venu, l'homme s'étend sur sa natte ou son lit pour dormir, c'est le moment que choisit son double pour partir, pour refaire le chemin que l'homme a suivi durant la journée, hanter les lieux qu'il a fréquentés et refaire les gestes et les travaux qu'il a accomplis consciemment pendant la vie diurne. C'est au cours de ces pérégrinations que le double se heurte aux forces du Bien et à celles du Mal, aux bons génies comme aux sorciers mangeurs de doubles ou « cerko » (en langue songhaï et zarma).

C'est dans son double que réside la personnalité de quelqu'un. Le Songhaï dit d'un homme que son "bya" (double) est lourd ou léger, pour signifier que sa personnalité est forte ou fragile : les amulettes ont pour but de protéger et renforcer le double. Et l'idéal, c'est d'arriver à se confondre avec son double et à se fondre en lui jusqu'à ne former qu'une seule entité qui accède alors à un degré de sagesse et de force surhumaines. Seul le grand initié, le maître ("korté-konynü". "zimaa") parvient à cet état où le temps (comme l'espace) ne constitue plus d'obstacles.

Le temps social, l'Histoire, ainsi vécue par le groupe, accumule un pouvoir qui est la plupart du temps symbolisé et concrétisé dans un objet transmis par le patriarche, le chef du clan ou le roi à son successeur. Ce peut être une boule d'or conservée dans un "tobal" (tambour de guerre) associé à des éléments arrachés au corps du lion, de l'éléphant ou de la panthère. Cet objet peut être enfermé dans une boîte ou un canari comme les regalia (tibo) du roi mossi... Chez les Songhaï-Zarma, c'est une tige de fer acérée à un bout. Chez les Sorko de l'ancien empire de Gao, c'était une idole ayant la forme d'un gros poisson pourvu d'un anneau dans la gueule. Chez les forgerons, c'est une forge mythique qui rougeoie parfois la nuit pour exprimer son courroux. Le transfert de ces objets constituait la dévolution juridique du pouvoir.

Le cas le plus frappant est celui des

Il existe un dieu créateur dans la cosmogonie originelle de presque tous les peuples africains, mais des divinités secondaires ou des ancêtres mythiques servent de médiateurs entre les hommes et le monde invisible. Ces génies tutélaires du village ou de la tribu sont parfois matérialisés dans la sculpture africaine de caractère religieux ou magique. Ramené à ses traits essentiels, chacun est représenté dans l'attitude la plus propre à rappeler sa signification ou l'épisode mythologique auquel il se rattache. Ainsi cette statuette en bois (hauteur : 13 cm) est sans doute une effigie de Dyongou Serou, un ancêtre mythique des Dogons du Mali. Il se voile la face après avoir rompu une série d'interdits ; rappel de la faute commise par Ogo, être primordial créé par Amma (Dieu). Sur la page de gauche, une image en bois (hauteur : 48 cm) d'un ancêtre féminin des Songas (Angola).

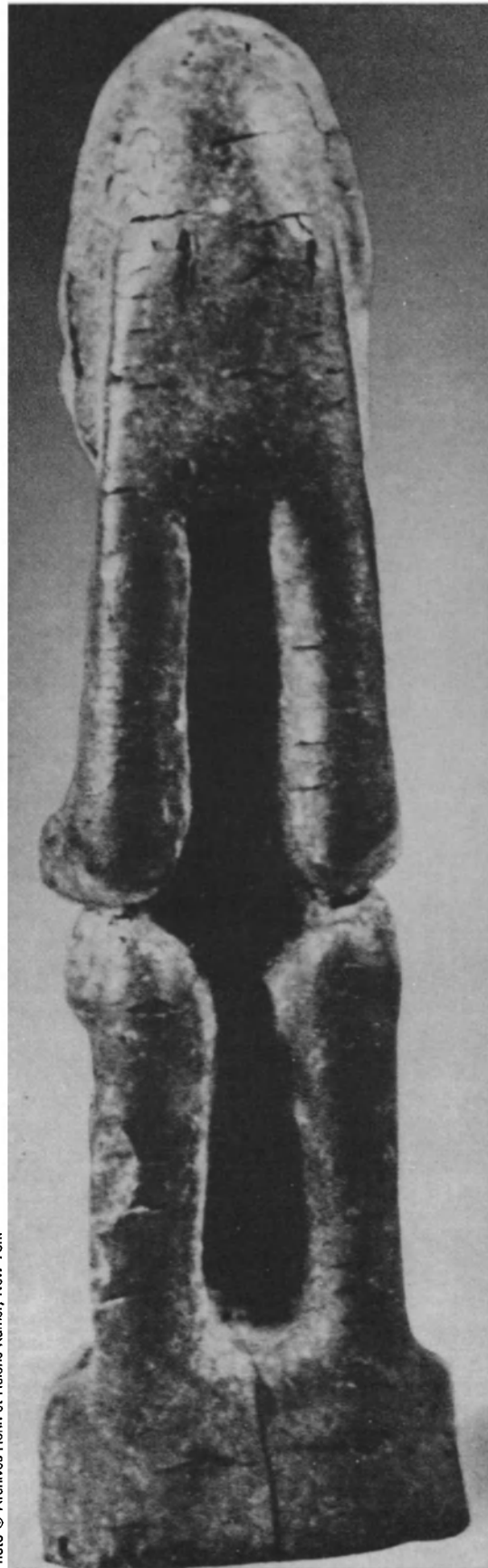


Photo © Archives Henri et Hélène Kamer, New York

► Sonianké, descendants de Sonni Ali, qui disposent de chaînes en or, en argent ou en cuivre, où chaque chaînon représente un ancêtre, l'ensemble représentant la lignée dynastique jusqu'à Sonni le Grand. Au cours de cérémonies magiques, ces chaînes magnifiques sont dégurgitées devant un public ébahi. Au moment de mourir, le patriarche sonianké dégurgite une ultime fois la chaîne et la fait avaler à l'autre bout par celui qu'il a choisi pour lui succéder. Il meurt aussitôt après avoir rendu sa chaîne à celui qui doit le continuer. Ce testament en action illustre éloquentement la force de la conception africaine du temps mythique et du temps social.

On a pu penser qu'une telle vision du processus historique était statique et stérile, dans la mesure où, plaçant la perfection de l'archétype dans le passé à l'origine des temps, elle semble assigner comme idéal à la cohorte des générations la répétition stéréotypée des gestes et de la geste de l'Ancêtre. Le mythe ne serait-il pas le moteur d'une Histoire immobile ?

On ne peut se tenir uniquement à cette seule approche de la pensée historienne chez les Africains. La conception mythique, il faut bien le reconnaître, existe à l'origine de l'Histoire de tous les peuples. Toute histoire à l'origine est une histoire sainte. Mais peut-on considérer le temps africain comme un temps historique ? Certains l'ont nié et ont soutenu que l'Africain ne conçoit le monde que comme une réédition stéréotypée de ce qui fut. Il ne serait donc qu'un incorrigible disciple du passé répétant à tout venant : « C'est ainsi que nos ancêtres l'ont fait », pour justifier tous ses faits et gestes.

Le caractère social même de la conception africaine de l'Histoire, lui donne une dimension historique incontestable, car l'Histoire c'est la vie croissante du groupe. Or à cet égard on peut dire que pour l'Africain le temps est dynamique. Ni dans la conception traditionnelle, ni dans la vision islamique qui influencera l'Afrique, l'homme n'est le prisonnier d'un piétinement statique ou d'un recommencement cyclique. Bien sûr, en l'absence de l'idée du temps mathématique et physique comptabilisé par addition d'unités homogènes, et mesuré par des instruments confectionnés à cet effet, le temps demeure un élément vécu et social.

Mais dans ce contexte, il ne s'agit pas d'un élément neutre et indifférent. Dans la conception globale du monde, chez les Africains, le temps est le lieu où l'homme peut sans cesse procéder à la lutte contre la décroissance et pour le développement de son énergie vitale. Telle est la dimension principale de « l'animisme » africain où le temps est le champ clos et le marché dans lequel se heurtent ou se négocient les forces qui hantent le monde. Se défendre contre toute diminution de son être, accroître sa santé, sa forme physique, la taille de ses champs, la grandeur de ses troupeaux, le nombre de ses enfants, de ses femmes, de ses villages, tel est l'idéal des individus comme des collectivités. Et cette conception est incontestablement dynamique.

Le pouvoir en Afrique noire s'exprime souvent par un mot qui signifie « la force ». Mais il ne s'agit pas simplement de la force matérielle brute. Il est question de l'énergie

vitale qui intègre une polyvalence de forces, lesquelles vont de l'intégrité physique à la chance, et à l'intégrité morale. La valeur éthique est considérée en effet comme une condition « sine qua non » de l'exercice bénéfique du pouvoir. De cette idée témoigne la sagesse populaire qui, dans de nombreux contes, met en scène des chefs despotiques finalement châtiés et en tire littéralement la morale de l'histoire.

Cette vision du monde où les valeurs et exigences éthiques font partie intégrante de l'ordonnance même du monde peut apparaître comme mythique. Mais elle exerçait une influence objective sur les comportements des hommes et singulièrement sur de nombreux leaders politiques africains. Dans ce sens, on peut dire que si l'Histoire est souvent justification du passé, elle est aussi exhortation pour l'avenir. Dans les systèmes préétatiques, l'autorité morale cautionnant ou corrigeant éventuellement la conduite des affaires publiques était assumée par des sociétés spécialisées, parfois secrètes, telle le *Lo* du peuple Sénoufo, ou le *Porô* de la Haute-Guinée. Ces sociétés constituaient souvent des pouvoirs parallèles chargés de jouer le rôle de recours en dehors du système établi. Mais elles finissaient parfois par se substituer clandestinement au pouvoir constitué. Elles apparaissaient alors aux gens comme centres occultes de décision, confisquant au peuple l'emprise sur sa propre Histoire.

Dans le même type de société, l'organisation en classes d'âges est une structure de première importance pour la conduite de l'histoire du peuple. Cette structure, dans la mesure où elle est établie d'après une périodicité connue, permet de remonter dans l'histoire des peuples jusqu'au 18<sup>e</sup> siècle. Mais elle remplissait aussi un rôle spécifique dans la vie des sociétés. En effet, même dans les collectivités rurales sans innovation technique majeure et par conséquent assez stables, les conflits de générations n'étaient pas absents. Il importait donc de les prendre en charge pour ainsi dire, en ordonnant le flux des générations et en structurant les relations entre elles pour éviter qu'elles ne dégénèrent en affrontements violents par mutation brusque. La génération engagée dans l'action délègue un de ses membres de la génération des jeunes qui la suit immédiatement. Le rôle de cet adulte n'est pas d'éteindre l'impatience de ces jeunes, mais d'en canaliser la fougue irréflectie qui pourrait être néfaste à l'ensemble de la collectivité, et en tout cas préparerait mal les intéressés à assumer leurs responsabilités publiques.

Par exemple, chez les Alladian de Moosou (près d'Abidjan) l'organisation par générations (au nombre de 5, chacune « régnant » 9 ans) reste en vigueur y compris pour les tâches de type « moderne » : constructions, réjouissances pour un diplôme ou une promotion...

La conscience du temps passé était très vive chez les Africains. Ce temps qui pèse lourdement sur le présent n'annihile cependant pas le dynamisme de celui-ci, comme en témoigne de nombreux proverbes. La conception du temps telle qu'on la décèle dans les sociétés africaines n'est certainement pas inhérente ou consubstantielle à une sorte de « nature » africaine. C'est la marque d'un stade dans le développement économique et social. A preuve, les différences flagrantes qu'on note même aujourd'hui entre le temps-argent des citadins africains et le temps tel qu'il est appréhendé par leurs contemporains et confrères des brousses

L'essentiel est que l'idée de développement à partir d'origines recherchées soit présente. Même sans l'écorce des contes et des légendes, ou les scories des mythes, il s'agit d'un effort pour rationaliser le développement social. Parfois même des efforts encore plus positifs ont été faits pour entamer le calcul du temps historique. Celui-ci peut être lié à l'espace, comme quand on parle du temps de faire un pas pour qualifier une durée minimale. Il peut être lié à la vie biologique, comme le temps d'une inspiration ou d'une expiration. Mais il est souvent lié à des facteurs extérieurs à l'homme individuel. Les phénomènes cosmiques, climatiques et sociaux, par exemple, surtout quand ils sont récurrents. Dans la savane soudanaise, on compte généralement l'âge chez les adeptes des religions traditionnelles africaines par le nombre de saisons des pluies. Pour dire qu'un homme est âgé on dit couramment soit le nombre de saisons des pluies qu'il a vécues, soit d'une façon plus elliptique qu'« il a bu beaucoup d'eau ».

Des systèmes de comput plus perfectionnés ont parfois été mis sur pied. Ainsi, on a montré que les Akan (Fanti, Ashanti...) disposaient d'un système de calendrier complexe, avec la semaine de sept jours, le mois de six semaines, l'année de neuf mois, ajusté périodiquement au cycle solaire selon une méthode encore incomplètement élucidée. Mais le pas décisif ne sera fait dans ce domaine que par l'utilisation de l'écriture. Encore que l'existence d'une classe lettrée ne garantisse nullement la prise de conscience par tout le

## Du temps et du fleuve

Au 16<sup>e</sup> siècle, un puissant Etat, l'Empire du Songhal, s'étendait sur les rives du Moyen Niger. Il unifia une grande partie du Soudan occidental et fut le foyer d'une brillante civilisation. Les peuples qui formaient cet empire vivaient du commerce, de l'agriculture, mais aussi de la pêche, comme les Sorkos. Les cités marchandes devinrent musulmanes, tandis que les paysans, pour la plupart, restèrent attachés aux croyances ancestrales, rendant un culte aux "holé" (les doubles), et aux génies de la nature. Les Sorkos continuèrent à professer l'animisme et à invoquer les esprits et génies de l'air, de la terre et surtout du fleuve. Le grand ancêtre mythique des Sorkos du clan Faran est le géant Faran-Mâka, qui dévorait un hippopotame entier par repas et vidait d'un trait les margots. Leur patronne tutélaire est Haraké, belle jeune fille aux cheveux clairs. Elle sort des eaux profondes à la tombée du jour et vient s'asseoir sur les roches du Niger pour y attendre son amant qu'elle entraîne au fond du fleuve vers un monde fantastique de villes scintillantes où elle célèbre ses noces au son des tam-tams et des balafons. Sur la photo, vue aérienne du Niger à l'endroit où son cours est rétréci par une immense muraille de sable et de boue.



▶ peuple d'une histoire collective. Au moins permet-elle de jalonner le flux historique de repères qui en organisent le cours.

Par ailleurs, l'accession aux religions monothéistes, ancrées dans une histoire donnée, a contribué à doubler la représentation du passé collectif, de « modèles » qui apparaissent souvent en filigrane dans les récits. Par exemple, sous formes de rattachements arbitraires des dynasties aux sources de l'Islam, dont les valeurs et les idéaux serviront aux prophètes noirs pour bouleverser le cours des choses dans leur pays d'origine.

Mais le bouleversement du temps s'opère surtout par l'entrée dans l'univers du rendement économique et de l'acculturation monétaire. Alors seulement le sens du temps individuel et collectif se transforme par l'accumulation aux schémas mentaux en vigueur dans les pays qui influencent économiquement et culturellement les Africains. Ceux-ci découvrent alors que souvent c'est l'argent qui fait l'Histoire. L'Homme Africain si proche de son Histoire qu'il avait l'impression de la forger lui-même dans des micro-sociétés, affronte alors à la fois le risque d'une gigantesque aliénation et la chance d'être co-auteur du progrès global.

M. Boubou Hama et  
Joseph Ki-Zerbo



Photo © A.C.L. Bruxelles. Musée Royal de l'Afrique Centrale, Tervuren

Le rôle qu'a joué la femme, en tant que mère, épouse, fille ou sœur de roi, dans l'Histoire de l'Afrique, est aussi éminent que celui qui lui a été attribué dans la tradition mythique. La statuette en bois (hauteur : 57 cm) qu'on voit sur la photo représente l'ancêtre féminin du peuple Kongo dont la vie tribale est profondément liée au culte des ancêtres. Outre l'importance accordée à la tête et à l'expression de "vie intérieure" du visage, il faut noter l'attitude traditionnelle de respect et de soumission du personnage.

Photo © Collection Charles Ratton, Paris





# La parole, mémoire vivante de l'Afrique

par Amadou Hampâté Bâ

**Q**ui dit tradition en histoire africaine dit tradition orale. Nulle tentative de pénétrer l'histoire et l'âme des peuples africains ne saurait être valable si elle ne s'appuie sur cet héritage de connaissances de tous ordres, patiemment transmis de bouche à oreille et de maître à disciple à travers les âges. Cet héritage n'est pas encore perdu et repose dans la mémoire de la dernière génération des grands dépositaires, dont on peut dire qu'ils sont la mémoire vivante de l'Afrique.

Tout le problème, pour certains chercheurs, est de savoir si l'on peut accorder à l'oralité la même confiance qu'à l'écrit pour témoigner des choses du passé. A notre avis, le problème est ainsi posé. Le témoignage, qu'il soit écrit ou oral, n'est finalement qu'un témoignage humain et vaut ce que vaut l'homme. Ce qui est en cause derrière le témoignage lui-même, c'est donc la valeur de la chaîne de transmission à laquelle l'homme se rattache, la fidélité de la mémoire individuelle et collective et le prix attaché à la vérité dans une société donnée. En un mot, le lien de l'homme avec la Parole.

Or, c'est dans les sociétés orales que non seulement la fonction de la mémoire est le plus développé, mais que ce lien entre l'homme et la Parole est le plus fort. Là où l'écrit n'existe pas, l'homme est lié à sa parole. Il est engagé par elle. Il est sa parole et sa parole témoigne de ce qu'il est. La cohésion même de la société repose sur la valeur et le respect de la parole.

Outre une valeur morale fondamentale, la parole revêtait, dans les traditions africaines — tout au moins celles que je connais et qui concernent toute la zone de savane au sud du Sahara — un caractère sacré lié à son origine divine et aux forces occultes déposées en elle. Agent magique par excellence et grand vecteur des « forces éthériques », on ne la maniait pas sans prudence.

De nombreux facteurs, religieux, magiques et sociaux, concourent donc à préserver la fidélité de la transmission orale. Il nous a paru nécessaire d'en présenter ci-dessous une brève étude afin de mieux situer la tradition orale africaine dans son contexte et de l'éclairer, en quelque sorte, de l'intérieur.

Si l'on demandait à un vrai traditionaliste africain « Qu'est-ce que la tradition orale ? », sans doute l'embarrasserait-on fort. Peut-être répondrait-il, après un long silence : « C'est la connaissance totale » et n'en dirait pas plus.

Que recouvre donc le terme de tradition orale ? Quelles réalités véhicule-t-elle, quelles connaissances transmet-elle, quelles sciences enseigne-t-elle et quels sont ses transmetteurs ?

Contrairement à ce que d'aucuns pourraient penser, la tradition orale africaine ne se limite pas à des contes et des légendes ou même à des récits mythiques ou historiques, et les « griots » sont

Le pouvoir de la parole est figuré par cette hache rituelle sculptée du peuple Lélé du Zaïre. On ne soulignera jamais assez l'importance que revêt la tradition orale dans les civilisations et les cultures africaines. C'est par l'intermédiaire de la parole que se transmet, d'une génération à l'autre, le patrimoine culturel d'un peuple : la somme des connaissances sur la nature et sur la vie, les valeurs morales de la société, la conception religieuse du monde, la maîtrise des forces occultes de l'homme, aussi bien que les secrets d'initiation aux différents métiers, le récit des événements passés ou contemporains, le chant rituel, la légende, la poésie... Les dépositaires de cette mémoire collective sont les ancêtres ou les anciens. Ainsi a-t-on pu dire que "tout vieillard qui meurt est une bibliothèque qui brûle". Une véritable histoire de l'Afrique doit donc prendre en compte la tradition orale, tout aussi digne de foi que les sources écrites.

---

**AMADOU HAMPATE BA**, écrivain malien et diplomate, a été membre du Conseil Exécutif de l'Unesco de 1962 à 1970. Il effectue actuellement des recherches sur l'histoire, la littérature et l'ethnologie de l'Afrique, notamment en ce qui concerne les peuples vivant dans la boucle du Niger. Fondateur et directeur de l'Institut des Sciences Humaines de Bamako (Mali), il est l'auteur de nombreux articles et ouvrages, parmi lesquels il faut citer l'Empire peul du Macina, les Religions africaines traditionnelles, Kaidara (récit initiatique peul) et L'étrange destin de Wangrin, œuvre qui a obtenu en 1974 le grand prix de la littérature d'Afrique noire.

loin d'en être les seuls et uniques conservateurs et transmetteurs qualifiés.

La tradition orale est la grande école de la vie, dont elle recouvre et se déroule en fonction de leurs aptitudes. Elle est tout à la fois religion, connaissance, science de la nature, initiation de métier, histoire, divertissement et récréation, tout point de détail pouvant toujours permettre de remonter jusqu'à l'Unité primordiale.

Passant de l'ésotérique à l'exotérique, la tradition orale sait se mettre à la portée des hommes, leur parler selon leur entendement et se dérouler en fonction de leurs aptitudes. Elle est tout à la fois religion, connaissance, science de la nature, initiation de métier, histoire, divertissement et récréation, tout point de détail pouvant toujours permettre de remonter jusqu'à l'Unité primordiale.

Fondée sur l'initiation et l'expérience, elle engage l'homme dans sa totalité et, à ce titre, on peut dire qu'elle a contribué à créer un type d'homme particulier, à sculpter l'âme africaine.

Liée au comportement quotidien de l'homme et de la communauté, la « culture » africaine n'est donc pas une matière abstraite que l'on puisse isoler de la vie. Elle implique une vision particulière du monde, ou plutôt une présence particulière au monde, conçue comme un Tout où tout est relié et inter-agissant.

Ne pouvant parler valablement des traditions que je n'ai pas vécues ou étudiées personnellement, notamment celles relatives aux pays de la forêt, je prendrai mes exemples dans les traditions de la savane au sud du Sahara (ce qu'on appelait autrefois le Bafour).

La tradition Bambara du Komo, (l'une des grandes écoles d'initiation du Mandé, au Mali) enseigne que la Parole, *Kuma*, est une force fondamentale et qu'elle émane de l'Être Suprême lui-même, *Maa Ngala*, créateur de toutes choses. Elle est l'instrument de la création : « Ce que *Maa Ngala* dit, c'est ! » proclame le chantre du dieu Komo.

Le mythe de la création de l'univers et de l'homme, enseigné par le Maître initiateur du Komo (qui est toujours un forgeron) aux jeunes circoncis, nous révèle que lorsque *Maa Ngala* éprouva la nostalgie d'un interlocuteur, il créa le Premier homme : *Maa*.

Jadis, la genèse s'enseignait durant les soixante-trois jours de retraite imposée aux circoncis en leur vingt-et-unième année, et l'on mettait ensuite vingt-et-un ans à l'étudier et à l'approfondir.

A la lisière du bois sacré, demeure du Komo, le premier circoncis scandait les paroles suivantes :

« *Maa Ngala ! Maa Ngala !*  
« Qui est *Maa Ngala* ?  
« Où est *Maa Ngala* ?

Le chantre du Komo répondait :

« *Maa Ngala*, c'est la force infinie  
« Nul ne peut le situer dans le temps ni dans l'espace.  
« Il est *Dombali* (Inconnaissable)  
« *Dombali* (Incréée-infini)

Puis, après l'initiation, commençait le récit de la genèse primordiale :

« Il n'y avait rien, sinon un Être,  
« Cet Être était un Vide vivant,  
« couvant potentiellement les existences contingentes.  
« Le temps infini était la demeure de cet Être-UN.  
« Alors il créa « Fan »,  
Un œuf merveilleux comportant neuf divisions,  
et y introduisit les neuf états fondamentaux  
de l'existence.

Quand cet Œuf primordial vint à éclore, il donna naissance à vingt êtres fabuleux qui constituaient la totalité de l'univers, la totalité des forces existantes de la connaissance possible.

« Mais hélas ! aucune de ces vingt premières créatures ne se révéla apte à devenir l'interlocuteur (*Kuma nyon*) que *Maa Ngala* avait désiré pour lui-même.

« Alors, il préleva une parcelle sur chacune des vingt créatures existantes, les mélangea, puis, soufflant dans ce mélange une étincelle de son propre souffle igné, créa un nouvel Être, l'Homme, auquel il donna une partie de son propre nom : *Maa*. De sorte que ce nouvel être contenait, de par son nom et l'étincelle divine introduite en lui, quelque chose de *Maa Ngala* lui-même. »

Synthèse de tout ce qui existe, receptacle par excellence de la Force suprême en même temps que confluent toutes les forces existantes, *Maa*, l'Homme, reçut en héritage une parcelle de la puissance créatrice divine, le don de l'Esprit et de la Parole.

*Maa Ngala* enseigna à *Maa*, son interlocuteur, les lois d'après

lesquelles tous les éléments du cosmos furent formés et continuent d'exister. Il l'instaura gardien de son Univers et le chargea de veiller au maintien de l'Harmonie universelle. C'est pourquoi il est lourd d'être *Maa*.

Initié par son créateur, *Maa* transmet plus tard à sa descendance la somme totale de ses connaissances, et ce fut le début de la grande chaîne de transmission orale initiatique dont l'ordre de Komo (comme ceux, au Mali, du Nama, du Koré, etc.) se veut l'un des continuateurs.

A l'image de la parole de *Maa Ngala* dont elle est un écho, la parole humaine met en mouvement les forces latentes, les actionne et les suscite, comme lorsqu'un homme se lève ou se retourne à l'appel de son nom.

Elle peut créer la paix, comme elle peut la détruire. Elle est à l'image du feu. Un seul mot mal venu peut déclencher une guerre, comme une brindille enflammée peut provoquer un vaste incendie.

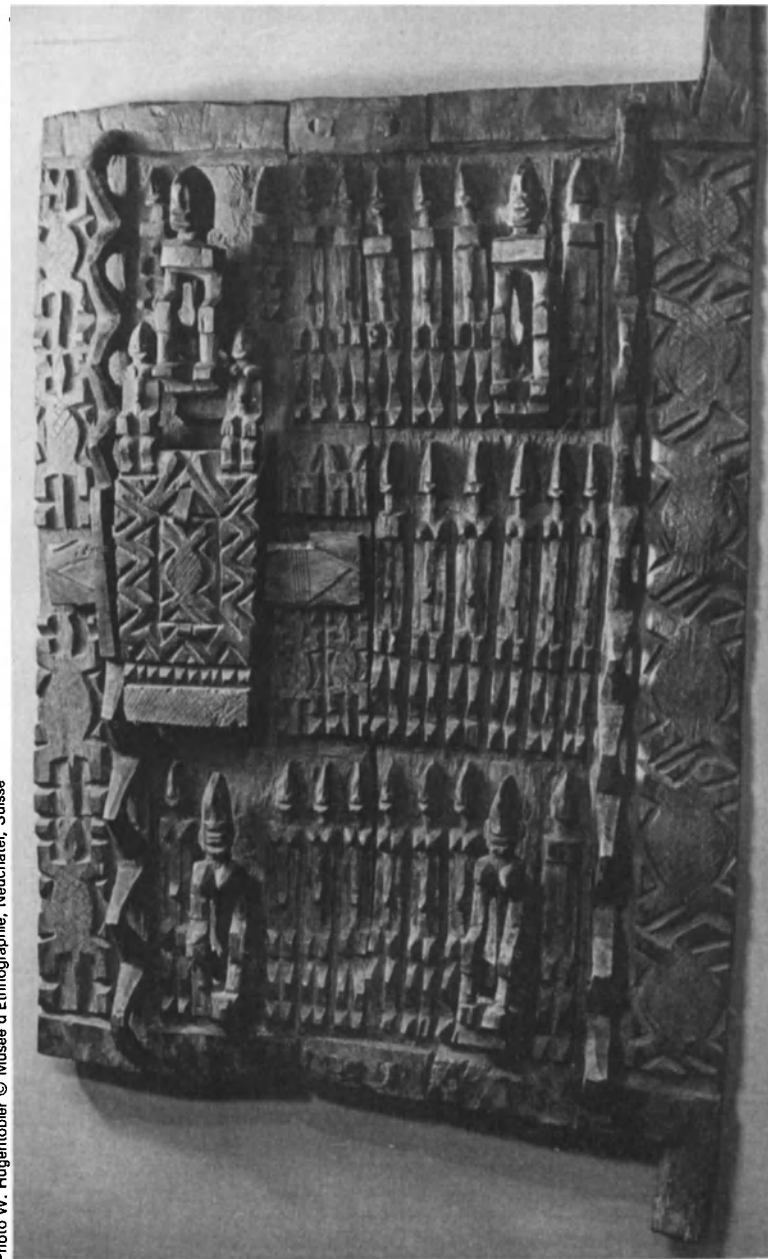


Photo W. Hugentobler © Musée d'Ethnographie, Neuchâtel, Suisse

Cette porte d'un grenier Dogon (Mali) pourrait s'appeler la "porte de la Genèse". Fidèle à la cosmogonie du peuple Dogon, le sculpteur a représenté dans cette œuvre, d'une géométrie rigoureuse, une vision du monde. Les rangées de personnages représentent la descendance, peuplant le monde entier, des premiers ancêtres. La serrure est l'autel de ces hommes originels. Les deux lignes de chevrons verticales encadrant le panneau central symbolisent le flux de l'eau et de la parole. Dans chaque famille Dogon, les tortues qu'on voit figurées sur les côtés évoquent le patriarche qu'elles remplacent pendant ses absences.

En Afrique, l'artisanat est indissociable de la parole. Les artisans traditionnels accompagnent leur travail de chants rituels ou de paroles sacramentelles rythmées et leurs gestes retracent le mystère de la création primordiale liée elle-même au pouvoir du Verbe. Aussi dit-on en Afrique : "Le forgeron forge la Parole, le tisserand la tisse, le cordonnier la lisse en la corroyant". Le tisserand (voir photo) est le dépositaire des secrets de son métier. L'armature de celui-ci se compose de huit pièces principales : les quatre montants verticaux symbolisent les éléments (terre, eau, air, feu) et les points cardinaux, les quatre montants transversaux figurent les quatre points collatéraux. Placé au centre de ces huit dimensions de l'espace, le tisserand représente l'Homme Primordial, *Maa*. Avant de se mettre au travail, il doit toucher chacun des montants en prononçant les paroles ou les psalmodies qui correspondent aux forces vitales qu'ils expriment. Le va-et-vient de ses pieds qui se lèvent et s'abaissent en actionnant les pédales rappelle la cadence originelle de la Parole créatrice, liée au dualisme universel et à la loi des cycles.

La tradition confère donc à *Kuma*, la Parole, non seulement une puissance créatrice, mais une double fonction de conservation et de destruction. C'est pourquoi elle est, par excellence, le grand agent actif de la magie africaine.

Il faut avoir présent à l'esprit que, d'une manière générale, toutes les traditions africaines postulent *une vision religieuse du monde*. L'univers visible est conçu et ressenti comme le signe, la concrétisation ou l'écorce d'un univers invisible et vivant constitué de forces en perpétuel mouvement. Au sein de cette vaste unité cosmique, tout est lié, tout est solidaire, et le comportement de l'homme vis-à-vis de lui-même comme vis-à-vis du monde qui l'entoure (monde minéral, végétal, animal, et société humaine) sera l'objet d'une réglementation rituelle très précise — pouvant d'ailleurs varier dans sa forme selon les ethnies ou les religions.

La violation de lois sacrées était censée entraîner une perturbation dans l'équilibre des forces se traduisant par des troubles divers. C'est pourquoi l'action magique, c'est-à-dire la manipulation des forces, visait en général à restaurer l'équilibre perturbé, à rétablir l'harmonie dont l'homme, nous l'avons vu précédemment, fut instauré le gardien par son Créateur.

Le mot « magie » est toujours pris dans un mauvais sens en Europe alors qu'en Afrique il désigne seulement le maniement des forces, chose neutre en soi et qui peut s'avérer utile ou néfaste selon la direction qui lui est donnée. Il est dit : « Ni la magie ni la fortune ne sont mauvaises en soi. C'est leur utilisation qui les rend bonnes ou mauvaises ».

La bonne magie, celle des initiés et des « maîtres connaisseurs », vise à purifier hommes, bêtes et objets afin de remettre les forces en ordre. C'est ici que la force de la parole est décisive.

Mais pour que la parole produise son plein effet, il faut qu'elle soit scandée rythmiquement, parce que le mouvement a besoin du rythme, lui-même basé sur le secret des nombres. Il faut que la parole reproduise le va-et-vient qui est l'essence du rythme.

Dans les chants rituels et les formules incantatoires, la parole est donc la matérialisation de la cadence. Et si elle est considérée comme pouvant agir sur les esprits, c'est parce que son harmonie crée des mouvements, mouvements qui mobilisent des forces, ces forces agissant sur les esprits qui sont eux-mêmes des puissances d'action.

Tirant du sacré sa puissance créatrice et opératrice, la parole, selon la tradition africaine, est en rapport direct soit avec le maintien soit avec la rupture de l'harmonie, dans l'homme et dans le monde qui l'entoure.

C'est pourquoi la plupart des sociétés orales traditionnelles considèrent le mensonge comme une véritable lèpre morale. En Afrique traditionnelle, celui qui manque à sa parole tue sa personne civile, religieuse ou occulte. Il se coupe de lui-même et de la société. Sa mort devient préférable à sa survie tant pour lui-même que pour les siens.

Le chantre de Komo Dibi, de Koulikoro, au Mali, a chanté, dans l'un de ses poèmes rituels :

« La parole est divinement exacte,  
 « il convient d'être exact avec elle.  
 « La langue qui fausse la parole  
 « vicie le sang de celui qui ment. »



Photo Claude Lefèvre © Ed. du Chêne, Paris

Le sang symbolise ici la force vitale intérieure, dont l'harmonie est perturbée par le mensonge. « Celui qui gâte sa parole se gâte lui-même », dit l'adage. Quand on pense une chose et qu'on en dit une autre, on se coupe d'avec soi-même. On rompt l'unité sacrée, reflet de l'unité cosmique, créant ainsi la disharmonie en soi comme autour de soi.

On comprendra mieux, dès lors, dans quel contexte magico-religieux et social se situe le respect de la parole dans les sociétés à tradition orale, et particulièrement lorsqu'il s'agit de transmettre les paroles héritées des ancêtres ou des aînés. Ce à quoi l'Afrique traditionnelle tient le plus, c'est à tout ce qu'elle a hérité des ancêtres. Les expressions : « Je le tiens de mon Maître », « Je le tiens de mon père », « Je l'ai sucé à la mamelle de ma mère », expriment son attachement religieux au patrimoine transmis.

Les grands dépositaires de cet héritage oral sont ceux que l'on appelle les « Traditionalistes ». Mémoire vivante de l'Afrique, ils en sont les meilleurs témoins. Qui sont ces maîtres ?

En Bambara on les appelle *Doma* ou *Soma*, les « Connaisseurs » ou *Donikéba*, « Faiseurs de connaissance ». En peul, selon des régions, on les appelle *Silatigui*, *Gando* ou *Tchiorinké*, mots comportant le même sens que « connaisseur ».

Ils peuvent être Maîtres initiés (et initiateurs) d'une branche traditionnelle particulière (initiations du forgeron, du tisserand, du chasseur, du pêcheur, etc...) ou bien posséder la connaissance totale de la tradition dans ses aspects. Il existe ainsi des *Doma* qui connaissent la science des forgerons, celle des pasteurs, des tisserands, aussi bien que des grandes écoles initiatiques de la savane, telles que, par exemple, au Mali, le Nyaworolé, etc.

Mais ne nous y trompons pas : la tradition africaine ne coupe pas la vie en tranches et le Connaisseur est rarement un « spécialiste ». Le plus souvent c'est un « généraliste ». Le même vieillard, par exemple, aura des connaissances aussi bien en science des plantes (connaissance des propriétés bonnes ou mauvaises de chaque plante) qu'en "science des terres" (propriétés agricoles ou médicinales des différentes sortes de terre), en « science des eaux », en astronomie, psychologie, etc. Il s'agit d'une *science de la vie* dont les connaissances peuvent toujours donner lieu à des utilisations pratiques.

Conservateur des secrets de la genèse cosmique et des sciences de la vie, le traditionaliste, doué en général d'une mémoire prodigieuse, est souvent aussi l'archiviste des événements passés transmis par la tradition ou des événements contemporains. Une histoire qui se voudrait essentiellement africaine devra donc nécessairement s'appuyer sur l'irremplaçable témoignage des Africains qualifiés. « On ne coiffe pas une personne en son absence », dit l'adage.

D'une manière générale, les traditionalistes furent écartés, sinon pourchassés, par la puissance coloniale qui s'efforçait, cela va de soi, de déraciner les traditions locales afin de semer ses propres idées car, dit-on, « On ne sème ni dans un champ planté ni dans la jachère ». C'est pourquoi l'initiation se réfugia le plus souvent dans la brousse et quitta les grandes villes, dites « *Tubadudugu*, « villes de blancs » (entendre "des colonisateurs").

Il existe cependant encore, dans les différents pays de la savane africaine constituant l'ancien Bafour — et sans doute ailleurs aussi — des « Connaisseurs » qui continuent de transmettre le dépôt sacré à ceux qui acceptent d'apprendre et d'écouter et se montrent dignes de recevoir leur enseignement par leur patience et leur discrétion, règles de base exigées par les dieux...

Dans un délai de dix ou quinze ans, tous les derniers grands *Doma*, tous les derniers vieillards héritiers des diverses branches de la Tradition, auront probablement disparu. Si nous ne nous hâtons pas de recueillir leurs témoignages et leur enseignement, c'est tout le patrimoine culturel et spirituel d'un peuple qui sombrera avec eux dans l'oubli, abandonnant à elle-même une jeunesse sans racine.

Plus que tous les autres hommes, les traditionalistes-*Doma* grands ou petits-, sont tenus au respect de la vérité. Le mensonge, pour eux, est non seulement une tare morale, mais un *interdit rituel* dont la violation leur interdirait de pouvoir remplir leur fonction. Cet interdit rituel existe, à ma connaissance, dans toutes les traditions de la savane africaine. Les *Doma* y sont, plus particulièrement, astreints car, en tant que Maîtres-initiés, ils sont les grands *détenteurs de la Parole*, principal agent actif de la vie humaine et des esprits.

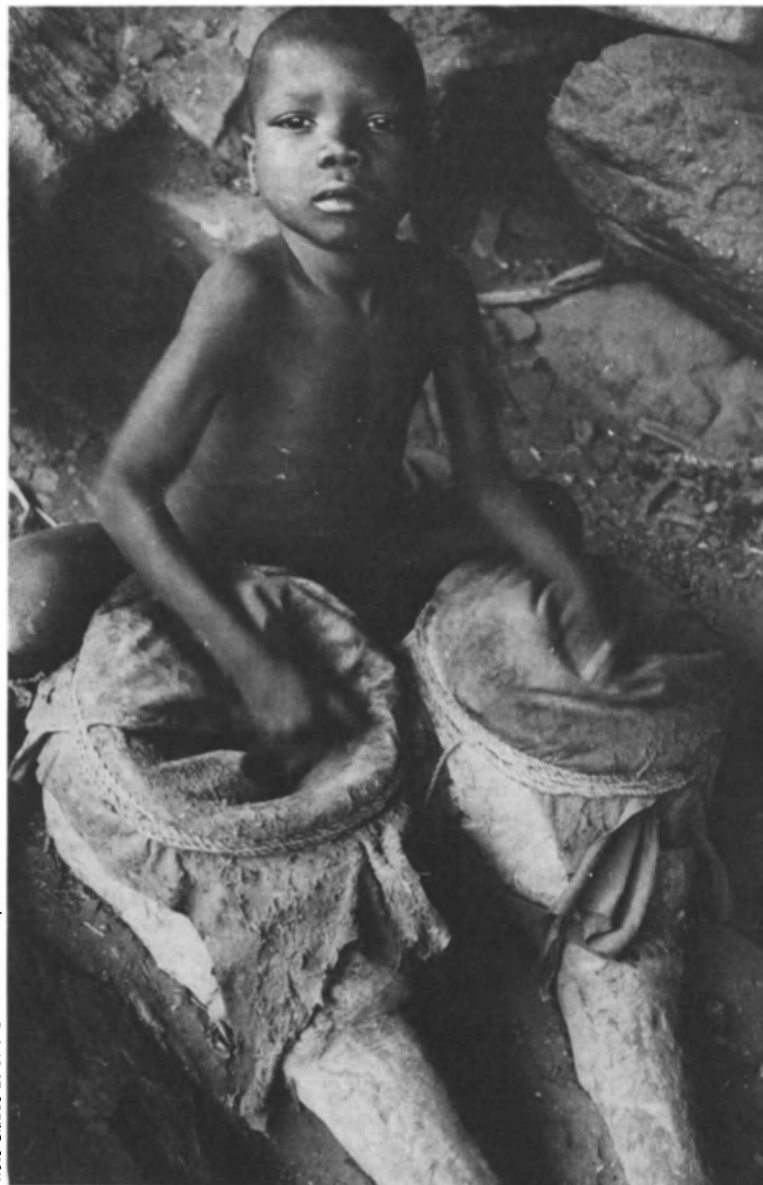


Photo Claude Lefèvre © Edi. du Chêne, Paris

Je citerai le cas d'un Maître du Couteau Dogon, du pays de Pignari (cercle de Bandiagara) que j'ai connu dans ma jeunesse et qui avait été amené un jour à mentir pour sauver la vie d'une femme poursuivie qu'il avait cachée chez lui. Après cet événement, il se démit spontanément de sa charge, estimant ne plus remplir les conditions rituelles pour l'assumer valablement.

Si le traditionaliste, ou Connaisseur, est tellement respecté en Afrique, c'est parce qu'il se respecte lui-même d'abord. Intérieurement en ordre puisqu'il ne doit jamais mentir, c'est un homme « bien réglé », maître des forces qui l'habitent. Autour de lui les choses s'ordonnent et les troubles s'apaisent.

On comprendra mieux, dans cette optique, l'importance donnée par l'éducation africaine traditionnelle à la maîtrise de soi. Parler peu est la marque d'une bonne éducation et le signe de la noblesse. Le jeune garçon apprendra très tôt à maîtriser l'expression de ses émotions ou de sa souffrance, à contenir les forces qui sont en lui, à l'image du *Maa* primordial qui contenait en lui-même, soumises et ordonnées, les forces du Cosmos. Du Connaisseur respecté ou de l'homme maître de lui-même, on dira "C'est un *Maa*" (ou un *Meddo*, en peul), c'est-à-dire un homme complet.





Photo André Guyon © Musée des Arts et des Traditions, Gabon

“Maître du Feu” et dépositaire du secret des transmutations, le forgeron joue un rôle capital dans la culture orale africaine. Son savoir, selon la tradition des Bambara du Mali, lui a été transmis par *Maa*, le premier homme, à qui *Maa Ngala*, son créateur, enseigne les secrets de la forge. C’est ainsi que le mot *Fan*, en bambara, désigne à la fois la forge et l’Œuf dont tout l’univers est sorti — cet Œuf Primordial qui fut la première forge sacrée. A gauche, un enfant dogon (Mali) fait fonctionner, presque en se jouant, le rudimentaire soufflet d’une forge. Tout comme le fourneau et les autres lieux de travail, la forge fournit aux anciens l’occasion de transmettre aux enfants, souvent par l’intermédiaire du jeu, les valeurs culturelles du groupe. Ci-contre, autre soufflet de forge taillé dans le bois (Gabon) et surmonté d’une tête humaine. En bas, crosse de cérémonie en fer forgé, d’un prêtre d’Ifé (Nigeria). Sa partie supérieure est ornée de deux oiseaux stylisés.

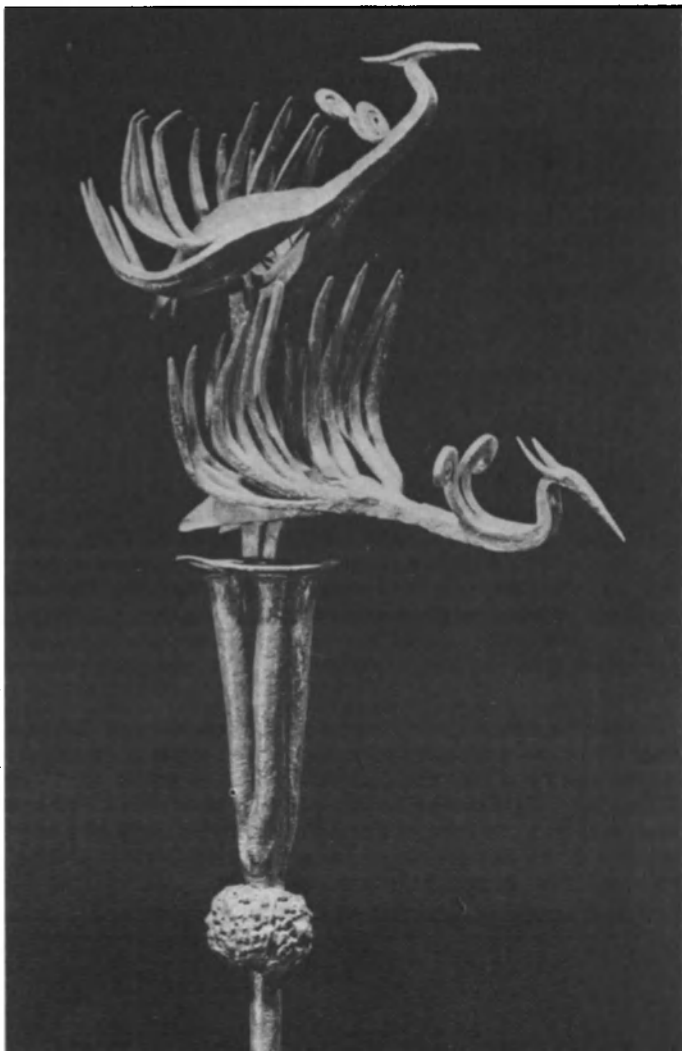


Photo © André Held, Lausanne, Suisse

Il ne faut pas confondre les traditionalistes-*Doma*, qui savent enseigner en amusant et en se mettant à la portée de leur auditoire, avec les troubadours, conteurs et animateurs publics qui sont en général de la caste des *Diéli* (griots) ou des *Wolosos*. Les *Wolosos* — littéralement « nés dans la maison » ou « captifs de case » — étaient des serviteurs ou des familles de serviteurs attachés depuis des générations à une même famille. La tradition leur reconnaissait une liberté totale de gestes ou de paroles, ainsi que de grands droits matériels sur les biens de leur maîtres.) La discipline de la vérité n’existe pas pour ces derniers et la tradition leur reconnaît le droit de la travestir ou de l’embellir, même grossièrement, pourvu qu’ils arrivent à distraire ou à intéresser leur public, comme nous le verrons plus loin. « Il est permis au griot », dit-on, « d’avoir deux langues ».

En revanche, il ne viendrait à l’esprit d’aucun Africain de formation traditionnelle de mettre en doute la véracité des propos d’un traditionaliste-*Doma*, particulièrement lorsqu’il s’agit de transmettre des connaissances héritées de la chaîne des ancêtres.

Avant de parler, le *Doma* s’adresse, par déférence, aux âmes des anciens pour leur demander de venir l’assister afin que la langue ne lui fourche ou qu’une défaillance de mémoire ne se produise, qui lui ferait omettre quelque chose.

Un traditionaliste-*Doma* non forgeron de naissance mais connaissant les sciences se rapportant à la forge, par exemple, dira, avant d’en parler : « Je dois cela à Untel, qui le doit à Untel, etc... ». Il rendra hommage à l’ancêtre des forgerons en se tenant, en signe d’allégeance, accroupi et la pointe du coude droit reposant sur le sol, avant-bras levé. Il y a toujours référence à la chaîne dont le *Doma* lui-même n’est qu’un maillon.

Dans toutes les branches de la connaissance traditionnelle, la chaîne de transmission revêt une importance primordiale. S’il n’y a pas transmission régulière, il n’y a pas de « magie », mais seulement causerie ou conte. La parole est alors inopérante. La parole

transmise par la chaîne est censée véhiculer, depuis la transmission originelle, une force qui la rend opérante et sacramentelle.

C'est cette notion de « respect de la chaîne » ou de « respect de la transmission » qui fait qu'en général, l'Africain non acculturé aura tendance à rapporter un récit dans la forme même où il l'aura entendu, aidé en cela par la mémoire prodigieuse des analphabètes. Si on le contredit, il se contentera de répondre : « Untel me l'a appris comme cela ! », citant toujours sa source.

En dehors de la valeur morale propre des traditionalistes-*Doma* et de leur rattachement à une « chaîne de transmission », une garantie d'authenticité supplémentaire est fournie par le *contrôle permanent de leurs pairs ou des anciens* qui les entourent, qui veillent jalousement sur l'authenticité de ce qu'ils transmettent et le reprennent à la moindre erreur.

L'enseignement traditionnel, surtout quand il s'agit de connaissances liées à une initiation, est lié à l'expérience et intégré à la vie. C'est pourquoi le chercheur, européen ou africain, désireux d'approcher les faits religieux africains, se condamnera à rester à la lisière du sujet s'il n'accepte pas de vivre l'initiation correspondante et d'en accepter les règles, ce qui présuppose au minimum la *connaissance de la langue*. Il est en effet des choses qui ne « s'expliquent » pas, mais qui s'expérimentent et qui se vivent.

Les métiers artisanaux traditionnels sont de grands vecteurs de la tradition orale.

Dans la société traditionnelle africaine, les activités humaines comportaient souvent un caractère sacré ou occulte, et particulièrement celles consistant à agir sur la matière et à la transformer, chaque chose étant considérée comme vivante. Chaque fonction artisanale se rattachait à une connaissance ésotérique transmise de génération en génération et prenant son origine dans une révélation initiale. Les artisans traditionnels accompagnent leur travail de chants rituels ou de paroles rythmiques sacramentelles, et leurs gestes eux-mêmes sont considérés comme un langage. En effet, les gestes de chaque métier reproduisent, dans un symbolisme qui lui est propre, le mystère de la création primordiale liée à la puissance de la Parole, comme il a été indiqué plus haut. On dit :

« Le forgeron forge la Parole,  
Le tisserand la tisse,  
Le cordonnier la lisse en la corroyant ».

Les connaissances du forgeron doivent couvrir un vaste secteur de la vie. Occultiste réputé, sa maîtrise des secrets du feu et du fer lui vaut d'être seul habilité à pratiquer la circoncision et, nous l'avons vu, le grand « Maître du couteau » dans l'initiation du Komo est toujours un forgeron.

Le forgeron de haut fourneau, à la fois extracteur du minerai et fondeur, est le plus avancé en connaissance. A toutes les connaissances du forgeron fondeur, il joint la connaissance parfaite des « Fils du sein de la Terre » (la minéralogie) et celle des secrets de la brousse et des plantes. En effet, il connaît le peuplement végétal qui recouvre la terre lorsqu'elle contient un métal particulier, et sait détecter un gisement d'or au seul examen des plantes et des cailloux.

On peut dire que le métier ou la fonction traditionnelle, sculpte l'être de l'homme. Toute la différence entre l'éducation moderne et la tradition orale est là. Ce qu'on apprend à l'école occidentale — pour utile que ce soit — on ne le vit pas toujours, tandis que la connaissance héritée de la tradition orale s'incarne dans l'être tout entier. Les instruments ou outils du métier matérialisant les Paroles sacrées, le contact de l'apprenti avec le métier l'oblige, à chaque geste, à vivre la Parole.

C'est pourquoi la tradition orale, prise dans son ensemble, ne se résume pas à la transmission de récits ou de certaines connaissances. Elle est *génératrice et formatrice d'un type d'homme particulier*. On peut dire qu'il y a la civilisation des forgerons, la civilisation des tisserands, la civilisation des pasteurs, etc.

Si les sciences occultes et ésotériques sont l'apanage des « maîtres du couteau » et des chantres des dieux, la musique, la poésie lyrique, les contes qui animent les récréations populaires, et souvent aussi l'histoire, reviennent aux griots, sortes de troubadours ou de ménestrels parcourant le pays ou attachés à une famille. On a souvent pensé, à tort, qu'ils étaient les seuls « traditionalistes » possibles. Qui sont-ils ?

On peut les diviser en trois catégories : les griots musiciens, les griots « ambassadeurs » et artisans, les griots généalogistes, historiens ou poètes (ou les trois à la fois), qui sont aussi généralement conteurs et grands voyageurs.

La tradition leur confère un statut particulier au sein de la société. En effet, contrairement aux Horon (nobles), ils ont le droit d'être sans vergogne et jouissent d'une très grande liberté de parole. Ils peuvent se montrer sans gêne, voire effrontés, et il leur arrive de plaisanter avec les choses les plus sérieuses ou les plus sacrées sans que cela tire à conséquence. Ils ne sont astreints ni à la discrétion ni au respect absolu de la vérité. Ils peuvent parfois mentir avec aplomb et nul n'est fondé à leur en tenir rigueur. « C'est le dire du *diéli* ! Ce n'est donc pas la vérité vraie, mais nous l'acceptons ainsi ». Cette maxime montre assez combien la tradition admet, sans en être dupe, les affabulations des *diéli* qui, ajoute-t-elle, ont « la bouche déchirée ».

La société africaine étant fondamentalement basée sur le dialogue entre les individus et la palabre entre communautés ou ethnies, les *diéli*, ou griots, sont les agents actifs et naturels de ces palabres. Autorisés à avoir « deux langues dans leur bouche », ils peuvent éventuellement se dédire sans qu'on leur en tienne rigueur, ce que ne pourrait faire un noble à qui il n'est pas permis de revenir inopinément sur sa parole ou sur une décision. Il arrive même aux griots d'endosser une faute qu'ils n'ont pas commise afin de redresser une situation ou de sauver la face des nobles.

Leur nom en bambara, *diéli*, signifie « sang ». Tel le sang en effet, ils circulent dans le corps de la société qu'ils peuvent guérir ou rendre malade, selon qu'ils atténuent ou avivent ses conflits par leurs paroles et par leurs chants.

Hâtons-nous de dire, cependant, qu'il s'agit ici de caractéristiques générales et que tous les griots ne sont pas nécessairement effrontés ou dévergondés. Bien au contraire, il existe parmi eux des hommes que l'on appelle *Diéli-faama* : « griots-rois ». Ceux-ci ne le cèdent en rien aux nobles en matière de courage, moralité, vertus et sagesse, et ils n'abusent jamais des droits que leur octroie la coutume.

Les griots participèrent à toutes les batailles de l'histoire aux côtés de leurs maîtres dont ils fouettaient le courage par le rappel de leur généalogie et des hauts faits de leurs pères. Tant est grande la puissance de l'évocation du nom pour l'Africain. C'est d'ailleurs par la répétition du nom de son lignage que l'on salue et louange un Africain.

Le secret de la puissance et de l'influence des *Diéli* sur les Horon (nobles) réside dans la connaissance de leur généalogie et de l'histoire de leur famille. Aussi certains d'entre eux ont-ils fait de cette connaissance une véritable spécialité. Cette classe de griots n'appartient souvent à aucune famille et parcourt le pays à la recherche d'informations historiques toujours plus étendues.

On voit comment les griots généalogistes, spécialisés dans la connaissance de l'histoire des familles et doués souvent d'une mémoire prodigieuse, ont pu tout naturellement devenir, en quelque sorte, les archivistes de la société africaine et, parfois, de grands historiens. Mais souvenons-nous qu'ils ne sont pas les seuls à détenir ces connaissances. On peut donc, à la rigueur, appeler les griots-historiens des « traditionalistes », mais avec cette réserve qu'il s'agit là d'une branche purement historique de la tradition, qui en comporte par ailleurs beaucoup d'autres.

Le fait de naître griot (*diéli*), ne fait pas nécessairement du *diéli* un historien, mais l'y prédispose, et il n'en fait pas non plus, loin s'en faut, un savant en matières traditionnelles, un « connaisseur ». D'une manière générale, la caste des *Diéli* est la plus éloignée des domaines initiatiques, ceux-ci exigeant silence, discrétion et maîtrise de sa parole.

La possibilité de devenir des « connaisseurs » ne leur est pourtant pas interdite, pas plus qu'à quiconque. De même qu'un traditionaliste-*doma* (le « connaisseur traditionnel » au vrai sens du terme) peut être en même temps un grand généalogiste et historien, de même un griot, comme tout membre de n'importe quelle catégorie sociale, peut devenir traditionaliste-*doma* si ses aptitudes le lui permettent et s'il a vécu les initiations correspondantes (exception faite, toutefois, de l'initiation du Komo qui lui est interdite).

Le griot qui est en même temps traditionaliste-*doma* constitue une source de renseignements entièrement digne de confiance, car sa qualité d'initié lui confère une haute valeur morale et l'astreint à l'interdit de mensonge. Il devient un autre homme. Il est ce « griot-roi » dont j'ai parlé plus haut, que l'on consulte pour sa sagesse et ses connaissances et qui, tout en sachant distraire, n'abuse jamais de ses droits coutumiers.

D'une manière générale, on ne devient pas traditionaliste-*doma*



Photo Naud © A.A.A. Photo, Paris

Ce griot africain chante un récit en s'accompagnant de la kora, instrument de musique traditionnel chez les Malinkés. Le récit du griot est un des principaux véhicules de la tradition orale, cet "héritage des oreilles" qui est la substance même de l'histoire africaine. Mais, à la différence du traditionaliste *doma* qui incarne la solennité de la parole, le griot est surtout un artiste populaire. Conteur, poète et musicien, il prend avec la parole des libertés qui sont rigoureusement interdites au *doma*.

en restant dans son village. L'homme qui voyage découvre et vit d'autres initiations, enregistre les différences ou les ressemblances, élargit le champ de sa compréhension. Partout où il passe, il participe aux réunions, entend des récits historiques, s'attarde auprès d'un transmetteur qualifié en initiation ou en généalogie, et prend ainsi contact avec l'histoire et les traditions des pays qu'il traverse.

On peut dire que celui qui est devenu traditionaliste-*doma* a été, toute sa vie, un chercheur et un questionneur et qu'il ne cesse jamais de l'être.

L'Africain de la savane voyageait beaucoup. Il en résultait un échange et une circulation des connaissances. C'est pourquoi la mémoire historique collective, en Afrique, est rarement limitée à un seul territoire. Elle est plutôt liée aux lignées ou aux ethnies qui ont émigré à travers le continent.

De nombreuses caravanes sillonnaient le pays, empruntant un réseau de routes spéciales protégées traditionnellement par les dieux et les rois, routes où l'on était sûr de n'être ni razzé, ni attaqué. Sinon, c'eût été s'exposer soit à une attaque, soit à violer sans le savoir quelque interdit local et à en payer chèrement les conséquences. En arrivant dans un pays inconnu, les voyageurs allaient « confier leur tête » à un notable qui devenait ainsi leur garant, car « toucher à l'hôte de quelqu'un, c'est toucher à l'hôte lui-même ».

Le grand généalogiste, lui, est toujours nécessairement un grand voyageur. C'est ainsi que Molom Gaolo, le plus grand généalogiste peul qu'il m'ait été donné de connaître, possédait la généalogie de tous les Peul du Sénégal. Son grand âge ne lui permettant plus de se déplacer, il envoya son fils, Mamadou Molom, continuer son enquête auprès des familles peules émigrées à travers le Soudan (Mali) avec El Hadj Omar. A l'époque où j'ai connu Molom Gaolo, il avait pu réunir et retenir l'histoire passée d'environ quarante générations.

Il avait pour coutume d'assister à tous les baptêmes ou funérailles dans les familles importantes, afin d'enregistrer les circonstances des naissances et des décès, qu'il ajoutait aux listes déposées dans sa mémoire fabuleuse. Aussi pouvait-il déclarer à n'importe quel personnage peul : « Tu est le fils d'Untel, né d'Untel, descendant d'Untel, rejeton d'Untel, etc...morts à tel endroit, pour telle raison, enterrés à tel endroit, etc... » ; ou bien : « Untel a été baptisé tel jour, à telle heure, par tel marabout... ». Bien entendu, toutes ces connaissances étaient, et sont encore, transmises oralement et enregistrées par la seule mémoire du généalogiste. On ne peut se faire une idée de ce que la mémoire d'un « illettré » peut emmagasiner. Un récit entendu une seule fois est gravé comme dans une matrice et resurgira du premier au dernier mot quand la mémoire le sollicitera.

Molom Gaolo est décédé à l'âge de 105 ans, vers 1968 je crois. Son fils, Mamadou Gaolo, âgé aujourd'hui de 50 ans, vit au Mali où il poursuit le travail de son père, par les mêmes moyens purement oraux, étant lui-même illettré.

Wabab Gaolo, contemporain de Mamadou Gaolo et toujours vivant lui aussi, a poursuivi de son côté une enquête sur les ethnies fulfuldéphones, (Peul et Toucouleur) au Tchad, au Cameroun, et jusqu'au Zaïre, pour se renseigner sur la généalogie et l'histoire des failles émigrées dans ces pays.

Chacun en effet est toujours un peu généalogiste en Afrique et capable de remonter assez loin dans son propre lignage. Sinon, il serait comme privé de « carte d'identité ». Jadis, au Mali, il n'y avait personne qui ne connût au moins dix à douze générations de ses aïeux.

Mais aujourd'hui le grand problème de l'Afrique traditionnelle est celui de *la rupture dans la transmission*. L'initiation, fuyant les grandes cités, s'est réfugiée dans la brousse où les "vieux" trouvent de moins en moins autour d'eux, en raison de l'attrait des grandes villes et des besoins nouveaux, les "oreilles dociles" auxquelles transmettre leur enseignement.

Ainsi nous nous trouvons actuellement, pour tout ce qui touche à la tradition orale, devant *la dernière génération des grands dépositaires*. C'est pourquoi l'effort de récolte doit s'intensifier dans les dix ou quinze années à venir, après quoi les derniers grands monuments vivants de la culture africaine auront disparu, et avec eux les trésors irremplaçables d'un enseignement particulier, à la fois matériel, psychologique et spirituel, fondé sur le sentiment de l'unité de la vie et dont la source se perd dans la nuit des temps.

Amadou Hampâté Bâ

# Un scénario dépassé du peuplement africain : la théorie hamitique

par Dmitri A. Olderogge

**P**ENDANT longtemps, les historiens sont restés persuadés que les peuples africains n'avaient pas développé une histoire autonome dans le cadre d'une évolution spécifique. Tout ce qui représentait un acquis culturel leur semblait avoir été apporté de l'extérieur par des vagues migratoires issues de l'Asie. Ces thèses pullulent dans de nombreux ouvrages européens du 19<sup>e</sup> siècle. En foi de quoi, les linguistes inventèrent la théorie selon laquelle le développement de la civilisation en Afrique était dû à l'influence des Hamites originaires d'Asie. On reconnaît là l'impact des thèses de Hegel qui divisait le monde en « peuples historiques » et « peuples non historiques » ; les premiers étant les moteurs du progrès humain, alors que la passivité des autres les a tenus en marge du développement spirituel universel.

D'après Hegel, on ne décèle aucune évolution historique réelle dans l'Afrique proprement dite. La frange nord du continent se rattacherait au destin européen. En tant que colonie phénicienne, Carthage ne serait qu'un appendice de l'Asie, cependant que l'Égypte serait étrangère à l'esprit africain. En effet, pour Hegel, la lumière de l'esprit a rayonné à partir de l'Asie où, d'après lui, l'Histoire aurait débuté. Les savants européens tenaient pour indiscutable l'idée selon laquelle l'Asie, berceau de l'humanité, a été la pépinière des peuples qui ont envahi l'Europe et l'Afrique.

Les conceptions de Hegel ont largement déteint sur presque toute la recherche scientifique relative à l'Afrique durant le 19<sup>e</sup> siècle. Les savants de l'école d'orientation historico-culturelle se refusaient à admettre l'idée d'un développement uniforme englobant l'ensemble de l'Humanité. Prenant le contrepied de cette thèse, ils proclamaient l'existence de cercles de civilisation différenciés, identifiables par des cri-

tères intrinsèques qui relèvent surtout des cultures matérielles.

D'après ces auteurs, la diffusion des acquis culturels se ferait surtout par voie de migrations. Ce serait les peuples nains — Pygmées et San — qui constituent les peuplements autochtones les plus anciens d'Afrique. Ces groupes ne possèderaient presque pas d'éléments culturels. Puis seraient venus les Nègres à peau sombre et aux cheveux crépus, par vagues migratoires issues du fond du Sud-Est asiatique. Ces nègres se seraient répandus à travers la savane soudanaise, pénétrant dans la forêt équatoriale, introduisant avec eux une agriculture rudimentaire, la culture des bananes et des colocasas, l'usage des outils en bois, l'arc et les flèches, ainsi que les cases rondes ou carrées. Ces peuples parlaient des langues à type isolant. Ils auraient été suivis par des Proto-Hamites originaires eux aussi d'Asie, mais de régions situées au nord du berceau original des Nègres. Les nouveaux venus parlaient des langues agglutinantes à classes nominales. Ils auraient inculqué aux autochtones la pratique de l'agriculture à la houe, la culture de sorgho et d'autres graminées, l'élevage du menu bétail à cornes. Le métissage des Proto-Hamites et des Nègres aurait donné naissance aux peuples bantou.

Par la suite, se seraient produites les invasions des Hamites à peau claire arrivés soit par l'isthme de Suez, soit par le détroit de Bab-el-Mandeb. Ces peuples seraient les ancêtres des Peul, Masaï, Bari, Galla, Somali, Khoï-Khoï. Ils auraient introduit de nouveaux éléments culturels comme le gros bétail à cornes, la lance, les usages multiples du cuir, le bouclier... Stuhlmann situe le pays d'origine des Hamites à peau claire dans les steppes de l'Asie occidentale. La vague migratoire suivante aurait amené les Sémites qui auraient jeté les fondements de la civilisation égyptienne antique et apporté la culture des céréales,

l'usage de la charrue et l'utilisation du bronze. Puis ce fut le tour des Hyksos et des Hébreux arrivant en Égypte, des Habashat et des Mehri sur les hautes terres d'Éthiopie. Les derniers à venir furent les Arabes au 7<sup>e</sup> siècle. Arrivant sur le continent, tous ces peuples introduisaient de nouveaux éléments de civilisation absolument inconnus des populations antérieures.

Conformément à ces théories, on voit apparaître en linguistique un ensemble de thèses qualifiées de théorie hamitique. C. Meinhof, qui en fut l'initiateur, estimait que les ancêtres des Sen étaient le peuple autochtone le plus ancien d'Afrique. Représentant une race nettement différenciée, ils parlaient des langues ayant des consonances à clicks. Les Nègres, quant à eux, considérés comme autochtones dans la zone tropicale et soudanaise, parlaient des langues isolantes à tons et à radicaux monosyllabiques. Puis ce furent les peuples de race hamitique issus d'Arabie et parvenus au Soudan en passant par l'Afrique du Nord. Parlant des langues à flexions, et pratiquant l'élevage, ils auraient été culturellement très supérieurs aux Nègres. Néanmoins, une partie de l'invasion hamite débouchant dans les savanes d'Afrique orientale, se serait mêlée aux autochtones dans un métissage qui donna les peuples bantouphones.

En somme, on peut réduire cette évolution ascendante à un film à quatre séquences : au départ, les langues à clicks, puis les langues isolantes fort rudimentaires parlées par les Nègres soudanais. Mêlées aux langues hamitiques, elles donnent les langues bantou agglutinantes, donc plus nobles. Enfin, les langues des conquérants Hamites apportent les langues à flexions qui sont éminemment supérieures. De très nombreux linguistes se firent les prosélytes de la théorie hamitique qui s'imposa à partir de l'Allemagne, à travers toute l'Europe

---

**DMITRI A. OLDEROGGE**, historien soviétique, membre correspondant de l'Institut d'ethnographie de l'Académie des Sciences de l'URSS, est spécialiste en histoire et anthropologie sociale et culturelle de l'Afrique ainsi qu'en égyptologie. Il est l'auteur d'un grand nombre d'écrits et d'ouvrages, entre autres, le Soudan occidental, Peuples de l'Afrique, la Question hamitique dans les études africaines.

Hermès à tête de Noir, du milieu du 2<sup>e</sup> siècle ap. J.-C., provenant des Thermes d'Antonin à Carthage.

Photo W. Hugentobler © Musée d'ethnographie de Neuchâtel, Suisse. Antiquarium, Carthage





occidentale et au-delà.

Cependant cette théorie devait s'effondrer entre les deux guerres mondiales. La découverte de l'australopithèque en 1924 dans la province du Cap donna le signal de cette remise en cause. D'autres découvertes suivirent. Elles se poursuivent toujours au nord comme au sud de l'Afrique, mais en particulier à l'est, en Tanzanie, au Kenya et en Éthiopie. Tous ces documents établissent de façon indubitable que le développement de l'homme et de tous les types raciaux est repérable à l'intérieur même du continent depuis les origines. La théorie des vagues migratoires provenant de l'extérieur était donc, de ce fait, radicalement balayée.

L'Afrique est le seul continent où se retrouvent, dans une ligne d'évolution sans solution de continuité, tous les cadres du développement humain : australopithèques, pithécantropes, néandertaliens et homo sapiens s'y succèdent avec les outillages afférents, depuis les époques les plus reculées jusqu'au néolithique. Ces découvertes administraient la preuve palpable qu'il est ridicule de dénier à l'Afrique un développement culturel endogène. A cet

égard, les peintures et gravures rupestres de l'Atlas, d'Afrique australe et du Sahara apportaient un témoignage éclatant de la plus haute portée.

Quant à l'ancienneté des vestiges archéologiques, elle ne peut plus faire l'ombre d'un doute depuis qu'à la chronologie relative liée à la facture des objets et leur position à l'intérieur des strates, s'ajoute aujourd'hui la chronologie absolue fondée sur des méthodes chronométriques scientifiques comme celles du C 14 et du potassium-argon. Le tableau de l'évolution culturelle des peuples africains s'en est trouvé transformé de fond en comble. Par exemple, on s'est aperçu qu'aux latitudes sahariennes et sahéliennes, le néolithique remonte à une époque plus ancienne qu'on ne le croyait, ce qui bouleverse le tableau du développement africain par rapport au monde méditerranéen, singulièrement au Proche-Orient.

Les restes découverts au Tassili N'Ajjer ainsi qu'à Tadrart-Acacus, aux confins de l'Algérie et de la Lybie, sont fort probants ; l'examen des âtres et des débris de céramique y révèle l'usage de la poterie il y a 8 000 ans.

Il s'ensuit que l'âge du néolithique dans le Tassili N'Ajjer et dans l'Ennedi semble plus ancien que celui du Maghreb et contemporain de celui de l'Europe méridionale et de la Cyrénaïque.

Plus remarquables encore sont les conclusions fournies par l'examen des débris organiques recueillis en Basse Nubie dans des camps néolithiques. On estime que vers 13 000 avant J.-C., dans cette région, on pratiquait déjà la récolte et la préparation des graines de graminées sauvages.

Il se peut que certains schémas chronologiques soient réajustés grâce à des précisions obtenues dans les années à venir. Mais d'ores et déjà le scénario de peuplement du Vieux Monde mis en avant jusqu'ici, est absolument dépassé. A sa place, il faut reconnaître à l'Afrique le rôle de pôle de dissémination des hommes et des techniques dans les plus hautes périodes de l'Histoire humaine (Paléolithique inférieur). Dans les époques ultérieures, on verra apparaître des courants migratoires inverses, de retour vers le continent africain.

Dmitri A. Oldorogge



Ce portrait d'une jeune fille tenant d'une main un canard et de l'autre un papyrus provient d'une peinture murale de la tombe d'Ipouy à Thèbes, remontant à plus de 3 000 ans. On retrouve souvent des caractères négroïdes dans les portraits d'anciens Égyptiens, par exemple chez des pharaons comme Ramsès III, Chéphrèn, Djoser et Thoutmosis III.

Photo © Musée du Louvre, Paris



Photo Maximilien Bruggmann © La Spirale, Lausanne, Suisse

**Des chevaux et des animaux ressemblant à des antilopes s'ébattent sur cette peinture rupestre découverte à Jabbaren, dans le Tassili n'Ajjer (Algérie). Les huit pages suivantes proposent une suite de chefs-d'œuvres gravés ou peints à même la roche par des artistes de la préhistoire africaine dans des sites sahariens qui se chiffrent par centaines. Ces fresques donnent un aperçu, aussi vivant que séduisant, d'une société et de son environnement naturel, plusieurs milliers d'années avant que les changements climatiques ne rendent la région en grande partie inhabitable.**

# Les artistes du néolithique, premiers historiens de l'Afrique

par Joseph Ki-Zerbo

**L'**ART préhistorique africain se rencontre surtout dans l'Afrique des hauts plateaux et des massifs ; et les sites sont localisés essentiellement au niveau des falaises formant les rebords des hautes terres. L'Afrique Saharienne et l'Afrique Australe constituent les deux foyers majeurs. Entre l'Atlas et la forêt tropicale, d'une part, la mer Rouge et l'Atlantique d'autre part, des centaines de sites ont été repérés, renfermant des dizaines, peut-être des centaines de milliers de gravures et peintures. Certains de ces emplacements sont aujourd'hui mondialement connus

grâce aux travaux des préhistoriens français, italiens, anglo-saxons et, de plus en plus, africains : en Algérie, avec le Sud-Oranais et le Tassili n'Ajjer, au Sud Marocain, au Fezzan (Libye), dans l'Air et le Ténéré (Niger), au Tibesti (Tchad), en Nubie, dans le massif abyssin, dans le Dhar Tichitt (Mauritanie), à Mosamedes (Angola). Le second épicentre important est situé dans le cône méridional de l'Afrique, entre l'océan Indien et l'Atlantique ; aussi bien au Lesotho, qu'au Botswana, au Malawi, au Ngwane, en Namibie, etc.

Pourquoi cette floraison dans les déserts

et les steppes ? D'abord parce qu'à l'époque ce n'en était point. Ensuite, le fait qu'ils le soient devenus les a transformés en conservatoires naturels grâce à la sécheresse même de l'air : on a découvert au Sahara, par exemple, des objets restés *in situ* depuis des millénaires. Pourquoi au bord des vallées traversant les massifs ? Pour des raisons d'habitat, de défense, et d'approvisionnement en eau et en gibier.

Si l'on veut classer les trouvailles de l'art préhistorique en séquences temporelles intelligibles, la première approche doit être géologique et écologique, puisqu'aussi



► bien c'est le milieu, plus contraignant qu'aujourd'hui pour des peuples alors plus démunis techniquement, qui posait et imposait le cadre général d'existence.

Bien que certains auteurs pensent que ses origines datent du mésolithique, l'art pariétal africain a marqué essentiellement le néolithique. On a pris l'habitude de baptiser les grandes périodes de l'art pariétal par le nom d'un animal qui sert alors de repère typologique : quatre grandes séquences ont été ainsi caractérisées par le bubale, le cheval et le chameau.

Le bubale était une sorte de buffle gigantesque qui date, d'après les paléontologues, du début du quaternaire. Il est représenté depuis le début de l'art rupestre (environ 7 000 avant J.-C.) jusqu'à 4 000 avant J.-C. environ. Les animaux qui marquent aussi cette période sont l'éléphant et le rhinocéros. Quant au bœuf, il s'agit, soit du *bos ibericus* ou *brachyceros*, à cornes courtes et épaisses, soit du *bos africanus* doté de magnifiques cornes en forme de lyre. Il apparaît vers l'an 4 000 avant J.-C.

Le cheval est parfois peint attelé à un char. Son apparition date d'environ 1 500 avant J.-C. Nous sommes ici déjà depuis longtemps dans la période historique où l'hippopotame disparaît des représentations rupestres, ce qui signifie sans doute la fin des eaux pérennes. Le chameau ferme la marche de cette caravane historique. Introduit en Égypte vers 500 avant J.-C. par la conquête perse, il est fréquent aux environs du début de l'ère chrétienne.

En général, les gravures sont antérieures aux peintures là où ces dernières existent aussi. Elles sont réalisées sur des roches gréseuses moins dures, mais aussi sur des granites et des quartzites, avec une pierre appointée frappée au percuteur néolithique, dont certains exemplaires ont été trouvés dans les parages des fresques. Avec ce seul équipement minimal, la précision de la technique a été assurée avec éclat. L'éléphant du Bardai est campé par un trait léger et simple ; c'est presque une esquisse mais qui indique l'essentiel. L'éléphant d'In Galjeien (Mathendous) en revanche, et celui d'In Habeter II, sont profondément burinés d'un trait à la fois lourd et vivant ; de même le rhinocéros de Gonoa (Tibesti). Le profil du trait est soit en V, soit en U surbaissé d'une profondeur d'un centimètre environ. Les encoches ont été obtenues soit à la hachette de pierre, soit avec un bois très dur, en utilisant peut-être du sable humide comme abrasif. La réalisation de ces gravures a demandé parfois des qualités sportives indéniables. Dans l'Oued Djerat, par exemple, l'on voit un éléphant de 4,5 m de haut, et l'amorce d'un rhinocéros de 8 m de long.

Certaines surfaces intérieures, évidées et polies avec brio, servent à représenter les couleurs de la robe des bêtes ou des objets portés par elles. Il y a là une préfiguration des bas-reliefs de l'Égypte pharaonique. La figure se lit en effet parfois comme un relief en creux dans la roche évidée à cet effet

(camée). La roche mère est utilisée avec beaucoup d'à-propos. Par exemple, une girafe est présentée sur un bloc oblong de diabase dont elle épouse parfaitement la forme (Transvaal occidental). De même, dans la région de Leeufontein, un rhinocéros figure sur une roche à surface rugueuse et arêtes anguleuses qui reproduisent exactement la carapace de la bête. Ailleurs, sur la colline de Maretjiesfontein (Transvaal occidental) un zèbre couagga est obtenu par gravure et par piquetage dans une pièce de diabase, et son maxillaire inférieur est limité par un léger renflement de la pierre qui marque la forme de l'anatomie.

Quant aux peintures, des esquisses gravées sur certaines pierres laissent supposer que les artistes gravaient avant de peindre. Ici aussi, l'art nécessitait parfois des exploits sportifs. Dans l'Oued Djerat, un plafond d'époque caballine à pente raide est peint sur 9 m. Et dans certaines stations du Tassili comme Tissoukai, des peintures apparaissent à plus de 4 m de hauteur, comme si l'on voulait éviter les zones inférieures à portée de l'homme ; ce qui a nécessité l'utilisation d'échelles frustes et même d'échafaudages. Les peintures sont monochromes et polychromes selon le cas.

Des vestiges ont été retrouvés sous forme d'ateliers. A In-Itinen par exemple, de petites meules plates assorties de broyeurs minuscules pour réduire en poudre les roches, ainsi que de petits godets de peinture, ont été exhumés. La gamme, relativement riche, est fondée sur quelques couleurs de base : le rouge et le brun, provenant d'ocres tirés des oxydes de fer ; le blanc obtenu à partir du kaolin ou de fientes d'animaux, de latex ou d'oxydes de zinc ; le noir extrait du charbon de bois, d'os calcinés et broyés ou de fumée et de graisses brûlées. S'y ajoutent le jaune, le vert, le violet. Ces ingrédients finement pulvérisés au pilon dans un mortier étaient malaxés, intégrés dans un liquide, peut-être le lait, dont la caséine est un excellent liant, ou la graisse fondue, ou encore le blanc d'œuf, le miel, la moelle d'os cuite : d'où cet éclat vivace des tons qui a traversé les millénaires. La couleur était apposée avec les doigts, avec des plumes d'oiseaux, ou avec des spatules de paille ou de bois mâchonnés, avec des poils de bêtes fixés sur un bâtonnet à l'aide de tendons, et aussi « au pistolet », en pulvérisations du liquide par la bouche. C'est ce dernier procédé qui donne les mains négatives qu'on voit encore sur les parois des roches et qui constituent une sorte de signature originale de leurs chefs-d'œuvre. Parfois des corrections sont faites sans effacer les traits précédents. D'où les bovins à quatre cornes ou des hommes à trois bras, etc.

On a qualifié les représentations rupestres de pétroglyphes. En effet, plus que partout ailleurs, cet art est signe ; c'est-à-dire pont entre le réel et l'idée. C'est un symbole graphique qui requiert une grille de lecture. L'ignorance des conditions sociales de production de cet art et des cultures qui le sous-tendent est en fait le plus



1

Certaines des plus anciennes œuvres de l'art rupestre africain représentent les animaux tropicaux qui vécurent au Sahara durant une période de climat humide ; ce désert était alors une région de lacs et de fleuves aux vallées verdoyantes et aux montagnes boisées, riche en gibier et en poisson. Les archéologues ont baptisé la première forme de cet art du nom d'une espèce animale — une sorte de buffle — qui a depuis longtemps disparu : le *Bubalus antiquus*. Mais d'autres animaux, comme l'éléphant et le rhinocéros (voir double page suivante) sont présents dans les peintures semi naturalistes de l'époque bubalienne. Les cornes de ce *Bubalus* gravé dans la roche à Oued Mathendous (Libye) mesurent 72 cm d'une extrémité à l'autre. Gravée entre elles figure une autruche. L'envergure des cornes d'un *Bubalus*, grandeur nature, pouvait atteindre 3 m. (2) La girafe, animal qu'on ne trouve à l'état naturel qu'en Afrique, est si souvent représentée qu'on estime qu'elle a dû proliférer au Sahara à



4





2

l'époque néolithique. L'auteur de ce chef-d'œuvre situé à Enneri Blaka (Niger), a habilement différencié les marques du pelage de chaque animal, qu'il a rendues avec réalisme par des motifs compliqués faits de minuscules points creusés dans la roche. (3) Gracieuse image d'un cheval (Enneri Blaka). On pense que les peintures de chevaux, d'antilopes et de mouflons (moutons sauvages) datent d'une période postérieure au style Bubalien. A Ti N'Zoumaitak (Algérie), ce mouflon aux cornes puissantes (5) est entouré de formes curieuses parmi lesquelles une créature ressemblant à une méduse (à droite) et un animal étrange doté d'un nez humain (à gauche). (4) A l'époque où a été peinte cette paisible scène pastorale découverte à Sefar (Algérie), l'homme préhistorique avait appris à dominer et à exploiter le bétail dans un Sahara parsemé de villages et de campements (Remarquez l'habitation sur la droite).

Photos Maximilien Bruggmann - La Spirale, Lausanne, Suisse



3



5



grand handicap pour son explication correcte. C'est pourquoi il importe de ne pas se précipiter vers l'interprétation, en brûlant l'étape de la description du signe lui-même, c'est-à-dire de l'analyse formelle. Or très souvent, la description elle-même est faite déjà en termes d'interprétation.

C'est pourquoi la description de peintures rupestres africaines par des formules ou des légendes comme : « les juges de paix, Dame blanche, l'arracheur de dents, Joséphine vendues par ses sœurs, les Martiens » est assez appauvrissante parce que d'emblée elle transfère et aliène un bloc culturel en le lisant à travers le code d'un seul observateur ou d'une autre civilisation. On peut poser comme principe général, que l'art préhistorique africain doit être interprété avant tout à partir de références autochtones. Et ce n'est que lorsqu'on n'a pas trouvé de réponse à un problème dans l'environnement spatio-temporel et culturel local, régional ou continental, qu'on peut chercher les causes ailleurs.

En quoi l'art préhistorique africain est-il l'édition illustrée du premier livre Historique de l'Afrique ? Il y a là d'abord un film docu-

mentaire sur l'infrastructure des premières sociétés vivant sur notre continent. Par exemple sur leur environnement écologique. Dans un gisement d'Adrar Bous daté d'environ 3 100 avant J.-C., des ossements d'hippopotames ont été retrouvés par H. Lhote. Cela confirme par exemple l'authenticité historique du groupe d'hippopotames figurés à Assadjén Ouan Mellen. Or cette bête est un véritable indicateur écologique, puisqu'elle exige des eaux pérennes. De même l'éléphant qui consomme chaque jour des quantités énormes de produits végétaux. Le Sahara des peintures préhistoriques était donc un grand parc à végétation dont quelques vestiges ont survécu jusqu'aujourd'hui. Cette écologie fera place de plus en plus à un biotope « soudanais et sahélien ». A la période du cheval et des chars, on rencontre quelques représentations d'arbres, par exemple, des palmiers, signalant sans doute des oasis.

En Afrique australe, le style nordique (dit rhodésien) pullule de dessins d'arbres dont certains sont identifiables. Une faune grouillante et variée hante ainsi les abris de lieux aujourd'hui déserts, ressuscitant un

jardin zoologique pétrifié : poissons gravés, animaux sauvages hirsutes et puissants, comme le bubale antique avec sa vaste encornure (jusqu'à 3 mètres de diamètre), félins, comme le guépard et le cynhyène, singes, autruches, hiboux, etc. Partout des scènes de chasse apparaissent qui évoquent le grand match originel de l'homme et de la bête.

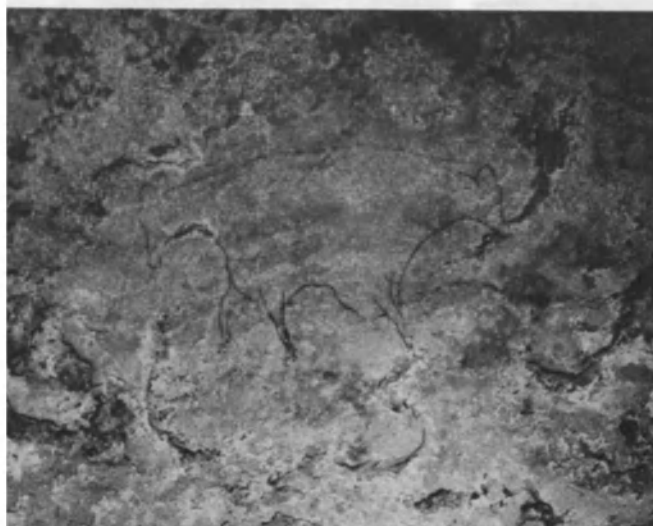
Cette profusion de tableaux cynégétiques du Nil à l'Atlantique, met en vive lumière l'existence d'une véritable civilisation de chasseurs. Des bêtes géantes comme l'éléphant n'étaient pas épargnées, comme en témoigne la grande scène de chasse du Haut Mertoutek. Les pièges sont presque partout associés aux signes des chasseurs dans un bloc culturel très original, qui a couvert presque toute l'Afrique pendant des dizaines de millénaires jusque très avant dans la période historique comme en témoigne la légende de Soundjata. (Voir article, p. 60).

Ces figurations nous révèlent aussi le passage graduel de la surveillance ou « mise en captivité » des bêtes à leur apprivoisement, puis à leur domestication. On

"Cette forme d'art est un ensemble de symboles, de signes qui forment un langage" écrit le professeur Joseph Ki-Zerbo "et pour le lire, nous avons besoin d'une clef". Les photos de cette page illustrent quelques-unes des énigmes qui se posent aux spécialistes lorsqu'ils tentent d'interpréter ces images et d'expliquer l'effet combiné des styles, des techniques et des influences qui les relient. Photo 1 : les larges courbes traduisent l'intensité du mouvement dans cette silhouette de femme tenant une jatte (Sefar, Algérie). La photo 7 montre des silhouettes de danseurs découvertes sur le site préhistorique du Ravin de Tsisab (Afrique du Sud). Ces deux illustrations font apparaître une parenté possible entre l'art rupestre saharien et celui de l'Afrique du Sud, de style également figuratif. Dans l'état actuel de nos connaissances, il est impossible de dire si ces deux régions ont subi une influence commune ou si leurs traditions artistiques ont évolué de façon indépendante. (8) Sur une des fresques les plus célèbres d'Afrique du Sud (Ravin de Tsisab) figure la "Dame Blanche", un personnage accompagné de silhouettes peintes en jaune, marron ou noir. Le blanc indique sans doute un maquillage rituel. Les images de rhinocéros (2, 3 et 4) illustrent trois techniques différentes pour représenter le même animal. Sur la photo 2 les lignes essentielles du corps du rhinocéros sont tracées d'un gros trait qui contraste vivement avec la fine incision profilant l'animal de la photo 4 (à Oued Djerat, Tassili n'Ajjer, Algérie). La photo 3 montre un rhinocéros peint à Oumet el Ham (Mauritanie). Ces peintures, où le pigment est appliqué sur la roche brute avec beaucoup d'adresse, semblent être postérieures aux gravures. Malgré les différences de techniques, chaque image prouve une connaissance réelle de l'animal et un sens aigu de l'observation. Deux images singulières ont défié jusqu'ici toutes les tentatives d'explication : celle de la vache à deux têtes (Sefar) qu'on peut voir sur la photo 5, et celle, encore plus étonnante (photo 6), d'une vache sans tête mais pourvue de deux arrières-trains (Oued Mathendous).



1



5



2



6

Photos Maximilien Bruggmann © La Spirale, Lausanne, Suisse

voit un homme armé d'un arc tenant un animal en laisse cependant qu'une chasse au mouflon à Tissoukai se fait à l'aide de chiens. Le chien sloughi croqué sur le vif au Sefar, avec sa queue embobinée, a traversé les âges comme compagnon de l'homme du désert. Il y a aussi des ovins et caprins, etc. L'équipement nautique même semble apparaître, comme à Tin Tazarift, avec un profil qui rappelle celui des barques en papyrus des lacs et fleuves du Soudan tchadien et de Nubie.

Des peintures d'I-n-Itinen montrent des hommes penchés vers le sol, maniant des outils coudés qui font penser aux faucilles qu'on voit sur les scènes de récoltes de bas-reliefs pharaoniques. A Battle Cave, des jeunes filles San partent pour la cueillette avec leur bâton à fouir sur l'épaule. La profusion même des objets d'art pariétal ou du mobilier découverts dans de vastes régions d'Afrique, en particulier celles qui sont aujourd'hui désertiques, donne un aperçu intéressant sur la densité démographique de ces régions. Par leurs masses énormes, ils suggèrent parfois des productions semi-industrielles.

L'art préhistorique africain est très éloquent aussi sur la garde-robe des hommes d'alors. Les hommes étaient plus parés que les femmes jusqu'à la période bovidienne où la tendance semble se renverser.

Quant à l'habitat, il est souvent figuré sous forme schématique par des demi-sphères représentant des huttes dans lesquelles on voit du mobilier et aussi des scènes familiales. Des femmes aux formes rebondies sont assises devant ces huttes avec leurs enfants ; des veaux sont attachés à une corde, cependant que des hommes s'occupent à traire les vaches.

Sur la fresque de l'abri d'Iheren qui est l'un des sommets de la peinture préhistorique, on voit défiler des bœufs finement harnachés, avec aux flancs des outres d'eau, et montés par des femmes aux riches atours. Des bêtes se penchent vers l'abreuvoir, pendant qu'un immense troupeau s'avance dignement. Des femmes parées sont nonchalamment installées devant leurs demeures, alors que des hommes avec des plumes aux cheveux semblent s'être arrêtés là pour saluer.

Que représentent les bœufs bicéphales,

ou avec un corps double hermaphrodite pour une tête unique, qu'on voit à l'Oued Djerat ? Que signifient les spirales magnifiquement gravées associées à de nombreux animaux, comme sur le bubale de l'Oued Djerat ? Pour certains, la spirale signifie la continuité de la vie. Quant au lien ombilical qu'on remarque entre les personnages, partant par exemple de l'intersection des cuisses d'une femme pour aboutir à l'ombilic d'un chasseur à l'arc, il semble signifier un flux mystique partant de la mère en prière les mains levées, en direction de son fils placé en situation dangereuse. De même en Afrique méridionale (Botswana), on voit un animal pluviateur conduit à travers le pays au bout d'une corde tenue par une procession de personnages alertes. Les motifs solaires appartiennent au même fond religieux.

Mais seule la référence au contexte culturel et culturel proprement africain donnera la clé de certaines scènes qui restent encore muettes. C'est ce qui s'est produit quand A. Hampâté Bâ a reconnu dans une scène de Tin Tazarift baptisée jusqu'alors « les bœufs schématiques » (parce que



3

4

7

8

Photo © Bert Woodhouse, Johannesburg

Photo © Trianon Press, Paris





leurs pattes semblent réduites à des moignons, on les supposait accroupis) des animaux menés à l'eau au cours de la cérémonie du lotori, en vue de célébrer l'origine aquatique des bovins.

La tendance à expliquer tous les traits culturels africains par le diffusionnisme à partir de l'extérieur doit être rejetée, ce qui ne signifie pas qu'il faut nier les relations, mais qu'il faut les définir avec circonspection. L'art pariétal franco-cantabrique qui date de 40 000 ans environ, est paléolithique et donc antérieur à l'art préhistorique africain. En revanche, le néolithique saharien est antérieur à celui de l'Europe. La tentation a donc été forte de faire dériver du Nord l'inspiration des artistes du continent africain. On a même parlé d'un art eurafricain dont le foyer aurait été européen.

Or il n'en est rien. Sans compter que 15 000 ans au moins séparent ces deux mouvements esthétiques, il est reconnu que le Levant espagnol, qui devrait être le maillon intermédiaire d'une influence éventuelle, n'a rien de commun avec l'art originel du Sud-Oranais, du Tassili et du Fezzan. C'est à partir de l'Atlas que l'art préhistorique a vraiment fleuri sur le continent, et ses pôles ou épiscopales sont africains.

On s'est demandé aussi si ce n'était pas de l'Est, c'est-à-dire de la vallée du Nil que cet art a irradié vers l'intérieur. Or, il est évident que l'essor artistique de la Vallée égyptienne du fleuve, est bien postérieur à celui de l'Afrique saharienne et soudanaise. Les figurations sahariennes de bovidés avec disques entre les cornes, sont bien antérieures à celles de la vache céleste Hathor. Le magnifique bélier à sphéroïde de Bou Alem précède de loin dans le temps le bélier d'Amon qui n'apparaît en Egypte que sous la XVIII<sup>e</sup> dynastie. Les superbes barques « de type égyptien » qu'on voit au Sahara (Tin Tazarift) sont sans doute simplement de type saharien.

Certes l'Egypte a exercé un rayonnement éclatant mais sans doute limité, vers l'intérieur de l'Afrique ; mais ce qui est encore plus clair, c'est l'antériorité de la civilisation du Sahara préhistorique. C'est aussi le fait qu'aucun obstacle autre que la distance ne

séparait alors les peuples du Hoggar, du Tassili et du Fezzan, de la Vallée du Nil qui fut longtemps (jusqu'à la désertification du Sahara) une zone plutôt répulsive encombrée de marais. Ce n'est qu'à partir de la période « historique » que l'Egypte a acquis cette splendeur qui fait qu'on tend aujourd'hui à tout lui attribuer. Mais en matière d'art et de technique, les pôles étaient primitivement situés au Sahara, au Soudan Khartoumien, en Afrique orientale et au Proche-Orient. Le Sahara préhistorique doit d'ailleurs beaucoup plus aux foyers du Sud-Est qu'au Proche-Orient.

Pour quelques auteurs, la période bubalienne de l'art rupestre serait due à des « méditerranéens » mal définis, blancs, disent certains, métis selon d'autres. La période dite des « Têtes rondes » serait due à des « négroïdes » que d'autres disent avoir été métissés par apport des peuples du Proche-Orient et qui constitueraient le néolithique de tradition soudanaise. La période bovidienne serait l'œuvre des ancêtres des Peul. Enfin la tradition dite guinéenne plus au Sud, se serait fait sentir jusque dans les édifices de la falaise de Tichitt (Mauritanie). Toutes ces reconstructions, il faut bien le dire, restent très fragiles, et elles privilégient énormément les apports extra-africains. On en arrive même à parler de "nette influence africaine" dans un tableau rupestre du Sahara... Ces reconstructions tendent à établir des équivalences entre des concepts aussi différents que ceux de race, d'ethnie, de genre de vie et de civilisation. On parle de Noirs, de Blancs, de Peul, d'Africains, de Capsiens, de Soudanais, sans préciser, et pour cause, la définition de tous ces vocables.

Toutes les "dames blanches" des peintures rupestres africaines comme celle d'Afrique du Sud, dont seul le visage est blanc, et qui rappelait à l'abbé Breuil les fresques de Knossos, évoquant pour lui "le passage de colonnes de prospecteurs venus du Golfe Persique", représentent sans doute des officiants, des chasseurs ou des jeunes filles africaines sortant des cérémonies d'initiation, tels qu'on peut les voir encore aujourd'hui, peints au kaolin blanc ; car cette couleur est celle de la mort à une per-

**Dans la représentation des formes humaines, les artistes du Sahara néolithique tiraient des effets subtils d'une stylisation où intervient la texture rugueuse de la roche. Comme tant de peintures rupestres, celle dite de l'"Abyssinien de Jabbaren", personnage à la fine barbe (Tassili, Algérie), a conservé à travers les âges une étonnante fraîcheur grâce à la résistance des pigments employés. Les mouvements nerveux et élégants d'un coureur et de deux archers sont fixés dans la pierre à Jabbaren (5), Sefar (6) et Tafilalet (4) en Algérie. L'apparition de l'arc a dû révolutionner les conditions de la vie dans le Sahara à l'époque néolithique. Le portrait de la femme qui court (4), publié ici pour la première fois, provient d'un des nombreux sites d'art rupestre préhistorique découverts ces dernières années au Sahara par l'ethnologue français H.J. Hugot et le photographe suisse Maximilien Bruggmann. (2) Curieuse étude d'un "bœuf unicorne". Les artistes peignaient les cornes des bœufs avec une attention particulière et dessinaient l'animal dans une attitude conventionnelle en le montrant de profil et les cornes de face. De petites sculptures représentant des lièvres, des béliers et d'autres animaux ont été découvertes dans certains sites préhistoriques du Sahara. (3) Cette miniature en granit poli de Oued Amezar (Algérie) semble figurer un ruminant couché.**



1



2

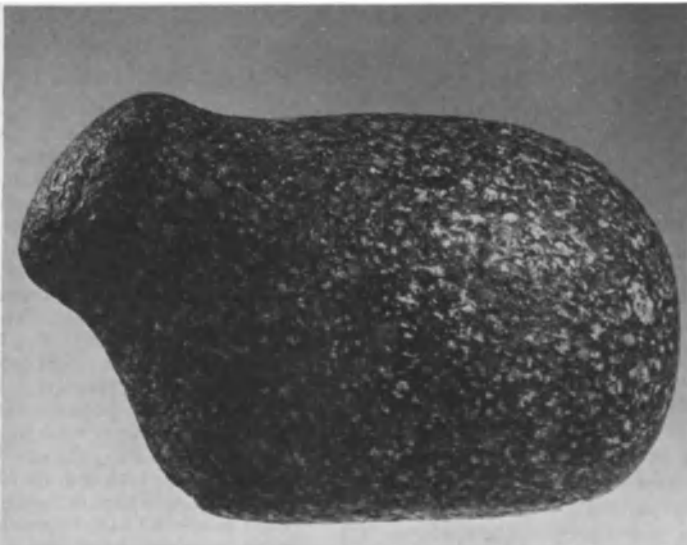




4



5



3

Photo J. Oster © Musée de l'Homme, Paris



6

Photos Maximilien Bruggmann © La Spirale, Lausanne, Suisse



Photo Maximilien Bruggmann © La Spirale, Lausanne, Suisse

Ce geste de salut que nous adresse l'homme préhistorique est encore visible sur la pierre à Jabbarèn, dans le Sahara algérien. Les empreintes de mains avaient sans doute une signification magique ; elles s'obtenaient en pulvérisant un pigment blanc avec la bouche sur les mains appliquées contre la paroi rocheuse.

► sonnalité antérieure pour accéder à un nouveau statu.

L'art préhistorique africain n'est pas mort. Dans le domaine esthétique proprement dit, cet art se trouve aux sources de l'art africain actuel. Aujourd'hui encore, l'on retrouve ses couleurs caractéristiques dans la palette chromatique du masque et des parements des danseurs. Il est actuel aussi, ne serait-ce que dans les toponymes qui perdurent. Une vallée affluente de l'Oued Djerat dénommée Tin Tehed, soit le lieu-dit de l'ânesse, est effectivement marquée par une belle gravure d'âne. Issoukain-afella est réputé hanté par les esprits (djennoun) peut-être parce qu'en face d'un tas de pierres votives, se trouve un être zoomorphe horrifiant, réunissant les attributs du renard et ceux de la chouette, sans compter un sexe monumental.

Cet art mériterait d'être réintroduit, du moins par le truchement de programmes scolaires, dans la vie des Africains qui en sont coupés par des distances franchies

seulement par les spécialistes et les experts des pays riches.

Il devrait être jalousement protégé des dégradations de toutes sortes qui le menacent quotidiennement, car il constitue un patrimoine qui n'a pas de prix (en 1974, un décret du gouvernement algérien a érigé toute la zone des peintures et gravures du Tassili, en parc national). Et un corpus général devrait être dressé pour permettre l'analyse comparative du premier livre d'histoire de ce continent.

Dans la mesure où l'art préhistorique est un témoin intégral de l'homme africain des origines, depuis son environnement écologique jusqu'à ses émotions les plus hautes ; dans la mesure où l'image est un signe parfois aussi éloquent que l'écriture, on peut affirmer que l'art pariétal africain est le premier livre d'histoire de ce continent. Mais il s'agit bien sûr, d'un témoin ambigu et insondable qui demande à être conforté par d'autres sources d'information comme la paléontologie, la climatologie, l'archéologie, la tradition orale, etc.

Joseph Ki-Zerbo

## Page de droite

Cet archer qui semble sortir du roc comme un fantôme est une peinture à l'ocre rouge datant de l'époque préhistorique et située à Tin Tazarift, dans le Tassili n'Ajjer (Sahara central). Ce massif montagneux et désertique du sud algérien est l'un des hauts lieux de l'art rupestre tant africain que mondial. La présence de nombreux chasseurs au Sahara lors du Néolithique (environ 5.000 à 1.000 ans avant J.-C.) s'explique par le fait que cette immense zone, loin d'être comme aujourd'hui un désert inhospitalier, était alors une contrée fertile, au climat méditerranéen, riche d'une faune et d'une flore variées. Il est probable que ce chasseur, qui appartient à la période dite "bovidienne", traquait, entre autres animaux, les hippopotames, alors abondants dans les lacs et cours d'eau sahariens. L'étrange paire d'"antennes" couronnant sa tête représente peut-être des plumes ou bien quelque autre coiffure.

Photo Maximilien Bruggmann © La Spirale, Lausanne, Suisse

## Pages centrales

Une indéniable parenté rapproche ces deux têtes, malgré les milliers de kilomètres et les trente siècles, ou presque, qui les séparent dans l'espace et dans le temps. La tête en terre cuite (à gauche) provient d'Owo (Nigeria) et date probablement du 15<sup>e</sup> siècle de notre ère. A droite, tête en grès rose du dieu Amon représenté sous les traits de Tout Ankh Amon (vers 1350 avant J.-C.). Dès la plus haute antiquité, et avant même l'instauration de l'empire pharaonique, de puissants courants ethniques, commerciaux et culturels ont rapproché l'Egypte non seulement de l'Afrique du Nord (surtout avec l'expansion de l'Islam), mais aussi de l'Afrique noire ou subsaharienne. Ce qui réfute l'idée, souvent avancée, selon laquelle l'histoire de l'Egypte appartient au monde méditerranéen plutôt qu'à celui de l'Afrique.

Photo © André Held, Lausanne, Suisse. Musée National de Lagos, Nigeria

Photo © Arpag Mekhitarian, Bruxelles, Musée du Caire

















# De la nature brute à une humanité libérée

par Joseph Ki-Zerbo

## Page de gauche

L'art du masque est l'une des plus hautes formes de l'expression sculpturale africaine. Instrument sacré ou rituel, utilisé dans les cérémonies mystico-religieuses, les danses ou d'autres activités sociales, le masque africain frappe par la richesse de son invention plastique. (voir aussi le *Courrier de l'Unesco* de mai 1977, page 16). En haut à gauche, masque bambara de la société initiatique du N'Domo, "image de l'homme tel qu'il est sorti des mains de Dieu". Les cauris qui tapissent la face du masque évoqueraient la prolifération des êtres humains. En haut à droite, il s'agit d'un masque-heaume attribué aux Tetela, ethnies de la région centre-sud du Zaïre. Sur le sommet sont sculptés quatre visages qui sont orientés chacun différemment. Le masque regarde ainsi dans les quatre directions. En bas, un récipient en bronze (une lampe à huile ?) en forme de conque provenant de Igbo Ukwu (Nigeria). Il est couronné par un animal à la peau mouchetée, probablement un léopard.

Photo © Musée de l'Homme, Paris

Photo José Oster © Musée de l'Homme, Paris

Photo © André Held, Lausanne, Suisse. Musée National de Lagos, Nigeria

**L**E PASSÉ enfoui de l'humanité n'est pas entièrement exhumé, ni en Afrique ni ailleurs. Mais alors que les fouilles ne sont qu'à leur début en Afrique, les trouvailles faites jusqu'à présent classent ce continent comme l'un des grands, sinon le principal, foyers du phénomène d'homínisation. Déjà certains considèrent le Kenyapithèque (*Kenyapithecus wickeri* — 14 millions d'années) comme l'initiateur de la dynastie humaine. Le Ramapithèque d'Asie n'en est qu'une variété qui a dû gagner l'Inde à partir de l'Afrique. Quant à l'Australopithèque (*Australopithecus africanus* ou *afarensis*), bipède explorateur des savanes d'Afrique orientale et centrale, il est incontestablement le premier Homínidé. Les moulages endocraniens ont révélé un développement des lobes frontaux et pariétaux du cerveau qui témoigne du niveau déjà élevé des facultés intellectuelles. Puis viennent les zinjanthropes et la variété baptisée *Homo habilis*: ce dernier, le premier homme, représente un nouveau bond en avant dans l'ascension vers le statut d'homme.

Suivent les Archanthropiens (Pithécantropes et Atlanthropes), les Paléanthropiens ou Néandertaliens, et enfin, le type *Homo sapiens sapiens* (homme d'Elmenteita au Kenya, de Kidish en Ethiopie), dont de nombreux auteurs ont noté dans la haute époque de l'aurignacien, les caractéristiques souvent négroïdes. Tous les savants reconnaissent que c'est en Afrique que se trouvent les maillons de la chaîne qui nous relie aux plus anciens Homínidés et Préhomínidés.

D'ailleurs, c'est en Afrique qu'on retrouve encore les cousins présumés de l'homme. Selon W.W. Howells, "les grands singes d'Afrique, le gorille et le chimpanzé, sont même plus proches de l'homme qu'aucun des trois ne l'est de l'orang-outang d'Indonésie" (*Le Courrier de l'Unesco*, août/septembre 1972, p.5). Et pour cause ! L'Asie, dans ses latitudes inférieures, et surtout l'Afrique, à cause de sa plongée remarquable dans l'hémisphère austral, échappaient aux conditions climatiques prohibitives des zones boréales. C'est ainsi que durant les quelque deux cent mille ans du kaguerien, (période correspondant à la glaciation de Günz) l'Europe, occupée par les calottes glaciaires, n'offre que peu

de trace d'outils paléolithiques, tandis que l'Afrique présente trois variétés successives de pierres taillées selon des techniques en progression. En fait, les latitudes tropicales bénéficiaient alors d'un climat "tempéré" favorable à la vie animale et à son épanouissement. En effet, si l'on veut détecter les moteurs de cette émergence de l'Homme, on doit privilégier d'abord le milieu géographique et écologique. Ensuite, il faut tenir compte de la technologie et enfin du milieu social.

L'adaptation au milieu fut un des plus puissants facteurs de façonnement de l'Homme depuis les origines. Les caractéristiques morpho-somatiques des populations africaines jusqu'à présent ont été élaborées dans cette période cruciale de la Préhistoire. C'est ainsi que le caractère glabre de la peau, sa couleur brune, cuivrée ou noire, sa richesse en glandes sudoripares, les narines et les lèvres épanouies d'un bon nombre d'Africains, les cheveux frisés, bouclés ou crépus, tout cela tient aux conditions tropicales. La mélanine (pigment brun foncé qui donne à la peau sa coloration) et les cheveux crépus protègent de la chaleur. Par ailleurs, la station debout, qui fut une étape si décisive du processus d'homínisation et qui supposa ou entraîna un réaménagement de l'économie des os de la ceinture pelvienne, est liée, d'après certains préhistoriens, à l'adaptation au milieu géographique des savanes à hautes herbes des plateaux est-africains: il fallait toujours se redresser pour regarder au loin, afin de guetter sa proie ou de fuir les bêtes hostiles.

Le milieu technologique créé par les Homínidés africains fut le second facteur qui leur permit de dominer la nature et d'abord, de s'en distinguer. C'est parce qu'il a été *faber* (artisan) que l'homme est devenu *sapiens* (intelligent). Libérées, les mains de l'homme déchargent les muscles, ainsi que les os du maxillaire et du crâne, de nombreux travaux. D'où libération et accroissement de la boîte crânienne où les centres sensitivo-moteurs du cortex se développent.

Après avoir ébréché grossièrement la pierre par des casses de tailles inégales dis-



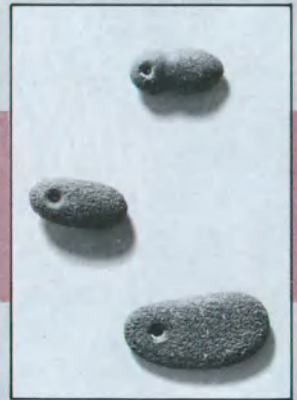
SUITE PAGE 42



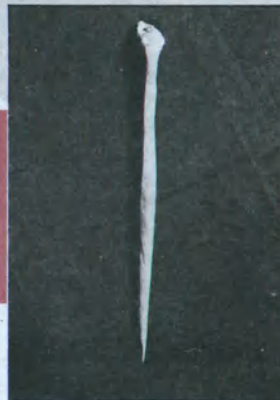
DATES

INDUSTRIES ASSOCIÉES *et provenance des objets représentés*

Moins de 8 000 ans



8 000 à 20 000 ans



30 000 ans



50 000 ans



Photos © (de gauche à droite et de haut en bas) :  
Musée Histoire Naturelle, Paris - I.F.A.N., Dakar - Maximilien Bruggmann - R. de Bayle des Hermens - Abbé Roche - Marcel Bovis - Inst. Paléontologie Humaine, Paris - Henri J. Hugot - Marcel Bovis - Henri J. Hugot - Denise Ferembach - Marcel Bovis - J. Oster © Musée Homme, Paris.



HOMMES FOSSILES

SITES PRINCIPAUX

**Néolithique**

(de g. à dr.,  
Niger,  
Afrique centrale,  
Sénégal)



**L'Homme  
d'Atar**

(Mauritanie)



Afrique  
centrale

**Iberomaurusien**

(à l'ex. g., Maghreb)



**Afalou**

(Algérie)

**Capsien**

(au c. et à dr.,  
Algérie)

HOMO SAPIENS

**Atérien**

(à l'ex. g., Niger;  
c. et dr., Algérie)



**Dar es  
Soltane**

(Maroc)

**Moustérien**

(Tunisie)



**Djebel  
Irhoud**

(Maroc)



posées au hasard (*pebble culture* de l'homme d'Olduvai), les hommes préhistoriques africains sont passés à un stade plus conscient du travail créateur.

Un progrès constant marque l'emprise de l'homme préhistorique sur les outils, et, dès les premiers pas, on reconnaît au changement du matériau, à l'ajustage des ustensiles et des armes, cette hantise de l'efficacité toujours plus précise et de l'adaptation à des fins de plus en plus complexes, qui est la marque même de l'intelligence, et qui dégage l'homme des stéréotypes de l'instinct.

L'ensemble de ces progrès, marqué par des échanges et des emprunts multiples, se présente plutôt sous la forme de vagues d'inventions à long rayon historique, qui débouchent sur la période historique de l'Antiquité, après la maîtrise des techniques agro-pastorales et l'invention de la poterie.

La culture du blé, de l'orge et des plantes textiles comme le lin du Fayoum, se répandait, ainsi que l'élevage des animaux domestiques. Deux foyers principaux de sélection et d'exploitation agricoles ont sans doute exercé un rayonnement marqué dès le 6<sup>e</sup> ou le 5<sup>e</sup> millénaire : la vallée du Nil et celle de la boucle du Niger. Le sorgho, le petit mil, certaines variétés de riz, le sésame, le fonio et plus au sud, l'igname, le palmier à l'huile et peut-être une certaine variété de coton, sont cultivés. La vallée du Nil bénéficia par surcroît des trouvailles de la Mésopotamie, comme l'enmer (blé), l'orge, les oignons, les lentilles et le pois, le melon et les figues, tandis que d'Asie arrivaient la canne à sucre, d'autres variétés de riz et la banane, celle-ci sans doute par l'Éthiopie. Ce dernier pays développa aussi la culture du café.

Nombre de plantes domestiquées durant la préhistoire persistent encore sous des formes parfois améliorées et nourrissent jusqu'à présent les Africains. Elles ont entraîné la fixation et la stabilisation des hommes, sans quoi il n'y a pas de civilisation progressive. Le véritable Néolithique, qui ne se développe en Europe occidentale qu'entre 3000 et 2000 avant J.-C., a commencé trois mille ans plus tôt en Égypte. Or la poterie d'Elmenteita (Kenya) qui date sans doute de cinq millénaires est un des éléments qui permet d'inférer que la connaissance de la poterie, innovation révolutionnaire, est parvenue au Sahara et en Égypte à partir des hautes terres de l'Afrique orientale.

La croissance des forces productives au Néolithique a dû provoquer un essor démographique qui à son tour a déclenché des phénomènes migratoires comme en fait foi la dispersion caractéristique de certains "ateliers" préhistoriques dont le matériel lithique présente une parenté de style. Le rayon d'action des raids et des départs définitifs s'étendait au fur et à mesure que l'efficacité des outils et des armes, liée parfois à la réduction de leurs poids, se développait. L'Afrique est un continent où les hommes ont rayonné dans tous les sens comme aspirés par les horizons immenses de cette terre massive. Les imbrications inextricables que présente aujourd'hui la

carte ethnique africaine, dans un puzzle qui découragerait un ordinateur, est le résultat de ce mouvement brownien des peuples, d'envergure plurimillénaire.

Autant qu'on puisse en juger, les premières pulsations migratoires semblent être parties des "Bantou" de l'Est et du Nord-Est, pour irradier vers l'Ouest et le Nord. Puis, à partir du Néolithique, la tendance générale semble être à la descente vers le Sud comme sous l'effet répulsif du désert géant, terrible écharpe naturelle installée désormais souverainement en travers du continent. Ce reflux vers le Sud et l'Est (Soudanais, Bantou, Nilotes, etc) se poursuivra durant la période historique jusqu'au 19<sup>e</sup> siècle où les dernières vagues en venaient expirer sur les côtes de la mer australe.

Le chef de caravane qui, chargé d'amulettes et d'armes, conduisit le clan vers le progrès ou l'aventure, c'est l'ancêtre éponyme qui propulsait son peuple dans l'histoire et dont le nom traversera les siècles, nimbé d'un halo de vénération quasi rituelle. En effet, les migrations étaient essentiellement des phénomènes de groupes, des actes à composantes hautement sociales.

Ces migrations, conséquences de succès (ou d'échecs) dans le milieu d'origine, se solderont finalement par des résultats ambigus. D'une part en effet, elles créent le progrès parce que leurs nappes, successives et convergentes, assurent peu à peu la prise de possession, sinon la maîtrise du continent, et grâce aux échanges qu'elles suscitent, exaltent les innovations par une sorte d'effet cumulatif. En revanche, les migrations, en diluant la densité du peuplement dans un espace démesuré, interdisent aux groupes humains d'atteindre le seuil de concentration à partir duquel la fourmilière humaine est contrainte de se dépasser en inventions pour survivre. La dilution dans le milieu géographique augmente l'emprise de ce dernier, et tend à ramener les premiers clans africains vers les origines obscures où l'homme se frayait un enfantement douloureux à travers la croûte opaque de l'univers inintelligent.

Si l'on fait débiter l'Histoire à partir de l'utilisation des objets en fer, on peut dire que la Préhistoire s'est poursuivie dans de nombreuses régions africaines jusqu'aux abords de l'an 1000. Au 19<sup>e</sup> siècle encore, nombre de groupes africains, qui n'étaient pas seulement des "paléonigritiques", étaient dotés de forces productives et de rapports socio-économiques qui n'étaient pas substantiellement différents de ceux de la Préhistoire, sauf en ce qui concerne l'utilisation des instruments métalliques. Les techniques de chasse des Pygmées reproduisent, en plein 20<sup>e</sup> siècle, les techniques même des Africains de la Préhistoire.

Par delà le sommet éblouissant de la civilisation égyptienne et les réalisations éminentes ou glorieuses de tant de royaumes et empires africains, cette réalité massive est là, qui donne son corps et sa texture à la ligne de développement des sociétés africaines.

Au stade de la communauté primitive, contrairement aux formes européennes (antique et germanique) qui se distinguent par le fait que l'appropriation privée du sol

s'y développe déjà au sein de la propriété commune, la réalité africaine ne révèle pas une telle appropriation. En effet, dans les communautés villageoises africaines, l'autorité supérieure, l'Etat, n'est pas davantage propriétaire du sol que les particuliers. Par ailleurs, l'Etat, généralement, ne se livre pas à de grands travaux.

Sans nier qu'il y ait eu des cas d'autocratie sanguinaire, il est certain que l'autorité étatique en Afrique noire prend toujours la forme d'une monarchie tempérée, encadrée par des corps constitués et par des coutumes, véritables constitutions non écrites, toutes instances issues le plus souvent de l'organisation ou de la stratification sociale antérieure. Même quand des empires prestigieux et efficaces comme le Mali, décrits avec admiration par Ibn Battouta au 14<sup>e</sup> siècle, s'étendaient sur d'immenses domaines, leur décentralisation, du fait d'un choix délibéré, laissait les communautés de base fonctionner avec une autonomie très réelle. En tout état de cause, l'écriture étant en général peu utilisée, les techniques et moyens de déplacement peu développés, l'empire des métropoles était toujours mitigé par la distance. Celle-ci rendait aussi très concrète la menace permanente de la part des sujets de se soustraire par la fuite à une éventuelle autocratie.

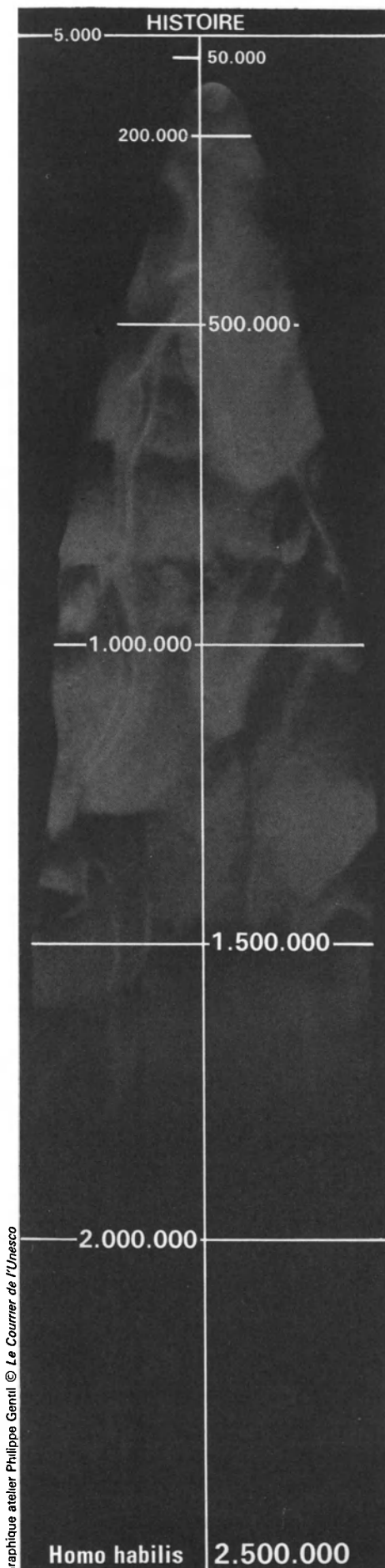
Par ailleurs, le surproduit des communautés de base en Afrique semble avoir été modeste, sauf quand il y avait un monopole d'Etat sur des denrées précieuses comme l'or au Ghana ou en Ashanti, l'ivoire, le sel, etc. Mais, même dans ce cas, il ne faut pas oublier la contrepartie des services rendus par la chefferie (sécurité, justice, marché, etc), ni minimiser le fait qu'une bonne partie des contributions et redevances était redistribuée lors des fêtes coutumières conformément au code de l'honneur en vigueur pour ceux qui doivent vivre noblement. C'est ce qui explique la somptueuse générosité de Kankou Moussa le magnifique, empereur du Mali, lors de son fastueux pèlerinage de 1324 (voir article page 60).

Quant au mode de production esclavagiste, existait-il en Afrique? Là encore on est obligé de répondre par la négative. Dans presque toutes les sociétés au sud du Sahara, l'esclavage n'a joué qu'un rôle marginal. Les esclaves ou, mieux, les captifs, sont presque toujours des prisonniers de guerre. Or la captivité ne réduit pas un homme à l'état de propriété pure et simple au sens défini par la Rome antique... L'esclave africain jouissait souvent lui-même d'un certain droit de propriété. Il n'est pas exploité comme un instrument ou un animal.

En Ashanti, pour assurer l'intégration "nationale", il était strictement interdit de faire allusion à l'origine servile de quelqu'un. Si bien qu'un ancien captif pouvait devenir chef de village: "La condition de captif, bien que généralement répandue en Afrique... n'impliquait pas le rôle déterminé dans la production qui caractérise une classe sociale." (J. Suret-Canale).

Là où l'esclavage prend un caractère massif et qualitativement différent comme au Dahomey, en Ashanti et à Zanzibar aux 18<sup>e</sup> et 19<sup>e</sup> siècles, il s'agit de structures relevant déjà d'un mode de production domi-





Graphique atelier Philippe Gemti © Le Courrier de l'Unesco

Les découvertes récentes, en Afrique orientale, d'outils en pierre taillée ont fait reculer la date d'apparition de l'*Homo habilis*, estimée désormais à 2 500 000 ans. Si l'on ramène à vingt-quatre heures la durée de la Préhistoire, l'Histoire (5 000 ans environ) représente seulement trois minutes.

nant, le capitalisme, et suscitées en fait par l'impact économique extérieur.

Enfin, il faut tenir compte de structures socio-économiques comme le système familial matrilineaire qui caractérisa si puissamment les sociétés africaines, du moins à l'origine, avant que des influences ultérieures comme l'Islam, la civilisation occidentale, etc., n'aient imposé peu à peu le système patrilineaire. Cette structure sociale, si importante pour qualifier le rôle éminent de la femme dans la communauté, comportait aussi des incidences économiques, politiques et spirituelles, puisqu'elle jouait un rôle remarquable aussi bien dans la dévolution des biens matériels que dans celle des droits à la succession royale, comme au Ghana. Or, la parenté utérine semble être issue des profondeurs de la préhistoire africaine, au moment où la sédentarisation du Néolithique exaltait les fonctions domestiques de la femme, au point d'en faire l'élément central du corps social.

Comment peut-on décrire la ligne d'évolution caractéristique des sociétés africaines façonnées sur la Préhistoire? Il faut noter d'abord que durant cette période, l'Afrique a joué dans les rapports pluricontinentaux un rôle de pôle et de foyer central d'invention et de diffusion des techniques. Mais cette haute performance s'est transformée assez vite en statut subordonné et périphérique, par suite des ponctions de biens et services africains, sans contrepartie suffisante en faveur de ce continent, par exemple sous la forme d'un transfert équivalent de capitaux et de techniques.

Cette exploitation plurimillénaire de l'Afrique a connu trois temps forts. D'abord l'Antiquité, où, après le déclin de l'Egypte, la vallée du Nil et les provinces romaines du reste de l'Afrique du Nord sont mises en coupe réglée et deviennent le grenier de Rome. En plus des denrées alimentaires, l'Empire romain tira de l'Afrique une quantité énorme d'animaux sauvages, d'esclaves et de gladiateurs pour l'armée, les palais, les latifundia et les jeux sangui-naires du cirque. Au 16<sup>e</sup> siècle, c'est la consécration de la dépendance par l'occupation territoriale et la colonisation. Phéno-mène symétrique et complémentaire, l'accumulation du capital en Europe et l'essor de la révolution industrielle seraient impensables sans cette contribution forcée de l'Asie, des Amériques et surtout de l'Afrique.

Parallèlement, même durant les siècles de développement intérieur sans rapacité extérieure trop prononcée (de l'Antiquité au 16<sup>e</sup> siècle), de nombreuses contradictions internes au système africain lui-même constituaient des freins structurels endogènes sans engendrer pour autant, par pression interne, le passage à des structures plus progressives.

L'Afrique des clans et des villages toujours vivants, peu portée sur l'appropriation privée du sol (un bien aussi répandu et aussi précieux, mais aussi gratuit que l'air), a ignoré très longtemps le moteur de la dynamique antagoniste des groupes sociaux. Mais telle ne fut pas la seule cause de "l'archaïsme" des formes sociales observables en Afrique. Le faible niveau des techniques et des forces productives, par une sorte de cercle vicieux, était à la

fois la cause et la conséquence de la dilution démographique dans un espace incontrôlé parce que quasi illimité.

En raison des obstacles naturels, le trafic commercial à longue portée ne devint presque jamais assez massif, et porta sur des produits de luxe souvent cantonnés aux oasis économiques des palais. Mais chaque fois que des barrages écologiques ont été totalement ou partiellement supprimés, comme dans la vallée du Nil, et, à moindre échelle, dans la vallée du Niger, la dynamique sociale s'est dégelée en faveur de l'essor concomitant de la densité humaine et de la propriété privée.

Ainsi donc, dans l'ensemble, l'Afrique (Noire) n'a connu ni stade esclavagiste, ni stade féodal comme en Occident. On ne peut même pas dire que les modes africains soient des modalités de ces systèmes socio-économiques, car il y manque souvent des éléments constitutifs essentiels.

Bref, on constate en Afrique la permanence remarquable d'un mode de production *sui generis* apparenté aux autres types de communautés "primitives", mais avec des différences fondamentales, en particulier cette sorte d'allergie à la propriété privée ou étatique.

Puis c'est un passage graduel et sporadique vers des formes étatiques immergées elles-mêmes dans le réseau des rapports préétatiques à la base, mais s'extrayant progressivement de la gangue du collectivisme primitif, pour se structurer sur le principe de l'appropriation privée et du renforcement de l'Etat, dans un mode de production capitaliste, d'abord dominant, puis monopolisateur.

L'Etat colonial s'est institué en effet comme le gestionnaire des comptoirs périphériques du capital avant d'être relayé par un Etat capitaliste indépendant au milieu du 20<sup>e</sup> siècle. A moins que, par une autre voie, le passage ne se fasse de la dominante communautaire originelle à la dominante capitaliste coloniale, puis à la voie socialiste de développement.

De toute façon, un fait s'impose crûment en Afrique: pour des raisons structurelles qui n'ont pas changé dans leur essence depuis un demi-millénaire au moins, et compte tenu de la croissance démographique, c'est la stagnation des forces productives, ce qui n'exclut d'ailleurs pas des croissances sporadiques et localisées. Cette stagnation n'exclut pas non plus l'extraordinaire épanouissement artistique, ni le raffinement des relations interpersonnelles. Comme si les Africains avaient investi là l'essentiel de leur énergie créatrice.

Plus les forces productives augmentent, plus les antagonismes aiguissent le tranchant de l'intérêt et de la volonté de puissance. Les luttes de libération qui aujourd'hui font encore rage dans certains territoires d'Afrique, sont comme le révélateur et la négation de cette entreprise de domestication du continent dans le cadre d'un système qu'on pourrait appeler le mode de sous-production africain.

Bref, en Afrique, la création, l'auto-création de l'homme amorcée il y a des milliers de millénaires, reste encore à l'ordre du jour.

Joseph Ki-Zerbo

200 000  
à 1 500 000 ans



**Biface**  
(Tachenghit, Algérie)

**Hachereaux**  
(Tihodaine, Algérie)



1 500 000  
à 2 500 000 ans



**Galets aménagés**  
(Aïn Hanach et Aoulef, Algérie)



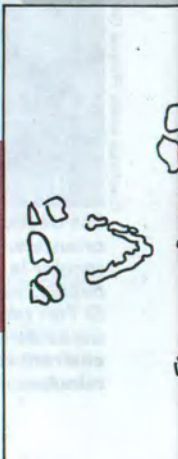
2 à 3 000 000  
d'années



**Éclat de quartz**  
(Omo, Éthiopie)



3 à 4 000 000  
d'années



Photos © (de gauche à droite et de haut en bas) :

Marcel Bovis - Henri J. Hugot - Musée National du Kenya - J.E.G. Sutton - Marcel Bovis - Henri J. Hugot - J. Oster - Musée National du Kenya - Yves Coppens - M.D. Leakey, Cambridge University Press - J. Oster - Yves Coppens - Michèle Bertoncini - Christian Zubber - Musée Homme, Paris - Maurice Taieb.

Tableau effectué avec la collaboration de J. Coppens - Musée de l'Homme, Paris





**Homo erectus**  
(Est Lac Turkana,  
Kenya)



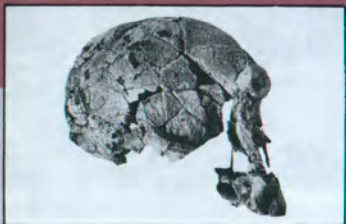
**Olorgesailie**  
(Kenya)



**Australopithecus boisei**  
(Omo, Éthiopie)  
**Homo habilis**  
(Est Lac Turkana,  
Kenya)



**Olduvai**  
(Tanzanie)



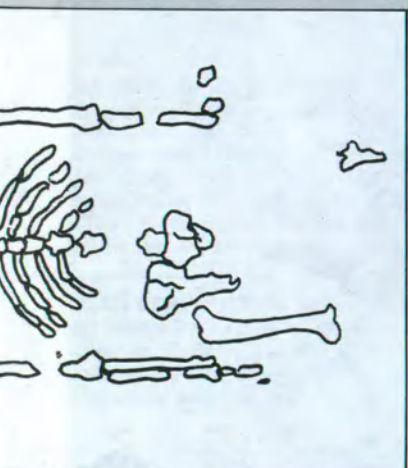
**Omo**  
(Éthiopie)



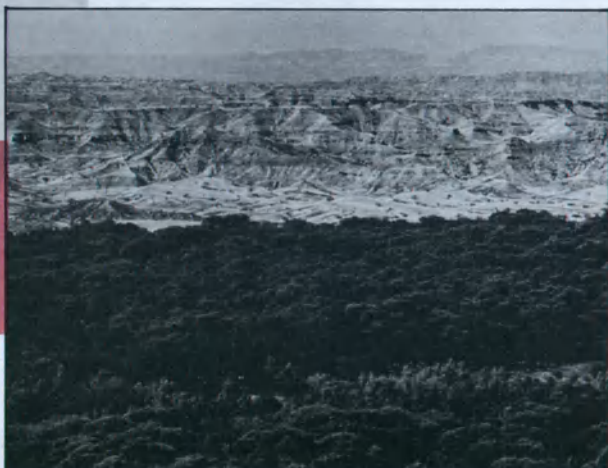
**Australopithecus africanus**  
(Taung, Botswana)



**Hadar, Afar**  
(Éthiopie)



**Australopithecus afarensis**  
(Hadar, Éthiopie)



## Une chronologie complexe

Sur l'immense continent africain, les techniques ont souvent suivi une évolution différente selon les régions, ce qui rend difficile la détermination de seuils chronologiques rigoureux dans l'histoire de son développement. Ainsi le travail du fer, pratiqué, dans certaines parties du continent, vers l'an 1000 après J.-C., est-il déjà connu, ailleurs, au 1<sup>er</sup> siècle avant J.-C. Dans la première moitié du 16<sup>e</sup> siècle, les artistes de l'ancien royaume du Bénin créent d'admirables bronzes en employant la technique très sophistiquée de la "cire perdue," cependant qu'en peinture, la tradition de l'art rupestre est parfois restée vivante jusqu'au 19<sup>e</sup> siècle. A gauche, buste en bronze du 16<sup>e</sup> siècle représentant une reine mère de l'ancien Bénin. A droite, un forgeron du Cameroun surveille un fourneau de fusion traditionnel. En bas, mortier et pilon préhistoriques servant à broyer les céréales ; leur présence dans les étendues aujourd'hui incultes du Sahara nous rappelle que ce désert, il y a des milliers d'années, était une région fertile et hospitalière.



Photo © British Museum, Londres



Photo Naud © Afrique Photo, Paris

Photo Maximilien Bruggmann © La Spirale, Lausanne, Suisse







L'exploitation du papyrus, en Egypte, donna lieu à une véritable industrie. L'usage de cette plante aquatique ne se limitait pas à la fabrication de câbles, de bateaux et, surtout, du "papyrus", ce papier souple et léger, mais fragile, qui allait devenir le meilleur support pour écrire de l'Antiquité. Dans les constructions primitives, les tiges de papyrus, réunies en faisceaux, servaient à renforcer les piliers. Les architectes classiques s'inspirèrent de ces formes et rythmes végétaux pour les colonnes en pierre, comme le prouvent ces chapiteaux des colonnes du déambulatoire du temple d'Isis, à Philae. Ce motif se retrouve souvent dans les objets d'usage quotidien. Ci-contre, en forme d'ombelle de papyrus, le manche d'un miroir princier orné d'or et de turquoise (Moyen Empire).

# Arts et métiers de l'Égypte pharaonique

par Rachid El-Nadouri avec le concours de J. Vercoutter

**U**N des traits remarquables de la civilisation pharaonique est sa continuité. L'importance du legs égyptien à la civilisation en général, et aux anciennes civilisations de l'Afrique en particulier, ne saurait être sous-estimée. Ainsi, les techniques du Néolithique se sont transmises et enrichies à l'époque pré-dynastique, (3500 à 3000 avant J.-C.) puis se sont maintenues en pleine période historique. La contribution de l'ancienne Egypte apparaît notamment dans le travail de la pierre, du verre, du papyrus, du bois, et de nombreux autres matériaux.

Héritiers du Néolithique de la vallée, les Égyptiens, utilisant les gisements de la val-

lée, à Thèbes notamment, taillent dès 3500 avant J.-C. des silex d'une qualité incomparable dont le célèbre couteau du Djebel-el-Arak n'est qu'un échantillon entre des centaines d'autres.

Cette maîtrise de la matière se retrouve dans la taille des vases de pierre. Là encore, la technique passe du Néolithique au Prédynastique, puis à l'ancien Empire et se perpétue jusqu'à la fin de l'histoire égyptienne. Toutes les pierres, même les plus dures, sont utilisées par le sculpteur égyptien: basalte, brèche, diorite, granit, porphyre ne présentent pas pour lui plus de difficultés que les albâtres calcaires, schistes, serpentines et stéatites plus tendres. ▶



**RACHID S. EL-NADOURI**, de nationalité égyptienne, est professeur d'histoire ancienne et vice-doyen de la Faculté des Arts de l'Université d'Alexandrie (Egypte). Il est spécialiste de l'étude des communautés préhistoriques et protohistoriques de la vallée du Nil et de l'Afrique du Nord. Entre autres ouvrages, il est l'auteur d'Une Histoire ancienne du Maghreb.

**JEAN VERCOUTTER**, de nationalité française, est directeur de l'Institut français d'archéologie orientale du Caire. Il est un spécialiste de l'histoire et de l'archéologie de la vallée du Nil (Egypte et Soudan) dans l'Antiquité.

► D'Égypte, les techniques de taille des pierres dures passèrent au monde méditerranéen. Il est difficile, en effet, de ne pas croire que c'est, sinon en Égypte même, du moins dans un milieu profondément imprégné de culture égyptienne comme le couloir syro-palestinien, que les tailleurs de vase crétois ont appris leur métier : les formes mêmes des vases qu'ils sculptent au Minoen Ancien, trahissent l'origine égyptienne.

L'habileté du tailleur de pierre dure pas-

revenus en raison de la qualité du travail des tisserands égyptiens. Nous saisissons là sur le vif une des façons dont le "legs égyptien" s'est transmis.

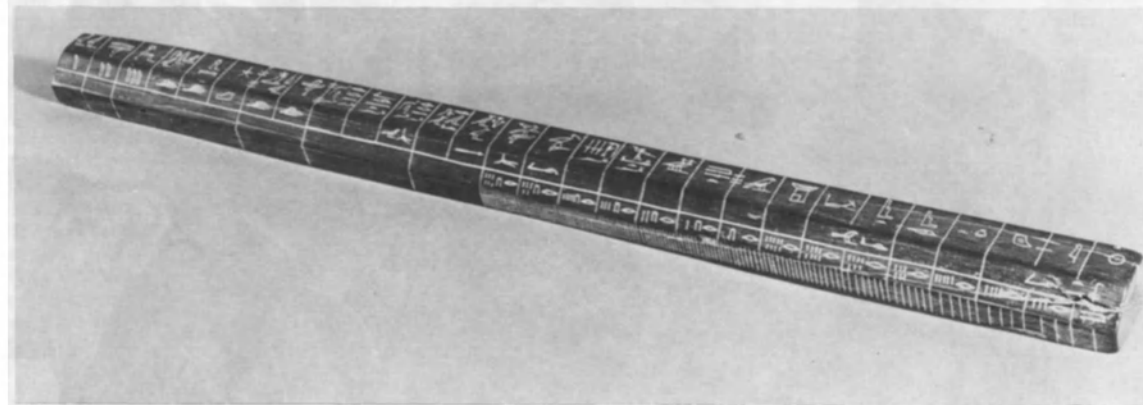
Parmi les contributions de l'Égypte à la civilisation mondiale figurent les techniques du verre. Il est vrai que la Mésopotamie et les civilisations de l'Indus connurent elles aussi, très tôt, la technique de l'émaillage qui est à l'origine du verre. Un fait demeure : l'habileté dont les verriers égyptiens témoignèrent assez vite. Dès le prédy-

verre "soufflé". Alexandrie d'Égypte devient alors le plus grand centre de fabrication d'objets de verre qui sont exportés jusqu'en Chine et Aurélien taxera les verres égyptiens importés à Rome. L'Empire Méroïtique importera des objets en verre d'Alexandrie, mais surtout adoptera les techniques de fabrication et les répandra dans la haute vallée du Nil.

Une des plus importantes industries des anciens Égyptiens, qui en furent les inventeurs, fut celle du papyrus. Il n'est pas de

L'Égypte connaissait, comme mesure de longueur, la *petite coudée* (450 millimètres) et la *coudée royale* (525 millimètres). Véritable règle à calcul, la coudée royale en bois ci-contre était un instrument de grande précision utilisé par les maçons et les maîtres-compagnons égyptiens.

Photo © Musée du Louvre, Paris



Cette fine et longue main de céramique tient un godet des gens du bâtiment. L'ocre rouge dont il garde encore les traces servait à indiquer les axes et les lignes directrices des édifices en cours de construction.

Photo © The Metropolitan Museum of Art, New York. Tirée de *Grandes villes de l'Égypte antique* de Geneviève Sée, Editions Serg, Paris



sera aux sculpteurs. Elle se manifeste dans la grande sculpture égyptienne en pierre dure, du Chéphren du Caire, en diorite, jusqu'aux grands sarcophages en basalte noir des taureaux Apis ; elle se transmettra aux sculpteurs ptolémaïques puis à la statuaire de l'Empire Romain.

La culture précoce du lin fit acquérir très tôt une grande habileté dans la filature et le tissage. Ce dernier est connu dès le Néolithique, vers 5000 avant J.-C. et son origine se confond donc avec l'apparition de la civilisation dans la Vallée du Nil. Ce sont les femmes qui filent le lin, de façon très habile puisqu'elles manient souvent deux fuseaux à la fois. Les tissus constituaient pour les Pharaons un des moyens d'échange les plus appréciés à l'étranger. Le plus fin d'entre eux, le *byssus*, fabriqué dans les temples, était particulièrement vanté. Les Ptolémées surveillaient les ateliers de tissage et contrôlaient la qualité de la fabrication et c'est leur administration centrale qui, suivant sans doute l'usage des Pharaons autochtones, organisait la vente à l'étranger, qui procure au roi d'énormes

nastique (vers 3500 avant J.-C.) l'existence d'objets en verre — perles — paraît attestée en Égypte, bien qu'il ne soit pas sûr qu'ils résultent d'une création volontaire de l'artisan. Le verre, en tant que tel, connu à la V<sup>e</sup> dynastie (vers 2500 avant J.-C.), se répand à partir du Nouvel Empire (vers 1600 avant J.-C.). Il est alors employé non seulement pour des perles, mais pour la fabrication de vases dont les formes varient beaucoup, de l'élégant calice à pied aux vases en forme de poisson. Ils sont le plus souvent polychromes et toujours opaques. Le verre transparent apparaît sous ToutAnkh Amon (vers 1300 avant J.-C.). À partir de 700 avant J.-C. environ, les vases de verre égyptiens de la forme dite "alabastre", polychromes, se répandent dans toute la Méditerranée. Ils sont copiés par les Phéniciens qui en font une de leurs industries.

À la Basse-Epoque, des signes hiéroglyphiques, moulés en verre de couleur, sont sertis dans le bois ou la pierre pour constituer des inscriptions. Les techniques des verriers pharaoniques passent aux artisans de l'époque hellénistique qui inventent le

plante qui ait joué un plus grand rôle en Égypte. Les fibres du papyrus servaient à fabriquer ou à calfater les bateaux, à faire des mèches pour les lampes à huile, des nattes, des corbeilles, des cordes, des câbles. Les câbles qui servent à amarrer le pont de bateaux que Xerxès tenta de lancer au travers de l'Hellespont, avaient été tressés en Égypte avec des fibres de papyrus. Réunies en faisceaux, des tiges avaient servi de piliers à l'architecture primitive avant que les architectes classiques ne s'en inspirent pour leurs colonnes fasciculées ou simples, aux chapiteaux en forme de fleurs fermées ou épanouies. Surtout, cette plante servait à la fabrication du "papyrus" d'où est venu notre mot "papier".

Le papyrus était fabriqué en croisant des épaisseurs de fines bandes tirées de la tige de la plante, qui, après pressage et séchage, permettaient de produire une grande feuille. Vingt feuilles réunies entre elles lorsqu'elles étaient encore fraîches constituaient un rouleau dont la longueur variait de trois à six mètres. On pouvait mettre bout à bout plusieurs rouleaux, cer-



Ces roseaux jaillissant à la base des puissantes colonnes du temple d'Edfou évoquent à la fois le marais primitif de la cosmogonie égyptienne et les bords du Nil tutélaire. Situé en Haute Egypte, le temple d'Edfou est le plus grand et le mieux conservé de toute l'Egypte. Il appartient à l'une des dernières périodes de la civilisation égyptienne : l'époque ptolémaïque (4<sup>e</sup>-1<sup>er</sup> siècle av. J.-C.). Par la perfection de son architecture, la richesse de son décor et le nombre de ses inscriptions, il représente une somme de l'art pharaonique.

Photo © Henri Stierlin, Suisse



tains papyrus mesurant de 30 à 40 mètres de long.

C'est le rouleau qui constitue le "livre" égyptien. On le tenait de la main gauche et on le déroulait au fur et à mesure de la lecture. Le "volumen" de l'antiquité classique en est l'héritier direct.

De tous les supports utilisés pour écrire dans l'Antiquité, le papyrus est certainement le plus pratique. Il est souple et léger ; son seul inconvénient est sa fragilité. Il résiste mal, à la longue, à l'humidité et c'est un combustible de choix. On a estimé que pour tenir à jour les listes de matériel d'un petit temple égyptien, il fallait 10 mètres de papyrus de six à treize rouleaux, soit de 25 à 57 mètres, *par jour* : ce qui fait de 750 à 1000 mètres par mois. Or chaque grand domaine, le palais royal, tous les temples, avaient leurs registres, leurs inventaires, leurs bibliothèques. Cela représente des centaines de kilomètres de papyrus qui ont certainement existé alors que quelques centaines de mètres seulement ont été retrouvés.

Le papyrus, utilisé en Egypte dès la première dynastie, vers 3000 avant J.-C. jusqu'à la fin de l'histoire pharaonique, sera adopté par les Grecs, les Romains, les Coptes, les Byzantins, les Araméens, et les Arabes. Une grande partie de la littérature hellénistique et latine nous est parvenue sur papyrus. Les rouleaux de papyrus constituaient une des exportations importantes de l'Egypte ; c'est, incontestablement, un des legs majeurs de l'Egypte pharaonique à la civilisation.

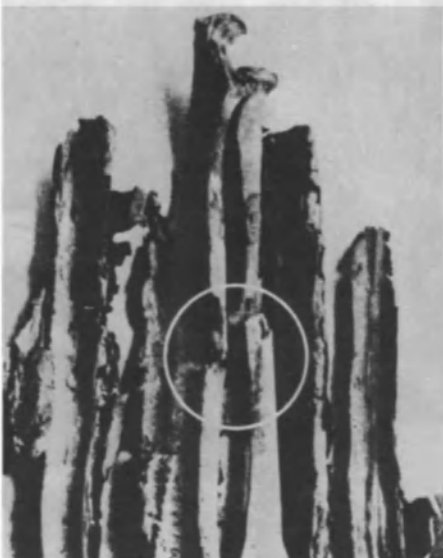
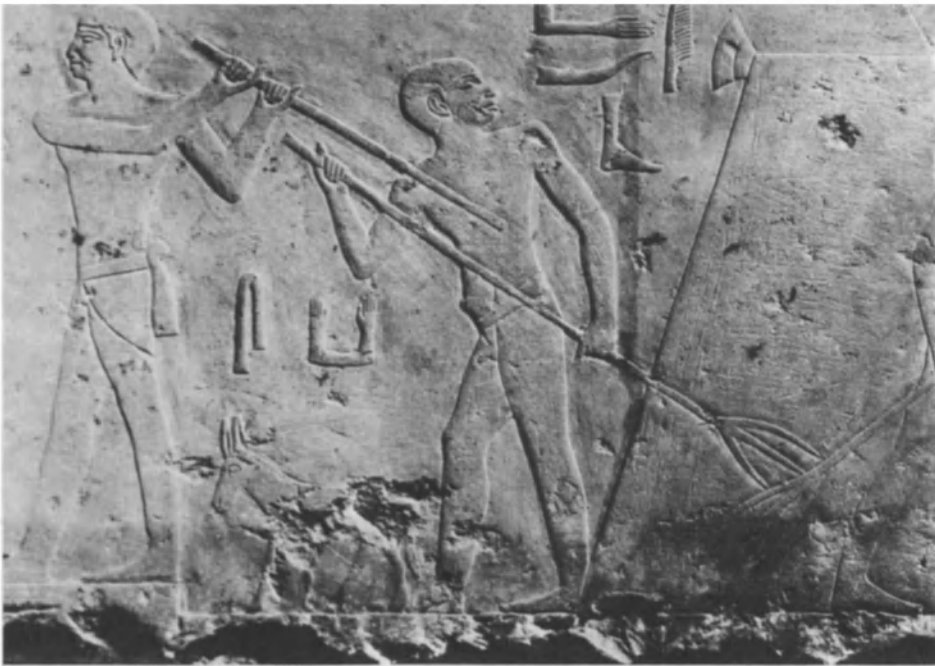
La maîtrise des Egyptiens dans le travail du bois s'affirme de façon éclatante dans la *construction navale*. Les nécessités mêmes de la vie quotidienne dans la Vallée du Nil, où la seule voie de communication commode est le fleuve, a fait des Egyptiens des experts en navigation dès l'aurore de l'histoire.

En 1954, on découvrit, le long du flanc sud de la grande pyramide, deux fosses creusées en plein roc et recouvertes d'énormes dalles de calcaire. Dans ces fosses avaient été déposés, démontés mais com-

plets, avec rames, cabines gouvernails, les bateaux mêmes qui avaient servi à Chéops. Un de ces bateaux a été sorti de la fosse. L'autre attend encore qu'on le sorte de sa "tombe".

Le bateau de Chéops, qui occupe maintenant un musée spécial, a été remonté. Il est composé de 1.224 pièces de bois qui avaient été partiellement démontées, et placées en treize couches superposées dans la fosse. Il mesure 43,40 m de long, 5,90 m de large, et était d'un tonnage d'environ 40 tonnes. Les planches du bordé ont 13 à 14 cm d'épaisseur. Le bateau de Chéops n'a pas de quille, il est à fond plat, étroit. Le fait le plus remarquable est qu'il a été construit sans l'aide d'aucun clou.

Dès la V<sup>e</sup> dynastie, et sans doute avant, les Egyptiens avaient su adapter leurs navires à la navigation hauturière. Les bateaux de Sabouré montrent que pour la navigation en mer la hauteur de la proue comme celle de la poupe, qui dépassent largement la ligne de flottaison sur le bateau de Chéops, a été fortement diminuée. Elle



**2500 ans avant J.-C., les médecins égyptiens étaient réputés pour leur habileté à diagnostiquer et à traiter des centaines de maladies et pour leur technique chirurgicale qui leur permettait de pratiquer toutes sortes d'opérations. Ainsi, ils savaient réduire et immobiliser les fractures en utilisant des bandes de tissu de lin imbibées de résine ou d'asphalte (photo ci-dessus à gauche). Ils avaient su déceler aussi la nature et les causes de la hernie, tumeur dont souffre visiblement ce moissonneur barbu (photo en haut). Ci-dessus, à droite, ce détail d'un bas-relief du Temple de Kôm Ombo, en Haute Égypte, représente, selon certains spécialistes, des instruments chirurgicaux utilisés au cours de la dynastie ptolémaïque (323-30 av. J.-C.).**

constituait en effet un handicap quand le navire avait à affronter les lames de la Méditerranée ou de la Mer Rouge. Par ailleurs, les ingénieurs navals égyptiens surent donner une grande solidité à l'ensemble du navire en le dotant d'un "câble de torsion" qui reliait au-dessus du pont, l'avant à l'arrière. Ce câble jouait le rôle d'une véritable quille en assurant la rigidité de l'ensemble et en palliant le danger d'une cassure médiane.

Ainsi modifié, le navire égyptien était capable d'assurer les liaisons maritimes les plus lointaines qu'aient entreprises les pharaons, que ce soit en Méditerranée, vers la Palestine, la Syrie, Chypre et la Crète, ou en Mer Rouge, vers le lointain pays de Pount.

La contribution pharaonique dans le domaine de la science constitue un pré-

cieux héritage. Ce sont sans doute les connaissances du corps humain acquises par la momification qui permirent aux Égyptiens de développer les techniques chirurgicales dès la haute époque. La chirurgie égyptienne est, en effet, assez bien connue grâce au "Papyrus Smith", copie d'un original composé sous l'Ancien Empire, entre 2600 et 2400 avant J.-C. C'est un véritable traité de chirurgie osseuse et de pathologie externe. Quarante-huit "cas" y sont examinés systématiquement.

Plusieurs des traitements indiqués par le "Papyrus Smith" sont encore appliqués de nos jours. Les chirurgiens égyptiens savaient fermer les plaies par des points de suture, et réduire les fractures au moyen d'attelles de bois ou de cartonnage. Enfin, il leur arrivait de recommander de laisser agir la nature.

L'examen des momies a parfois permis de retrouver les traces du travail des chirurgiens tels cette mâchoire de l'Ancien Empire, qui porte deux trous percés pour drainer un abcès, ou bien ce crâne où la fracture consécutive à un coup de hache ou d'épée a été réduite et le patient guéri. Par ailleurs, les dentistes opéraient des plombages avec un ciment minéral et on a retrouvé sur une momie un essai de prothèse (fil d'or reliant deux dents branlantes).

Par son esprit de méthode, le "Papyrus Smith" témoigne de la maîtrise acquise par les chirurgiens égyptiens anciens. Une maîtrise qui, on peut le penser, fut transmise de proche en proche, en Afrique comme en Asie, et pendant l'Antiquité classique, notamment par les médecins qui accompagnent toujours les expéditions égyptiennes en territoire étranger. On sait d'ailleurs que des souverains étrangers, comme le Prince asiatique de Bakhtan, Bactriane, ou Cambyse lui-même, faisaient venir chez eux des médecins égyptiens et qu'Hippocrate "avait accès à la bibliothèque du temple d'Imhotep à Memphis" et que d'autres médecins Grecs suivirent son exemple.

La connaissance de la médecine peut être considérée comme une des plus importantes contributions des anciens Égyptiens à l'histoire de l'humanité. Les documents indiquent de manière détaillée les titres des médecins égyptiens et leurs différents domaines de spécialisation. Les civilisations du Proche-Orient antique et du monde classique ont reconnu les capacités et la réputation des anciens Égyptiens dans les domaines de la médecine et de la pharmacologie.

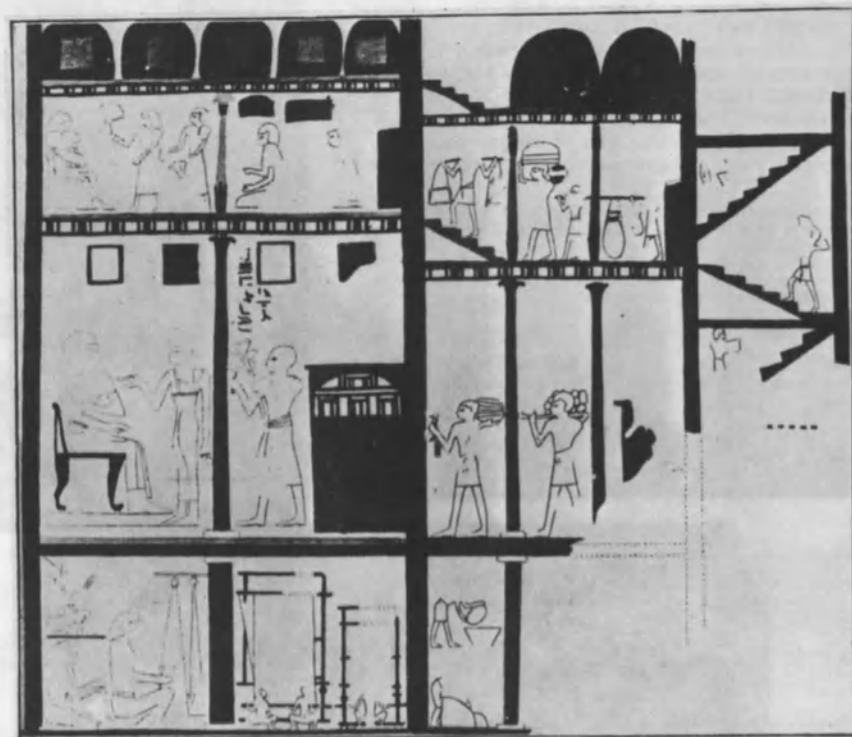
Parmi les maladies reconnues et bien décrites par les médecins égyptiens, voire traitées par eux, figurent : les embarras gastriques, la dilatation d'estomac, les cancers cutanés, le coryza, la laryngite, l'angine de poitrine, le diabète, la constipation, les maladies du rectum, la bronchite, la rétention et l'incontinence d'urine, la bilharziose, les ophtalmies.

Dans leurs traitements, les médecins égyptiens utilisaient : suppositoires, onguents, électuaires, potions, onctions, massages, clystères, purges, cataplasmes et même les inhalations qu'ils enseignèrent aux Grecs. La pharmacopée comporte beaucoup de "simples", dont malheureusement nous ne savons pas traduire les noms. Ainsi, en raison de sa méthode, des ressources dont elle disposait grâce à sa pharmacopée, on comprend le prestige dont la médecine égyptienne a joui dans l'antiquité, prestige dont Hérodote nous a conservé l'écho.

Les écrivains grecs, d'Hérodote à Strabon, s'accordent pour admettre que les Égyptiens ont inventé la géométrie. Ils y auraient été conduits par la nécessité de calculer chaque année la superficie des terres enlevées ou apportées par la crue du Nil. En fait, comme les mathématiques, la géométrie égyptienne est empirique. Il s'agit avant tout, dans les traités anciens, de fournir au scribe la "recette" pour trouver rapidement la surface d'un champ, le volume de grains contenus dans un silo, le nombre de briques nécessaires à la construction d'un édifice. Pour y parvenir, le scribe ne suit jamais de raisonnement abs-



Dessin W. Fl. Pétre, *Egyptian Architecture* © Editions Serg. Naissance de l'Urbanisme dans la vallée du Nil de Geneviève Sée, Paris



Dessin d'après E. Mackay, *Ancient Egypt* © Editions Serg. *Grandes villes de l'Égypte antique* de Geneviève Sée, Paris

trait, il donne les moyens pratiques d'arriver à la solution : il donne des chiffres.

Néanmoins on constate que les Egyptiens savaient parfaitement calculer la surface du triangle et du cercle, le volume du cylindre, de la pyramide, du tronc de la pyramide, et, vraisemblablement, celui de la demi-sphère. Leur plus grande réussite est le calcul de la surface du cercle. Ils procédaient en soustrayant  $1/9^e$  du diamètre et en portant ce résultat au carré, ce qui revient à donner à la valeur 3,1605, très supérieure à la valeur 3 que lui donnent les autres peuples de l'antiquité.

L'apport égyptien dans le domaine astronomique doit se déduire des applications pratiques faites à partir d'observations. Cet aspect est loin d'être négligeable. L'année civile égyptienne était répartie en trois saisons, de quatre mois de trente jours chacun ; à ces 360 jours étaient ajoutés cinq jours en fin d'année. Cette année de 365 jours, la plus exacte que connut l'antiquité, est à l'origine de la nôtre, puisqu'elle servit

A part quelques rares vestiges qui ont traversé les millénaires, il ne reste rien des maisons de l'Égypte pharaonique. Construites en matériaux peu durables, celles-ci n'étaient pas faites pour "survivre" à leurs propriétaires. Seuls les plans des anciennes cités retrouvées, divers documents et objets en provenance des fouilles témoignent aujourd'hui de la qualité des urbanistes et du savoir-faire des architectes civils égyptiens. (1) la ville de Kahoun, bâtie sur ordre de Sésostris II (1897-1879 av. J.-C.) dans la région du Fayoum, abritait, outre la résidence royale, nombre de scribes, d'employés de bureaux, d'ouvriers et d'artisans. Ce plan des vestiges de la ville révèle l'existence de logements exécutés en série et correspondant aux diverses catégories de la population. Si la demeure de type princier ("Acropolis" du plan) compte quelque 70 pièces ou vestibules, elle est conçue exactement dans le même esprit et le même style que les maisons de moyenne importance, de 2 à 9 pièces (voir [2] à droite sur la photo) qui forment une véritable *cité ouvrière* à l'ouest de la ville. (3) cette "maison d'âme" en terre cuite découverte dans une tombe de la XVIII<sup>e</sup> dynastie (1570-1320 av. J.-C.) représente une maison rurale ou, du moins, une habitation de banlieue, située dans un jardin. La terrasse est accessible par un escalier intérieur protégé par un petit édicule. (4) coupe d'une maison à plusieurs étages de la ville de Thèbes (peinture de la XVIII<sup>e</sup> dynastie). L'"étage noble", plus haut de plafond, était éclairé et aéré par de petites fenêtres placées en haut des murs. Raffinement technique : les "matelas d'air" entre plancher et plafond des deux derniers étages. Sur les terrasses s'alignent des silos à grain, accessoire indispensable de la maison urbaine. Le rez-de-chaussée semble réservé aux travaux domestiques.





# Une statuaire souveraine

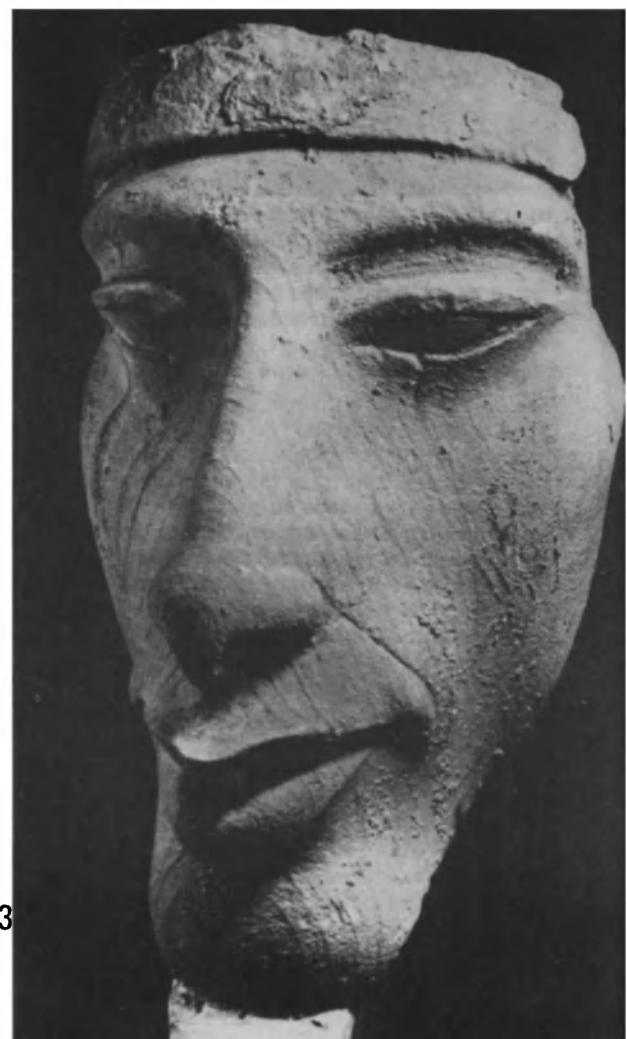
Cette galerie de portraits sculptés dans la pierre et le bois témoigne de la virtuosité technique et de la puissance réaliste de la statuaire antique égyptienne. Photo 1 : statue monumentale en diorite de Chéphren, quatrième roi de la 4<sup>e</sup> dynastie (2723-2563 av. J.-C.), le bâtisseur de la seconde pyramide de Gizeh. Certains spécialistes pensent que le visage du grand sphinx reproduit ses traits. Photo 2 : Sésostri III, au regard désabusé et à la bouche amère, régna de 1878 à 1843 av. J.-C. Ce roi de la 12<sup>e</sup> dynastie conquiert et réforme la Nubie. Photo 3 : Ce visage fin est celui d'Aménophis IV, le roi hérétique (son règne dura de 1379 à 1362) qui érigea le dieu solaire Aton en démiurge suprême et prit le nom d' Akhenaton. Photo 4 : portrait en bois de sycamore provenant de Saqqara, de Kaâper, prêtre et lecteur en chef, datant de la 5<sup>e</sup> dynastie (2494-2345). Cette statue est connue sous le nom de "Cheik el-beled" ou "notable du village", les ouvriers ayant trouvé, lors de sa découverte, qu'elle ressemblait étonnamment au chef du village de Saqqara. Photo 5 : la puissance du conquérant Thoutmosis III (1504-1450 av. J.-C.), le plus glorieux des pharaons, est attestée par de nombreuses constructions.

1 et 4 Photos Jacques Marthelot © Editions Serg, Paris. Tirées de *Naissance de l'urbanisme dans la vallée du Nil* de Geneviève Sée, Musée du Caire

2 Photo © Musée du Caire. Tirée de *Naissance de l'urbanisme dans la vallée du Nil* de Geneviève Sée, Editions Serg, Paris

3 Photo Unesco

5 Photo Jacques Marthelot © Editions Serg, Paris. Tirée de *Grandes villes de l'Égypte antique* de Geneviève Sée, Musée du Caire



2

3



4



5



de base à la réforme Julienne de 47 avant J.-C., d'abord, et ensuite à la réforme grégorienne de 1582. A côté du calendrier civil, les Egyptiens utilisaient aussi un calendrier liturgique lunaire et savaient prévoir les phases lunaires avec une approximation suffisante.

Depuis l'expédition d'Egypte de Bonaparte, les Européens ont été frappés par l'exactitude de l'orientation des édifices pharaoniques et particulièrement de celle des Pyramides dont les faces sont tournées vers les quatre points cardinaux. En effet, la déviation par rapport au nord vrai des grandes pyramides est toujours inférieure au degré. Une telle précision n'a pu être obtenue que par une observation astronomique précise.

Les anciens Egyptiens appliquèrent leurs connaissances mathématiques à l'extraction, au transport et à la mise en place des énormes blocs de pierre qu'ils utilisaient pour leurs entreprises architecturales. Ils possédaient une longue tradition de l'emploi de la brique crue et de diverses espèces de pierre, qui datait d'une époque très reculée. Ils commencèrent à utiliser le lourd granit au début du troisième millénaire avant notre ère, pour le sol de certaines tombes de la première dynastie à Abydos. Pendant la seconde dynastie, le calcaire fut utilisé pour la construction des murs des tombes.

Une nouvelle phase architecturale fut inaugurée pendant la troisième dynastie. Ce fut un événement capital de l'histoire de

l'Egypte car il s'agissait de la construction du premier bâtiment entièrement en pierre : la pyramide à degrés de Saqqara, qui constitue une partie du grand complexe funéraire du roi Djéser.

C'est à Imhotep, architecte et sans doute vizir du roi Djéser (vers 2580 avant J.-C.), que l'on doit ce complexe de la Pyramide à degrés où apparaît, pour la première fois, la pierre de taille. Elle est alors de petites dimensions. Tout se passe comme si elle était une imitation en calcaire de la brique crue, utilisée antérieurement dans l'architecture funéraire. De même, colonnes engagées et solives du plafond sont des copies en pierre des faisceaux de plantes et des poutres utilisées dans la construction primitive. Tout indique donc que c'est à l'Egypte que nous devons la première architecture en pierre de taille en assises régulières.

L'architecture civile, jusqu'à la conquête romaine, reste fidèle à la brique crue, qui est employée même pour les palais royaux. Les bâtiments annexes du Ramesseum à Thèbes, comme les grandes forteresses de Nubie, permettent de se faire une idée des ressources qu'offre ce matériau. Il permet d'atteindre à un extrême raffinement, comme en témoigne le Palais d'Aménophis IV à Tell-el-Amarna avec ses pavements et ses plafonds décorés de peintures.

Une autre contribution de l'Egypte dans le domaine de l'architecture est l'invention de la colonne. Ce fut d'abord la colonne engagée, puis la colonne libre.

Ces techniques s'appuyaient sur l'expérience de l'environnement local, qui exerça une grande influence sur le développement de l'architecture. Par exemple, les anciens Egyptiens empruntèrent l'idée de la

colonne aux bottes de plantes sauvages comme le roseau et le papyrus. Ils taillèrent les chapiteaux des colonnes en forme de fleurs de lotus, de papyrus et de plantes. Les colonnes cannelées et les chapiteaux en forme de lotus, de papyrus et de palme sont également des innovations architecturales qui constituent une contribution à l'architecture mondiale.

Les connaissances techniques acquises par les Egyptiens aussi bien dans la construction que dans l'irrigation grâce aux creusements de canaux et à l'établissement de digues ou de barrages se retrouvent dans d'autres domaines proches de l'architecture.

Dès 2550 avant J.-C., ils étaient capables de construire, en pierre de taille, un barrage de retenue dans un ouadi près du Caire. Un peu plus tard, leurs ingénieurs aménageaient des chenaux navigables dans les rochers de la première cataracte à Assouan. Tout laisse supposer que vers 1740 avant J.-C., ils réussirent à établir un barrage sur le Nil même, à Semneh en Nubie, pour faciliter la navigation vers le sud. Enfin, toujours à la même époque, ils construisaient, parallèlement à la seconde cataracte, un "chemin de terre" sur lequel, utilisant la fluidité du limon du Nil, ils faisaient glisser leurs bateaux. Cette route de plusieurs kilomètres, véritable préfiguration de ce que sera le *diolkos* grec de l'Isthme de Corinthe, leur permettait de n'être jamais arrêtés par l'obstacle des rapides de la deuxième cataracte.

Il faut souligner l'importance des relations culturelles qui ont uni l'Egypte à l'Afrique profonde. Ces rapports existent aussi bien durant les périodes préhistoriques les plus lointaines qu'à l'époque historique. Sous les pharaons, la civilisation égyptienne a imprégné les cultures africaines avoisinantes. Les études comparatives montrent l'existence d'éléments culturels communs entre l'Afrique noire et l'Egypte, tels les rapports entre la Royauté et les forces de la Nature. Ceci résulte clairement des faits archéologiques observés dans l'ancien domaine du Pays de Koush : des pyramides royales ont été construites à El-Kurru, Nuri, Djebel Barkal et Méroé. Elles témoignent de l'importance du rayonnement égyptien dans le domaine africain. Malheureusement, notre ignorance de la langue méroïtique, comme de l'étendue de son Empire, nous cache encore l'impact qu'a pu avoir ce rayonnement sur les cultures africaines anciennes dans leur ensemble, à l'est comme à l'ouest et au sud de l'Empire méroïtique.

Rachid El-Nadouri

Souple jusque dans la pierre, le corps arqué de la déesse Nout dessine la voûte céleste. Ses pieds et ses mains touchent la terre ; sa chevelure retombe en partie vers le sol. Etendu dans le petit cercle au milieu de la composition, on reconnaît le dieu Shou, symbole de l'air qui soulève le ciel. Tout autour de ce cercle figurent les bannières des quarante *nomes* ou provinces d'Egypte. Dans le grand cercle se tiennent les déesses de l'Est et de l'Ouest. De leur bras tendu, sur lequel naviguent les barques du jour et de la nuit, elles se transmettent le soleil, disque ailé avalé le soir par la déesse Nout et renaissant le matin. Cette scène cosmogonique orne le couvercle du sarcophage du prêtre Oureshnéfer. Ce monument découvert à Saqqarah (près de l'ancienne Memphis) date peut-être de la XXX<sup>e</sup> dynastie (380-343 av. J.-C.).

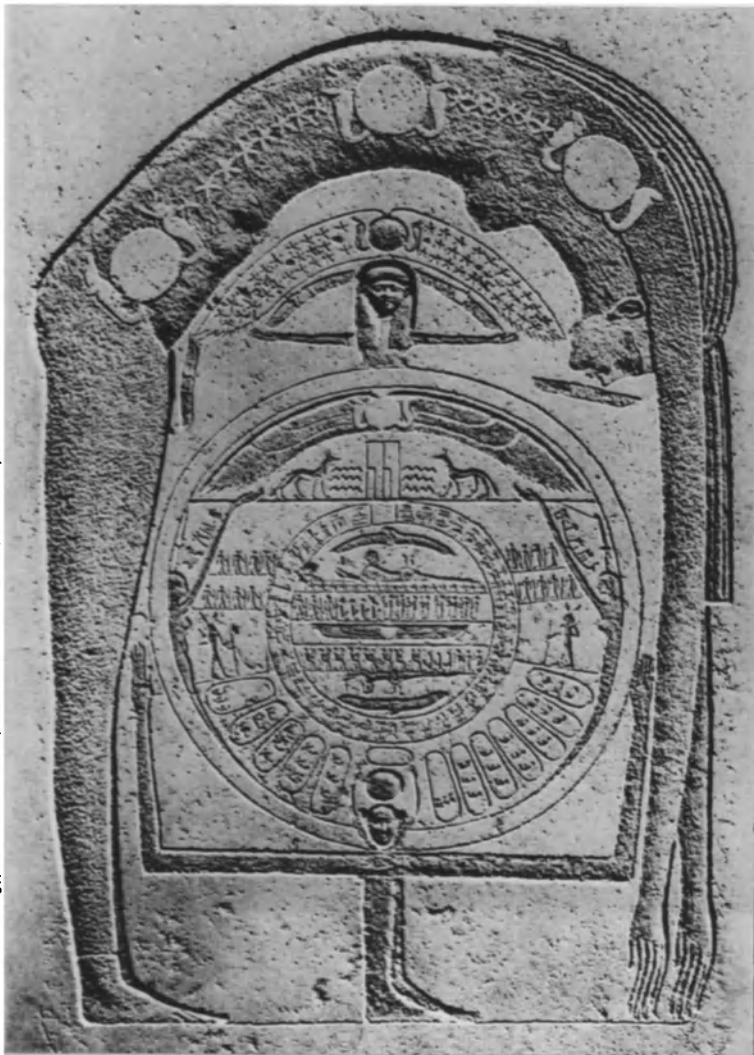






Photo © Museum of Fine Arts, Boston

Après le sac de la ville de Napata par les Egyptiens (vers 590 av. J.-C.), Méroé devint la capitale de l'Empire africain de Koush. Cette statue (hauteur : 3,32 mètres) est celle d'Aspelta (593-568 av. J.-C.), le premier souverain dont le nom soit attesté à Méroé. La ville devint un centre agricole, commercial et minier très prospère en raison des conditions climatiques et géologiques favorables.

# L'empire de Koush

## Une civilisation florissante de l'antique Nubie

par Jean Leclant

**R**EGION aujourd'hui fort isolée par les déserts et les barrières si difficilement franchissables des 2<sup>e</sup>, 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> cataractes du Nil, le Dongola et les bassins voisins du Nil moyen ont été autrefois le centre de formations politiques puissantes et riches. Dans la première moitié du deuxième millénaire avant J.-C., la culture dite de Kerma correspond à un royaume fort et prospère : l'Empire Koush des textes égyptiens. La prospection archéologique fort lacunaire de cette zone aujourd'hui encore mal connue ne permet guère de préciser l'histoire de ce secteur, après la phase brillante, mais relativement courte, de la domination par l'Egypte du Nouvel Empire (1580-1085 av. J.-C.). Pour près de trois siècles, le lien semble coupé entre l'Afrique et le monde méditerranéen ; un silence presque total règne sur la Nubie.

Mais à partir de la fin du 9<sup>e</sup> siècle avant notre ère, c'est le réveil ; la fouille par G.A. Reisner de la nécropole de Kurru, près de Napata, en aval de la 4<sup>e</sup> cataracte, a fait connaître les tombes (des tertres d'abord, puis des sortes de mastabas maçonnés) d'une suite de princes. Ce sont celles des rois ancêtres appartenant à la lignée qui a réalisé l'union de l'Egypte et du Soudan, connue dans l'histoire générale sous le nom de 25<sup>e</sup> dynastie d'Egypte.

Avec le roi Peye, on entre dans la grande histoire : l'une des inscriptions qu'il a fait graver à Napata, conservée au Musée du Caire, est un des textes les plus longs et les plus circonstanciés de l'Egypte ancienne.

Vers 713 avant J.-C., Shabaka, frère de Peye, monte sur le trône. Il soumet à l'empire de Koush la vallée entière du Nil jusqu'au Delta. La grande politique du Proche Orient entraîne les Koushites vers l'Asie où la poussée des Assyriens commence à se faire sentir. Au Soudan et en Egypte, il commence une politique monumentale qui se développa sous ses successeurs, les deux fils de Peye : Shabataka

d'abord (698 - 690 avant J.-C.), puis le glorieux Taharqa (690 - 664 avant J.-C.).

Le nom de Taharqa se retrouve sur de nombreux documents tout au long de la vallée. Il construit des sanctuaires au pied du Djebel Barkal, cette montagne vénérée, sorte de table de grès qui domine le grand bassin fertile de Napata.

Vis-à-vis des Assyriens, Taharqa avait accepté la lutte ; son nom retentit dans la Bible où se perçoit l'effroi devant les guerriers noirs du pays de Koush. Assarhaddon échoue dans sa tentative de pénétrer en Egypte ; c'est son successeur Assurbanipal qui, à la tête d'une très forte armée, s'empare de Thèbes en 663 et met la ville à sac.

A Taharqa a déjà succédé alors son neveu Tanoutamon, le fils de Shabataka. Avec la défaite infligée par les Assyriens, c'est le repli des Koushites vers le Sud et la fin de leur dynastie en Egypte.

Sans doute convient-il de s'arrêter à ces cinquante années pendant lesquelles l'Egypte et le Soudan unis ont été une grande puissance africaine. Le royaume Koushite apparaît comme une monarchie double ; le symbole en est le double *uraeus*, ces deux serpents qui se dressent au front du pharaon et le protègent. Par leur allure générale, leurs vêtements, leurs attitudes, les souverains de la 25<sup>e</sup> dynastie copient les pharaons d'Egypte dont ils s'affirment les successeurs, voire les descendants. Le style de leurs monuments est typiquement pharaonique. Les inscriptions sont égyptiennes avec des réminiscences de la tradition la plus classique. Les reliefs et les statues font apparaître les traits suivants : pommettes marquées, maxillaires puissants, lèvres fortes. Ces personnages portent aussi des ornements propres au Soudan : ils arborent volontiers une sorte de calotte qui enserre étroitement leur nuque et dont une patte protège la tempe ; un épais bandeau noué la maintient et laisse flotter deux pans à l'arrière des épaules. Des têtes de béliers, animal sacré d'Amon, parent leurs boucles d'oreilles ou les retombees de leurs colliers.

Après que les Koushites se furent retirés de l'Egypte sous les coups des Assyriens, leur histoire est bien plus difficile à établir. Pendant un millénaire se poursuit le destin d'un Etat désormais de plus en plus Afri-

---

**JEAN LECLANT**, de nationalité française est professeur à la Sorbonne et directeur d'études à l'École Pratique des Hautes Etudes, à Paris. Egyptologue, connu pour ses études sur la Nubie et l'Ethiopie, il est l'auteur de nombreux articles et de plusieurs ouvrages, notamment *Dans les pas des Pharaons* et *Recherches sur les monuments thébains de la 25<sup>e</sup> dynastie*.

▷ cain : le royaume de Koush, comme il se désigne lui-même, d'après l'antique nom indigène de la contrée. La capitale se maintient d'abord à Napata, au pied de la montagne sainte du Djebel Barkal. Puis, sans doute au 6<sup>e</sup> siècle avant notre ère, elle est transférée bien plus au sud, à Méroé, non loin de la 6<sup>e</sup> cataracte.

Le transfert de la capitale s'expliquerait par des raisons climatiques et économiques. Les steppes offraient à Méroé une extension beaucoup plus vaste que les bassins voisins de Napata resserrés au cœur du désert. Aux ressources de l'élevage s'ajoutaient celles de l'agriculture, fort possible dans cette zone de pluies d'été. De vastes bassins d'irrigation (hafirs) furent creusés à proximité des grands sites. Le commerce devait être actif : Méroé constituait un carrefour de choix pour les voies caravanières entre la Mer Rouge, le haut Nil et le Tchad.

Avec la reine Shanakdakhete (170 - 160 avant J.-C.) sembla s'affirmer pleinement la puissance d'un matriarcat typiquement local. C'est sur une construction dédiée à son nom, à Naga, que se trouvent gravées des inscriptions en hiéroglyphes méroïtiques qui sont parmi les plus anciennes connues. Ces hiéroglyphes sont empruntés à l'égyptien, mais de valeurs différentes. Par un retournement, qui peut témoigner d'une volonté délibérée de différenciation, ils doivent être lus dans le sens inverse de ceux de l'Égypte. A ces hiéroglyphes correspond une écriture cursive d'une graphie souvent sommaire ; les signes semblent dériver pour une part de l'écriture démotique en usage dans l'Égypte d'alors pour les documents administratifs et privés. De toute façon, la langue méroïtique, dont la nature échappe encore, et le système graphique différent totalement de l'égyptien.

Deux reines tiennent alors une place prépondérante : Amanirenas et Amanishakheto. Leurs époux restent effacés — on ignore même le nom de celui de la seconde. Le trône est également occupé pendant quelques années par le prince devenu roi, Akinidad, fils de la reine Amanirenas et du roi Teriteqas. L'ordre de succession de ces deux reines, ces deux "Candaces" (transcription du titre méroïtique *Kdke* dans la tradition des auteurs classiques), est pourtant important.

L'une des deux reines eut affaire à Auguste dans un épisode fameux, l'un des rares où Méroé apparaisse sur la scène de l'histoire universelle : à la suite du sac d'Assouan par les Méroïtes (c'est alors sans doute que fut prise la statue d'Auguste dont la tête a été retrouvée enfouie sous le seuil d'un des palais de Méroé), le préfet de l'Égypte devenue romaine, Petronius, entreprend une expédition de représailles et s'empare de Napata en 23 avant notre ère.

Une garnison permanente est installée par les Romains à Primis (Qasr Ibrim), qui résiste aux attaques des Méroïtes. On en arrive à un traité de paix négocié à Samos, où séjournait alors Auguste (21 - 20 av. J.-C.) : la garnison romaine semble avoir été retirée, on renonce à exiger des Méroïtes un tribut, finalement, la frontière entre l'Empire romain et celui de Méroé est établie à Hierasykaminos (Maharraqa). Saura-t-on jamais qui, d'Amanirenas ou d'Amanishakheto, était la Candace à un œil et d'apparence hommasse, cette femme vigoureuse et héroïque qui, aux dires de Strabon, Pline et Dion Cassius mena les négociations avec les envahisseurs romains ?

Cette période des entours de l'ère chrétienne est un des points culminants de la civilisation méroïtique ; plusieurs constructions en témoignent. Les noms d'Akinidad et de la reine Amanishakheto se lisent au Temple T de Kawa. On a attribué à la souveraine un palais mis au jour ces dernières années à Ouad ben Naga, à proximité immédiate du fleuve. La sépulture royale, dans la nécropole Nord de Méroé, est particulièrement belle. Sa pyramide, précédée à l'Est de la chapelle et du pylône traditionnels, est une des plus imposantes de la capitale ; elle a livré en 1834 à l'aventurier italien Ferlini les bijoux d'un luxe chargé qui font aujourd'hui la gloire des musées de Munich et de Berlin.

Natakamani, gendre et successeur d'Amanishakheto et son épouse, la reine Amanitere (12 av. J.-C. 12 ap. J.-C.), furent aussi de grands constructeurs. Leurs noms sont sans doute les plus fréquemment mentionnés sur les monuments koushites. A travers les grandes villes de l'Empire, ils témoignent de la puissance d'une dynastie à son apogée. Le couple royal entreprit également la restauration de Napata, dévastée par l'expédition de Petronius, et en particulier du temple d'Amon. Les deux souverains se sont attachés à Naga, le grand centre des steppes, au Sud de Méroé. L'édifice le plus célèbre est le Temple du Lion, dont les reliefs sont parmi les plus représentatifs de l'art méroïtique. Les pyramides du roi, de la reine, et des princes ont été identifiées à Méroé. Les deux monarques aiment être accompagnés sur les représentations par l'un des princes royaux Arikankharor, Arikakhatani ou Shorkaror. Peut-être ceux-ci étaient-ils vice-rois des provinces dans les temples principaux desquels ils sont figurés.



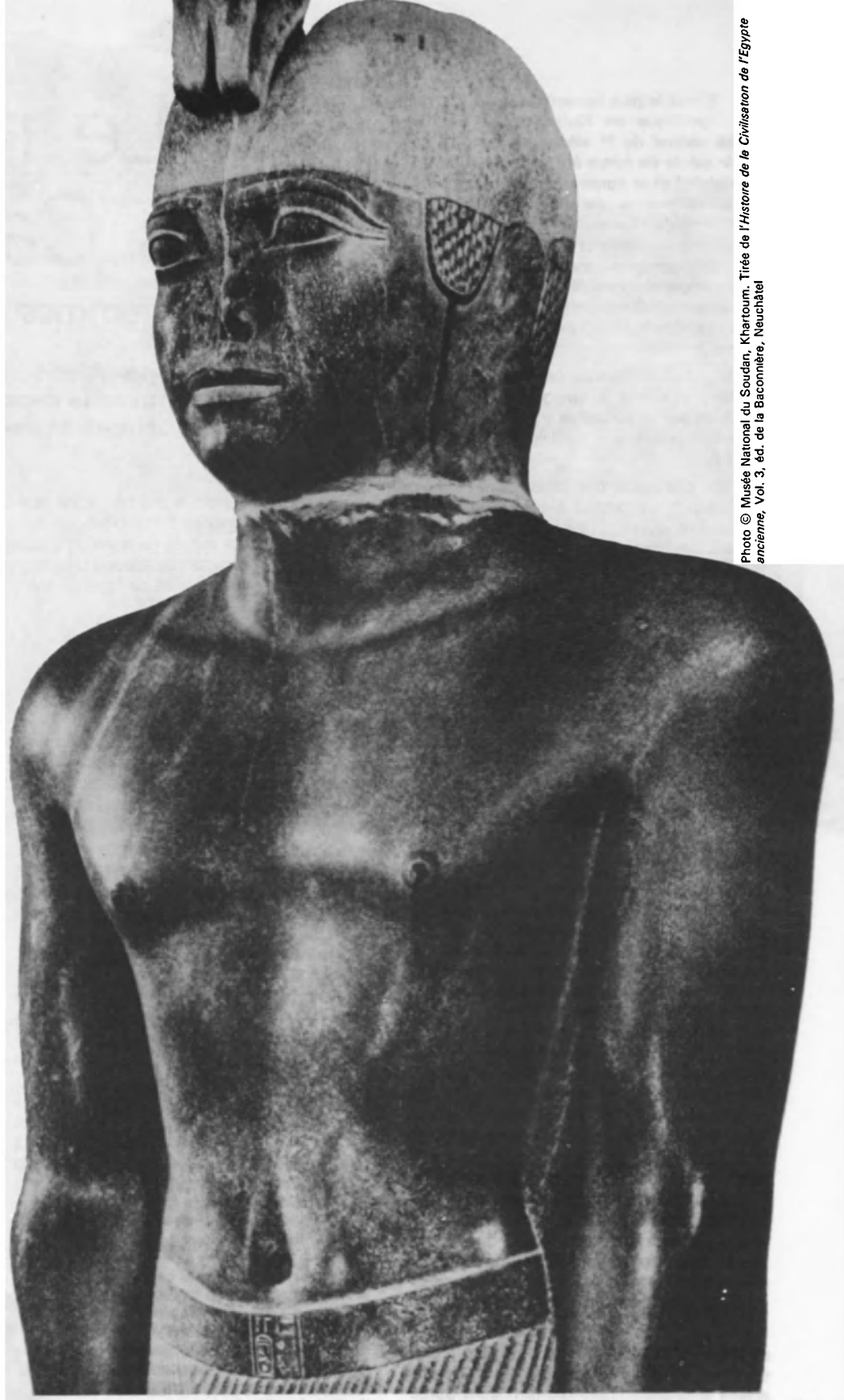
Nous savons très peu sur les derniers siècles de Méroé. Le contrôle des voies caravanières entre la vallée du Nil, la Mer Rouge et la savane nilo-tchadienne — fondement économique de son empire — n'allait probablement pas sans difficulté. Les pyramides royales deviennent de plus en plus petites et pauvres. La rareté d'objets égyptiens ou méditerranéens indique une coupure des influences extérieures, cause ou conséquence de la décadence.

Les Méroïtes qui avaient jusqu'alors triomphé des incursions des tribus nomades, deviennent désormais une proie tentante pour leurs voisins : Axoumites au Sud, nomades Blemmyes à l'Est et Noubas à l'Ouest. C'est sans doute à ces derniers, cités pour la première fois par Eratosthène en 200 avant notre ère, qu'il convient d'attribuer la chute de l'Empire méroïtique.

La gloire de Koush se reflète à coup sûr dans certaines légendes de l'Afrique du Centre et de l'Ouest. Chez les Sao se garderait le souvenir d'une initiation due à des hommes venus de l'Est. Des techniques ont circulé ; certains peuples coulent le bronze par le procédé de la cire perdue, comme dans le royaume Koushite ; mais surtout, apport capital, ce serait grâce à Méroé que l'industrie du fer se serait répandue dans le continent africain.

Quelle que soit l'importance de cette pénétration, on ne saurait sous-estimer le rôle de Koush : un millénaire durant, à Napata, puis à Méroé, s'épanouit une civilisation puissamment originale, qui, sous une parure à l'égyptienne affirmée de façon plus ou moins constante, demeura profondément africaine.

J. Leclant



Sculpté dans du granit noir, ce portrait plein de puissance représente Taharqa (690-664 av. J.-C.), le grand roi nubien de la 25<sup>e</sup> dynastie dite éthiopienne. La statue, haute de près de quatre mètres, se dressait près du grand temple de Djebel Barkal. Sous le double uraeus égyptien, emblème royal, le monarque porte la calotte serrée, typiquement éthiopienne, qui épouse la tête très ronde. De hautes plumes de pierre, attributs du dieu guerrier Unoris, surmontaient autrefois cette coiffure composite.

Bâti au cours des 2<sup>e</sup> et 1<sup>er</sup> siècles av. J.-C., ce groupe de pyramides, hautes chacune de 14 mètres, appartient à la nécropole royale de Djebel Barkal, près de Napata. Quoique la capitale de l'empire de Koush ait été transférée, à l'époque de la construction de ces tombeaux, à Méroé, on continua d'ensevelir à Napata un grand nombre de souverains.



**L**E trait le plus remarquable du pouvoir politique en Nubie et au Soudan central du 8<sup>e</sup> siècle avant notre ère au 4<sup>e</sup> siècle de notre ère, semble avoir été sa stabilité et sa continuité exceptionnelles. A la différence de beaucoup d'autres royaumes de l'Antiquité, le pays a échappé aux bouleversements qui accompagnent les changements dynastiques violents. Nous pouvons considérer que c'est essentiellement la même famille royale qui a continué de régner sans interruption suivant la même tradition.

Un grand nombre de ces traits nous permettent d'arriver à quelques conclusions valables sur le caractère et la nature de la structure politique et sociale de l'Empire de Koush.

L'un des traits particuliers du système politique et méroïtique a été l'éligibilité du nouveau souverain. Les auteurs classiques, depuis Hérodote (5<sup>e</sup> siècle avant notre ère) jusqu'à Diodore de Sicile (1<sup>er</sup> siècle avant notre ère) ont exprimé dans leurs relations concernant les "Ethiopiens", nom sous lequel ils connaissaient généralement les habitants de l'Empire Koush, leur surprise devant cette pratique si différente de celle qui était en usage dans les autres royaumes de l'Antiquité. Ils insistèrent sur le choix oraculaire du nouveau roi; Diodore affirme que "les prêtres choisissent, le peuple prend pour roi celui que Dieu choisit tandis qu'il est porté en procession... Dès lors, il s'adresse à lui et l'honore comme s'il était un dieu puisque le royaume lui a été confié par volonté divine".

L'analyse de tous les textes montre que l'office du roi était héréditaire par linéage royal. Contrairement au système pharaonique et à tout autre système oriental de l'Antiquité où le fils succédait normalement à son père, le roi à Napata et Méroé était choisi parmi ses "Frères Royaux". L'initiative du choix du nouveau Souverain émanait des chefs militaires, des hauts personnages de l'administration civile et/ou des chefs de clan. Tout prétendant dont les capacités étaient mises en doute ou qui était impopulaire auprès de ces groupes pouvait fort bien être éliminé. La confirmation oraculaire qui ne servait qu'à ratifier de façon formelle un choix qui était déjà fait, avait un caractère surtout symbolique, destiné au public qui était persuadé que c'était le dieu lui-même qui avait choisi le nouveau souverain.

En outre, il est clair qu'en théorie, la couronne devait passer aux frères d'un roi avant d'être remise à la génération suivante: sur les vingt-sept rois qui régnèrent avant Mastasen, quatorze furent les frères des rois précédents. Il y eut évidemment quelques exceptions quand tel ou tel roi usurpa le trône, mais, en pareil cas, il essaya toujours de justifier et de légaliser son acte. Il existe également certains

**AHMED M. ALI HAKEM**, de nationalité soudanaise, est directeur du département d'histoire à l'Université de Khartoum (Soudan). Il est l'auteur de plusieurs écrits et ouvrages sur le Soudan ancien.

**IVAN HRBEK**, de nationalité tchécoslovaque, est professeur à l'Institut oriental de l'Université Charles (Prague). Il a publié plusieurs livres sur l'histoire de l'Afrique et des pays arabes.

# Le règne des Candaces

## Quand les femmes gouvernaient à Méroé

par **Ahmed M. Ali Hakem**  
avec le concours de **Ivan Hrbek** et **Jean Vercoutter**

signes selon lesquels le droit au trône pouvait dépendre encore davantage des prétentions fondées sur la matrilinearité que sur la paternité royale; beaucoup d'inscriptions témoignent du rôle de la reine-mère

dans le choix du nouveau roi. On retrouve certaines caractéristiques très semblables dans les royaumes et les chefferies de plusieurs parties de l'Afrique.

Le rôle exact joué dans le royaume par

Le temple du Lion (fin du 1<sup>er</sup> siècle av. J.-C., début du 1<sup>er</sup> siècle ap. J.-C.) est situé à Naga (Soudan), une ville de l'ancien royaume de Méroé. Il était dédié à Apedemak, le dieu à tête de lion et au corps de serpent. L'image de cette divinité guerrière se dresse sur un pilastre d'angle du temple (ci-contre). A droite, sur les pylônes encadrant l'entrée sont gravées les effigies du roi Natekamani et de la reine Amanitere (pylône de droite). Le rôle éminent tenu par les reines mères ou *candaces* dans le système monarchique méroïtique apparaît d'emblée dans l'égalité des deux figures. Aussi grande et impérieuse que son époux, la reine détruit, d'un même geste souverain, les ennemis du royaume. Si l'attitude de profil et le style d'ensemble dénotent l'influence égyptienne, parures et ornements sont typiquement méroïtiques. Et l'embonpoint majestueux de la reine Amanitere contraste avec les critères esthétiques de l'art pharaonique.

Photos © Almasy, Paris





les femmes de sang royal au cours des périodes antérieures n'apparaît clairement nulle part, mais il existe cependant de nombreuses indications montrant qu'elles occupaient des postes élevés et remplissaient de hautes fonctions dans le royaume. Au cours de la domination Koushite de l'Égypte, la fonction de grande prêtresse (*Dewat Neter*) du dieu Amon à Thèbes était tenue par la fille du roi, ce qui conférait à celle-ci une grande influence économique et politique. Même après la perte de l'Égypte et la disparition de cette fonction, les femmes de rang royal continuèrent à occuper des postes très importants dans le clergé des temples d'Amon à Napata et ailleurs et à exercer en même temps un pouvoir considérable.

La Reine-Mère continua de tenir un rôle si important à la cérémonie de couronnement de son fils, comme l'attestent les inscriptions relatives au couronnement de Taharqa (690 - 664 av. J.-C.) et Anlamani (623 - 593 av. J.-C.), qu'on ne peut douter de son influence décisive et de son statut spécifique. Elle jouait aussi un rôle capital par l'entremise d'un système compliqué d'adoption dans lequel la Reine Mère, portant le titre de "Maîtresse de Koush", adoptait l'épouse de son fils.

L'iconographie confirme la pratique qui s'attachait à l'état de Reine-Mère : dans les scènes religieuses sur les murs des temples, elles occupent une position prééminente, venant immédiatement après le roi. Sur les murs des chapelles des pyramides, la reine apparaît derrière le roi défunt comme le principal porteur d'offrandes.

Plus tard, ces reines — mères ou épouses — commencèrent à assumer le pouvoir

politique et se proclamèrent elles-mêmes souveraines, allant jusqu'à adopter le titre royal de "Fils de Rê, Seigneur des Deux Terres" (*sa Re, neb tawy*) ou "Fils de Rê et Roi" (*sa Re, nswbit*). Un grand nombre d'entre elles devinrent célèbres et, à l'époque gréco-romaine, Méroé était connue pour avoir été gouvernée par une lignée de *Candaces (Kandake)* ou reines mères régnautes.

Ce titre vient du mot méroïtique *ktke* ou *kdke* qui signifie "Reine Mère". L'autre titre — *gere* — "chef", n'a pas été utilisé jusqu'à l'apparition de l'écriture méroïtique ; en fait quatre reines seulement sont connues pour l'avoir utilisé : Amanirenas, Amanishekhete, Nawidemak et Maleqereabar, et toutes par définition sont des Candaces. Il est intéressant de noter ici que les sépultures royales de Nouri, dont la première est celle de Taharqa et la dernière celle de Nastasen, ne fournissent aucun témoignage d'une reine ayant reçu une sépulture de monarques régnautes : il n'y aurait donc pas eu de reine régnaute pendant cette période. La plus ancienne attestée est Shanakdekhete, au début du deuxième siècle avant notre ère, qui reçut une sépulture royale à Begrawiya Nord. Très probablement, le titre et la fonction ne signifiaient guère plus au début que reine mère. Celle-ci est chargée de l'éducation des enfants royaux. Par ce moyen, la reine disposait d'un pouvoir et d'une influence considérables comme en témoignent très tôt son rôle spécial dans la cérémonie du couronnement et l'adoption de l'épouse de son fils. Ces femmes ont dû à un moment ou à un autre prendre plus d'importance que leurs fils ou leur mari et, au moment favorable, s'emparer de la totalité du pouvoir.

A partir de Shanakdekhete, nous avons une série de reines régnautes, mais, à partir d'Amanirenas (1<sup>er</sup> siècle avant notre ère) il semble se produire un fait nouveau. Il s'agit de l'association étroite de la première épouse du roi et, peut-être, de leur fils aîné sur de nombreux monuments importants, ce qui suggère l'idée d'un certain degré de co-régence, puisque l'épouse, qui souvent devient la Candace régnaute, survit à son mari. Cependant, ce système ne dura pas plus de trois générations et semble se terminer après Natekamani, Amanitere et Sherakarar vers la première moitié du 1<sup>er</sup> siècle de notre ère. Il se peut donc que nous soyons ici en présence de l'évolution interne d'une institution locale et non d'un fait soudain emprunté à l'extérieur, par exemple, aux Ptolémées d'Égypte (c.f. Cléopâtre). Nous pouvons observer au contraire que ces institutions ont revêtu au cours des siècles une complexité croissante.

Ce système de royauté que l'on retrouve à Koush présente certains avantages par rapport aux contraintes rigides de la stricte succession directe car il élimine le danger d'un successeur indésirable, qu'il s'agisse d'un mineur ou d'une personnalité impopulaire. L'injection d'un sang nouveau dans la famille royale était assurée par le système de l'adoption, tandis que les différents contrepoids et contrôles incorporés dans le système, la position prééminente de la Reine Mère et l'importance accordée à la légitimité maintenaient la même famille royale au pouvoir. Il faut peut-être voir là l'une des causes de la continuité et de la stabilité dont ont bénéficié Napata et Méroé pendant tant de siècles.

# Héros fondateurs de l'Empire du Mali

par Djibril Tamsir Niane

**L**A tradition historique du Manding enseignée par les griots constitue un corpus centré autour du personnage de Soundjata, fondateur de l'Empire du Mali. Il est à croire que si Ibn Battouta en 1353, et après lui Ibn Khaldoun en 1376, n'avaient fait mention du grand conquérant dans leurs écrits, les historiens classiques auraient certainement continué à considérer Soundjata comme un ancêtre mythique ou légendaire, tant est grande la part que lui accorde la Tradition dans l'histoire du Manding ou Mali.

L'histoire raconte que Naré Fa Maghan, roi des Malinkés (1218 - 1230) avait plusieurs femmes, dont l'une s'appelait Sogolon Condé. Elle donna naissance à un fils malade qui ne marcha qu'à l'âge de dix ans passés. Ils se nommait Soundjata. Cette infirmité lui valut d'avoir la vie sauve lorsque Sonmavao, le roi des Sosso, un peuple voisin, envahit le Mali.

La tradition dit que Soundjata, désireux de porter secours à son pays, demanda une barre de fer pour se dresser sur ses jambes. Cette barre se courba en deux sous son poids. Quelqu'un s'écria alors : "Donnez-lui donc le sceptre de son père pour qu'il se redresse en s'appuyant dessus." Et en s'appuyant sur l'insigne royal, Soundjata se mit debout.

Mais les exactions de Sonmavao continuaient. Soundjata partit en exil. Les Malinkés envoyèrent à Mema, où Soundjata avait élu domicile, une délégation de leurs clans, qui lui demanda de prendre la tête de la révolte contre Sonmavao. A la bataille de Kirina, plaine située entre Bomako et Kangaba, sur la rive gauche du Niger, les révoltés battirent les troupes de Sonmavao, jetant ainsi les bases de l'Empire du Mali.

La Tradition du Manding attribue au

jeune vainqueur de Kirina la Constitution, la codification des coutumes et des interdits qui régissent encore les rapports d'une part entre clans mandingues et de l'autre entre ces derniers et les autres clans de l'ouest africain. Il faut beaucoup en rabattre, car on a attribué à cet émule d'Alexandre le Grand, des faits qui lui sont bien postérieurs. Toutefois, dans ses grandes lignes, la Constitution et les structures administratives de l'Empire du Mali demeurent pour l'essentiel l'œuvre de Soundjata.

La tradition place à Kouroukan Fouga la Grande assemblée ou *Gbara* qui fut une véritable assemblée constituante. Soundjata fut solennellement proclamé Mansa, c'est-à-dire Empereur, Roi des rois. Chaque allié fut proclamé roi ou Gouverneur de son territoire. En réalité, seuls les chefs de Mema et du Wagadou portèrent le titre de roi. L'Assemblée décréta que l'Empereur devait nécessairement être choisi dans la lignée de Soundjata et que les princes devaient toujours prendre leur première femme dans le clan Condé (en souvenir du mariage heureux de Naré Fa Maghan et de Sogolon Condé), que, conformément à l'antique tradition, la succession serait fratrilinéaire et que le Mansa est le juge suprême, le patriarche, le "père de tous ses sujets", d'où la formule "*M'Fa Mansa*" "*Roi, mon père*", pour s'adresser au roi.

Les malinkés et leurs alliés furent divisés en 16 clans d'hommes libres ou nobles, les 16 clans porteurs de carquois. Les cinq clans maraboutiques, premiers alliés de Soundjata, dont les Touré et les Béréte, qui avaient activement participé à la recherche de Soundjata en exil, furent proclamés les "*cinq gardiens de la Foi ou Mori Kanda Lolou*". Les hommes de métiers furent répartis en quatre clans dont les griots, les cordonniers, et certains clans de forgerons.

Comme dit la Tradition, Soundjata "partagea le monde". C'est-à-dire qu'il fixa les droits et devoirs de chaque clan. Une mesure particulière fut prise : les vaincus furent distribués entre les clans de métiers ou castes, et leur territoire fut déclaré domaine d'empire. Plusieurs d'entre eux se réfugièrent dans les monts du Fouta-Djalou.

La valeur de cette constitution et sa portée furent grandes. D'abord, elle reprodui-

sait le schéma séculaire de l'empire du Ghana, empire qui reconnaissait la personnalité de chaque région. Mais, surtout, Soundjata codifia le système de clans de métiers et les professions devinrent héréditaires. Au temps du Ghana, il semble que chaque homme pratiquait le métier de son choix : désormais le fils devait pratiquer le métier de son père, singulièrement au sein des quatre clans ou castes de métiers.

Chaque province ou royaume garde une relative autonomie : le nom de Manding ou Mali s'étendit à tous les pays à fort peuplement mandingue et le titre officiel de l'empereur fut *Be Mara Mansa* ("empereur de tous les peuples").

Al Omari, l'érudite et secrétaire des sultans du Caire et de Damas, nous a laissé une liste de 12 provinces et de 14 villes qui ne sont pas toutes identifiées. La plupart des auteurs arabes, source de l'histoire du Mali, ont été traduits à une époque où on connaissait mal la toponymie et la géographie soudanaises.

Il est certain qu'on peut identifier la ville de Nyeni, selon Al Omari, avec Niani, petit village aux confins guinéo-malien. Le secrétaire des Mameluks écrit : "la ville de Nyeni est étendue en long comme en large ; en longueur, elle atteint environ un berid (23 km) et autant en largeur. Elle n'est point entourée d'un mur d'enceinte et ses habitations sont en général isolées. Le roi a un ensemble de palais qu'entoure un mur circulaire. Une branche du Nil (Niger) entoure cette ville sur ses quatre faces. Les habitations de cette ville sont construites en couches d'argile comme les murs des jardins de Damas. Voici comment l'on fait : on bâtit en argile sur une hauteur de deux tiers de coudée ; ensuite on laisse sécher, puis on bâtit dessus de même jusqu'à achèvement. Les plafonds sont faits de poutres et de roseaux ; ils sont, pour la plupart, en forme de coupoles (entendez coniques) ou de dos de chameau, pareils à des arcades de voûtes. Le sol des maisons est de la terre mêlée de sable."

La fouille des tumuli de Niani est en train de lever toute équivoque. Les fondations de pierre sous l'amas de banco, les débris de poterie de belles factures, des poteries entières, le tracé d'une mosquée, du mur d'enceinte du palais, permettent à présent d'affirmer que c'est sur les bords du Sanka-

**DJIBRIL TAMSIR NIANE**, de nationalité sénégalaise, est directeur général de la fondation L. S. Senghor à Dakar. Il a publié une Histoire de l'Afrique de l'Ouest au temps des grands empires du 11<sup>e</sup> au 16<sup>e</sup> siècle, ainsi que plusieurs ouvrages sur les traditions orales mandingues. Il participe actuellement à la création d'un Corpus des traditions relatives au monde mandingue et assure la direction du volume IV de l'Histoire générale de l'Afrique de l'Unesco.



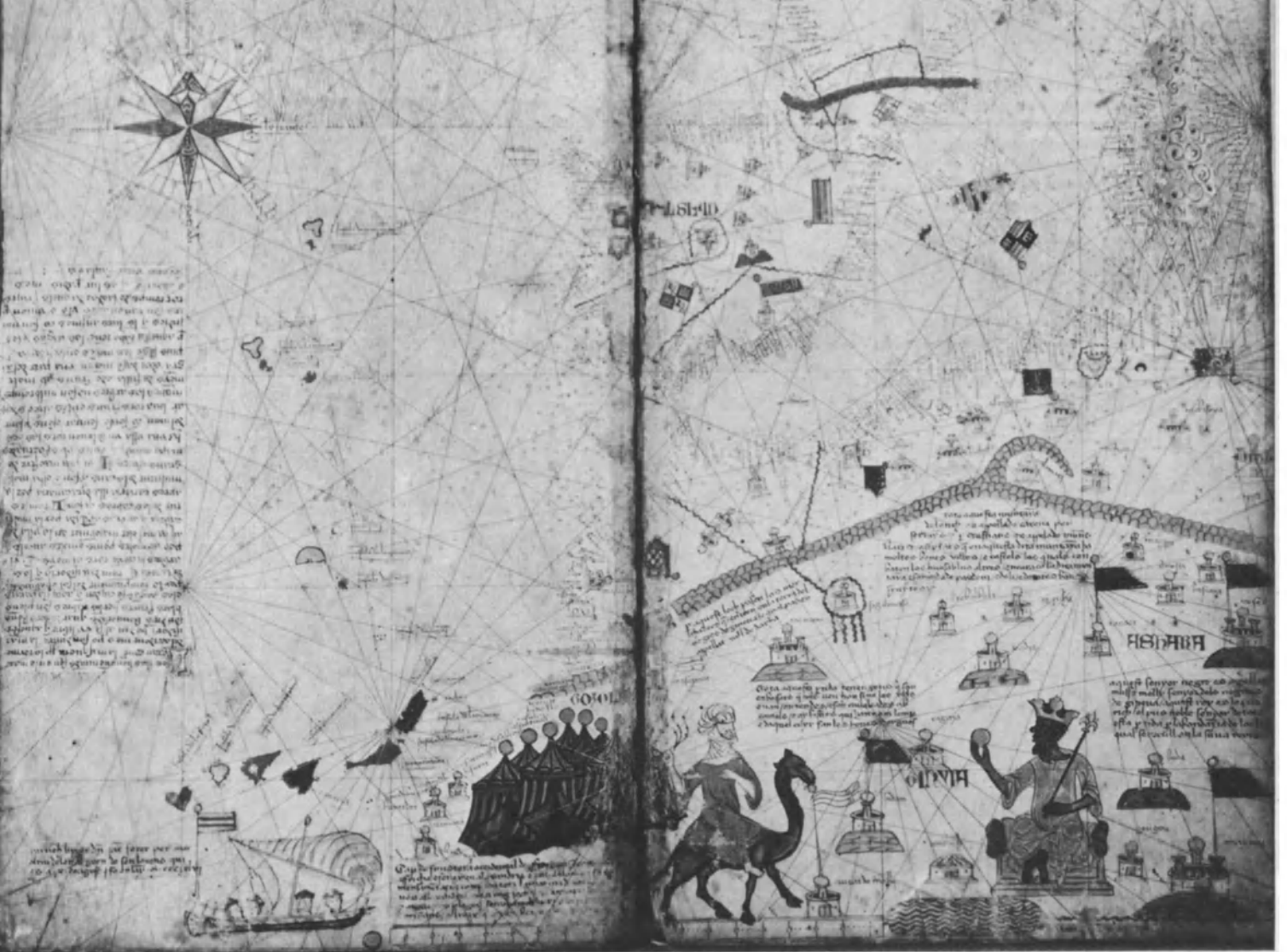


Photo © Bibliothèque Nationale, Paris

Le célèbre "Atlas Catalan" dressé en 1375 par Abraham Cresques pour le roi de France Charles V témoigne du prestige qui auréolait l'Empire du Mali au 14<sup>e</sup> siècle, époque où celui-ci s'étendait sur une grande partie de l'Afrique de l'Ouest. La carte montre ici l'empereur ou *Mansa* trônant au cœur de son royaume ("ciutat de Melli"). Il porte une couronne à l'européenne et tient à la main une grosse pépite (l'Empire était alors réputé pour ses richesses en or). Devant lui se tient un chef Touareg assis sur son chameau.

rani que Soundjata établit sa capitale qui devint pour plus d'un siècle le centre politique du Soudan occidental.

Le site de Niani était merveilleusement beau, l'immense plaine le long du Sankarani était entourée d'un demi-cercle de collines ménageant entre elles des passes et dominée par un piton rocheux. Le Sankarani était profond et navigable toute l'année.

Mani — le premier nom de la ville — confinait à la forêt (guinéo-ivoirienne) d'où venaient l'or, l'huile de palme et où les commerçants malinkés allaient vendre des cotonnades, des objets de cuivre. Mani n'était qu'une petite ville rendue célèbre par la résistance de son roi contre Soumaoro. En s'y établissant, Soundjata débaptisa la ville et lui donna le nom de Niani, ce qui signifie en malinké "*Souffrance*"; on appelle dans la tradition *Niani ma bori*, l'exil de Soundjata (fuite des misères). Ce nouveau nom indiquait que le conquérant était au bout de ses souffrances. Niani se développa rapidement dans la plaine et au pied des montagnes, desservi par deux ports sur le Sankarani, le port du Nord et le port du Sud, relié au Manding (Bouré) par la route du Manding ou *Manding Sila*, à la vallée du Niger par la route des Sarakollé ou *Sarakoulé Sila*. Niani

attira à la fois les marchands noirs et les Arabo-Berbères.

Plusieurs légendes courent sur la fin du héros Soundjata. Il est à peu près certain qu'il périt noyé dans le Sankarani, à quelque dix kilomètres en amont de Niani où se trouve un lieu dit *Soundjata-doum* (haut-fond de Soundjata). Cette partie du fleuve est très profonde et les pirogues l'évitent avec précaution. De part et d'autre du fleuve, les Keïta ont établi un lieu de culte avec des autels de pierre, où périodiquement, à de grandes occasions, les descendants privilégiés du Conquérant se réunissent pour sacrifier poulets, moutons ou bœufs.

A son apogée, le Mali contrôlait en gros le Soudan occidental depuis les salines de Toghaza, dans le Sahara, jusqu'au Sud forestier ivoiro-guinéen, d'ouest en est, de l'Atlantique (Tekrou, Gambie, Bambadinka ou Guinée-Bissao) jusqu'à l'Air, dans la région d'Es-Souk dont les mines de cuivre étaient alors en pleine activité.

Il est difficile d'estimer la population de l'Empire: au 16<sup>e</sup> siècle, Mahmoud Kati affirmait que le Mali renfermait 400 villes; il est certain que l'empire était très peuplé, singulièrement la vallée du Niger entre Djenné et Tombouctou. Le Tekrou et la Casamance comptaient une forte popula-

tion rurale. A son apogée au 14<sup>e</sup> siècle, Niani et sa myriade de villes devaient compter au moins cent mille habitants; les villages étaient serrés le long des riches vallées du Niger et du Sénégal.

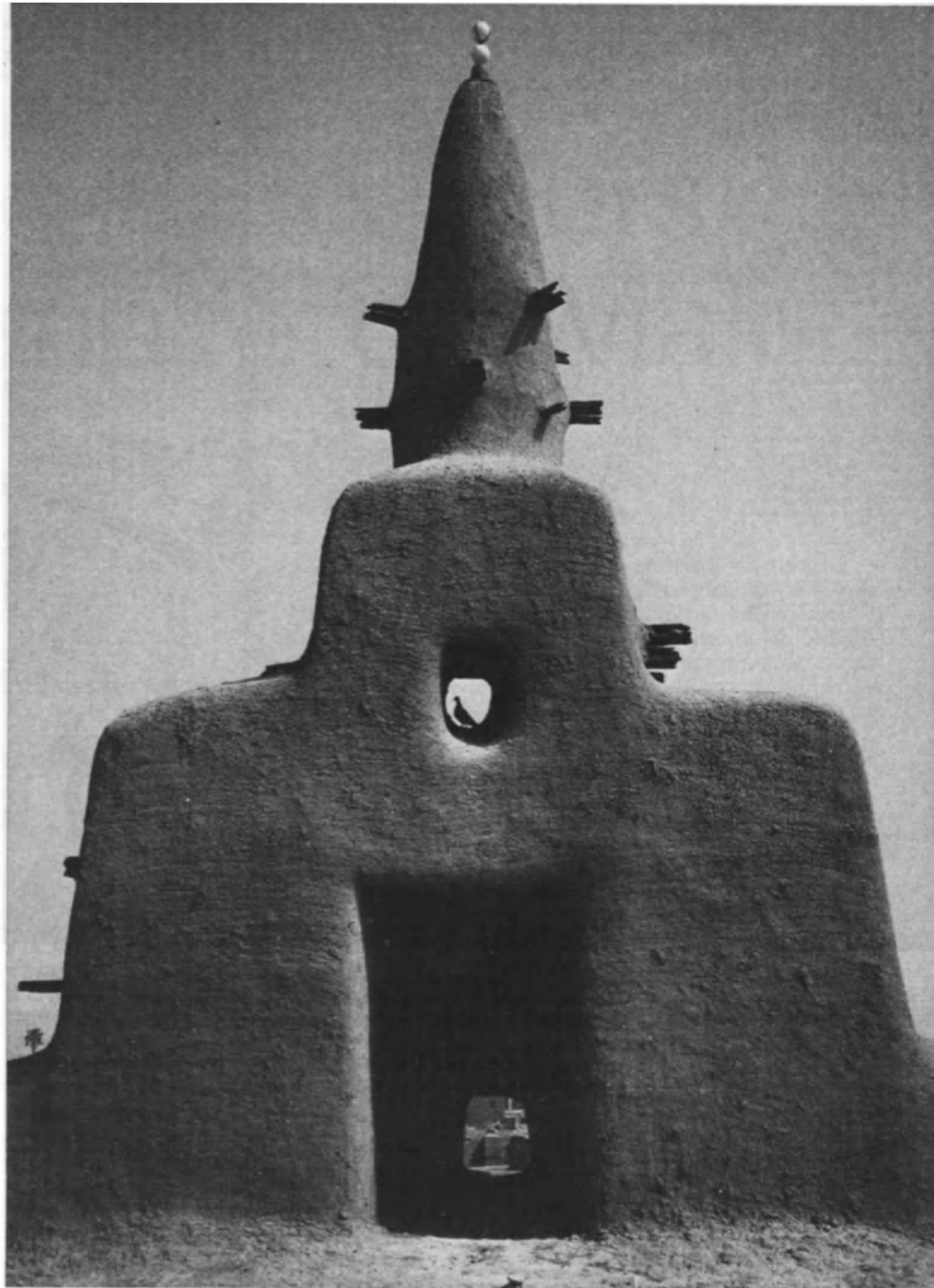
La succession politique fondée sur le vieux principe de succession de frère à frère ne fut pas respectée après la mort de Soundjata. Son fils aîné Mansa Yérélinkon (appelé encore Mansa Oulin ou Mansa Ouali) prit le pouvoir et régna de 1250 à 1270 environ.

Vers 1307, le trône échut à un neveu de Soundjata, Kankou Moussa, connu sous le nom de Mansa Moussa 1<sup>er</sup>. Il régna de 1307 à 1337 environ. Son pèlerinage à la Mecque en 1324 et, surtout, son séjour au Caire où il distribua l'or au point de faire baisser pour longtemps le cours du métal précieux, lui valurent une réputation extraordinaire. Ce pèlerinage eut de multiples conséquences sur l'histoire ultérieure du Soudan occidental: l'Égypte, le Maghreb, le Portugal et les villes marchandes d'Italie s'intéressèrent de plus en plus au Mali. Mansa Moussa, qui n'était pas peu fier de sa puissance, contribua lui-même largement à donner de son empire une image d'Eldorado.

Mansa Moussa 1<sup>er</sup> prépara minutieusement son voyage à la Mecque. Comme le voulait la tradition, il demanda une contri-

Djenné, décrite par l'historien arabe du 14<sup>e</sup> siècle Es Saadi comme "l'un des plus grands marchés du monde musulman", possède encore de très beaux monuments. Sa mosquée, bâtie en 1907, est, avec celle de Tombouctou, un des bijoux du style dit "soudanais". A l'image des célèbres édifices bâtis sous le règne de l'Empereur Kankou Moussa, elle fut construite en *banco* (terre battue consolidée par une armature de bois apparente), ce qui lui donne cet aspect hérissé si caractéristique. En haut à droite, vue générale de la mosquée. Ci-contre, l'une des portes d'accès au toit. En bas, un abri contre le soleil.

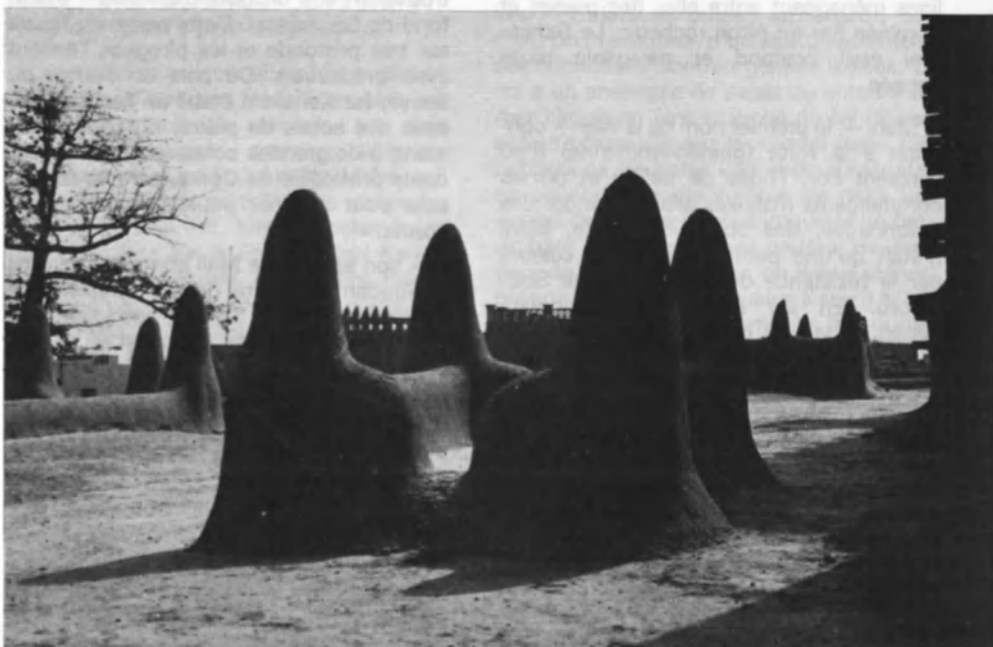
Photos © Monique Maneval, Paris

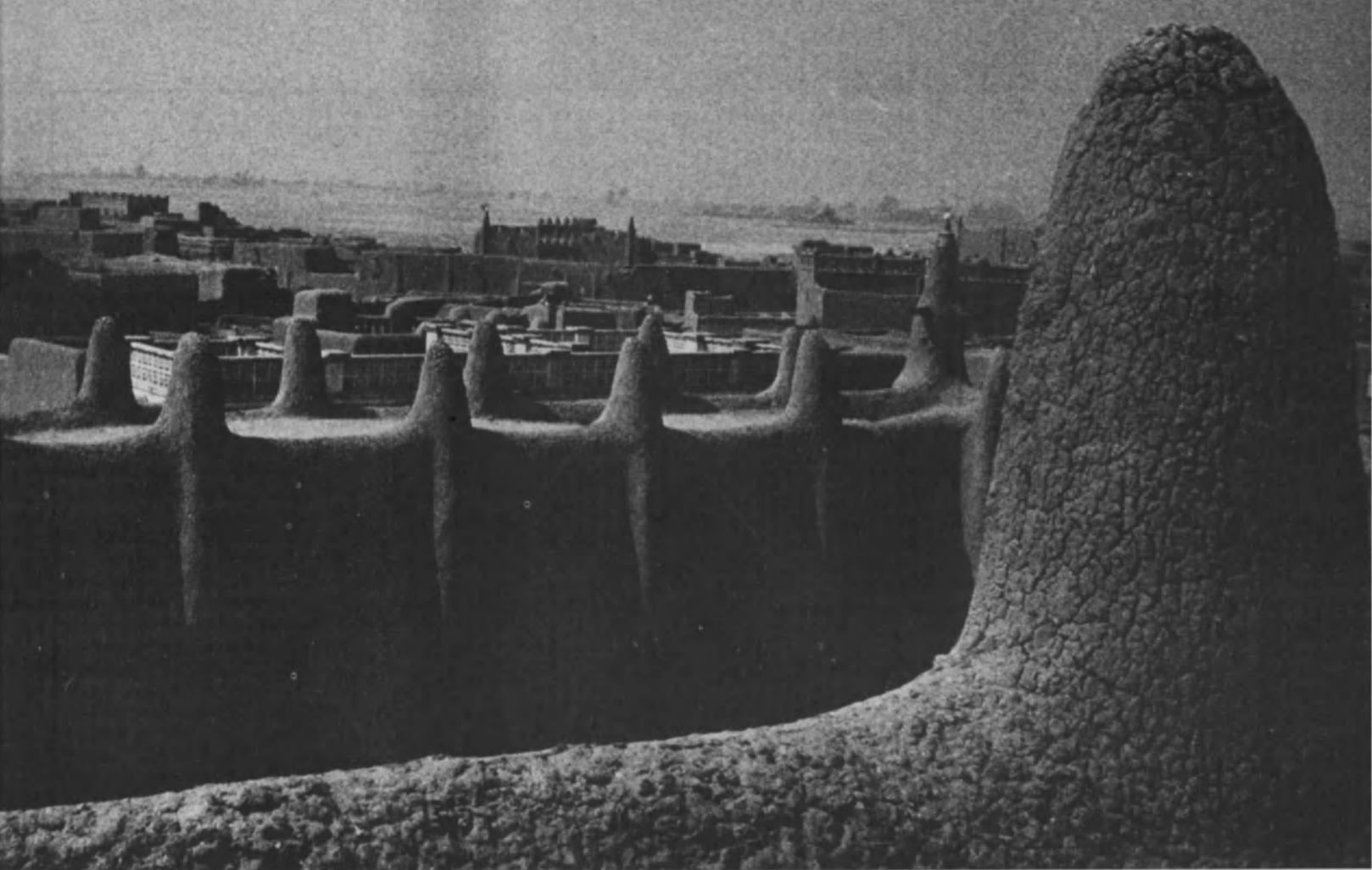


► bution particulière à chaque ville marchande et à toutes les provinces. Il quitta Niani avec un train extraordinaire. Si les chiffres avancés par les auteurs arabes paraissent excessifs, ils sont tout de même indicatifs de la puissance mobilisatrice du Mali: 60 000 porteurs, 500 serviteurs chamarrés d'or et tenant chacun une canne d'or. Selon une tradition consignée par écrit, Mahmoud Mati, au début du 16<sup>e</sup> siècle, dit que l'empereur était encore dans son palais que la tête de son train de caravane était arrivée à Tombouctou! Mansa Moussa 1<sup>er</sup> reçut au Caire les honneurs dus au grand Sultan qu'il était; il en imposait par sa prestance et sa générosité digne des rois du temps des Mille et une Nuits. Il est l'un des rares souverains dont on ait un portrait. "C'était," écrit Maqrisi, "un jeune homme de couleur brune, de figure agréable et de belle tournure, instruit dans le rite malékite. Il se montrait au milieu de ses compagnons magnifiquement vêtu et monté; il était accompagné de plus de dix mille de ses sujets. Il apportait présents et cadeaux de quoi étonner le regard par leur beauté et leur splendeur"

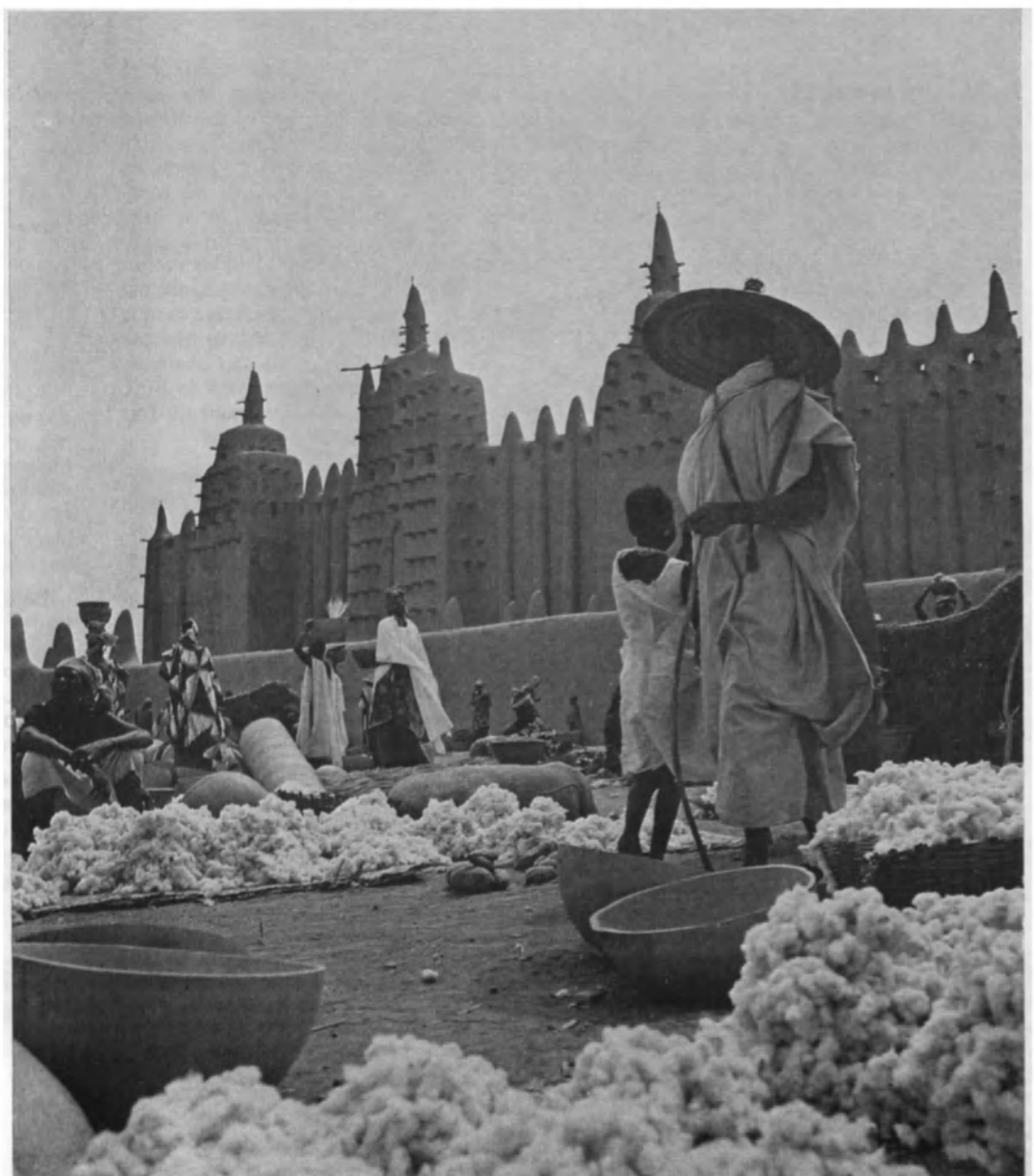
A la Mecque et au Caire, selon la tradition, il acheta terrains et maisons pour abriter les pèlerins soudanais. Mansa Moussa noua de solides relations économiques et culturelles avec les Mameluks.

Frappé par la beauté et la majesté des palais du Caire, Mansa Moussa rentra dans son pays avec un architecte, le célèbre Ishaq el-Touedjin qui construisit la grande mosquée de Gao dont il ne reste que quelques débris de substructure et une partie du mihrab; à Tombouctou, l'architecte de l'Empereur construisit la grande mosquée ►

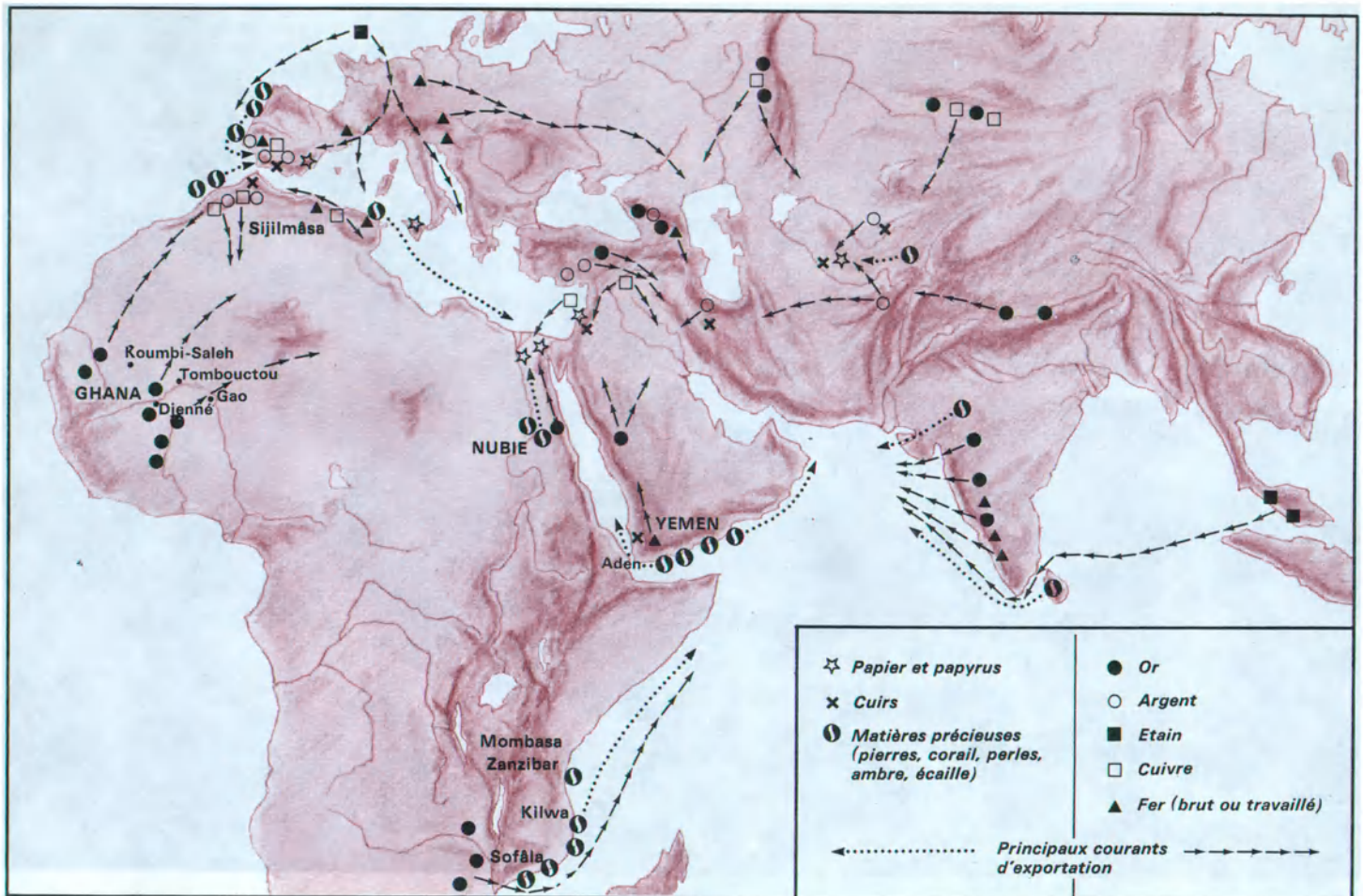




Située près du Niger, Djenné fut l'une des principales cités de l'ancien Empire du Mali avant de devenir la capitale de l'Empire Songhai (voir la légende de la page 14). La ville est encore aujourd'hui le siège d'une intense activité commerciale. Sur la photo de droite, scène de marché à Djenné avec, au fond, la splendide Mosquée. Tous les lundis, des centaines de vendeurs et acheteurs peul, bozo, touareg et bambara, venus de villages parfois très lointains, se retrouvent sur la grande place bourdonnante de bruits.







Carte Atelier Philippe Gentil © Ed. Armand Colin, 1977

ou *Djinguereber* et un palais royal ou *Madougou* en malinké.

Mais la plus belle œuvre de Touedjin fut certainement la fameuse salle d'audience qu'il construisit à Niani et pour laquelle il déploya toutes les ressources de son art. L'empereur voulait un bâtiment solide et revêtu de plâtre. Et Touedjin "bâtit une salle carrée surmontée d'une coupole... et l'ayant enduite de plâtre et ornée d'arabesques en couleurs éclatantes, il en fit un admirable monument. Comme l'architecture était inconnue dans ce pays, le sultan en fut charmé et donna à Touedjin douze mille mitquals de poudre d'or comme témoignage de sa satisfaction".

Nul doute que l'architecte de l'Empereur dut employer le matériau le plus usité dans cette partie du Soudan, à savoir la terre battue. Des monuments construits avec un tel matériau à la latitude de Niani, nécessitent de constantes retouches ou restaurations. Plus au Nord, la faible pluviométrie permet une meilleure conservation des édifices. Ce sera le cas des mosquées de Djenné, Tombouctou et Gao. A défaut de pierre, le *banco* ou terre battue, est consolidé par une armature de bois; d'où ce style original des mosquées soudanaises hérissées de bois. Avec les destructions successives que Niani a connues, après décapage du revêtement de plâtre sous l'action des eaux, l'œuvre du poète architecte, comme la plupart des monuments de Niani, ne sera plus qu'un amas d'argile sous laquelle les archéologues découvriront peut-être un jour les assises de pierre du célèbre monument qui charma Mansa Moussa.

Au Caire, Mansa Moussa s'était prêté volontiers aux questionnaires des savants

et des courtisans qui gravitaient autour de lui. Il leur donna maints détails, non sans exagération, sur son empire. Ainsi il affirma qu'il avait "un droit exclusif sur l'or et qu'il le recueillait comme un tribut". Il exagéra les dimensions de son empire, "les habitants sont fort nombreux, dit-il, une immense foule. Cependant, si on la compare aux populations noires qui les entourent et qui s'enfoncent vers le Sud, elle est comme une petite tache blanche sur la robe d'une vache noire". Ainsi Mansa Moussa était parfaitement conscient de l'existence de nombreuses populations dans le Sud, de puissants royaumes et surtout du fort peuplement du Soudan occidental.

Le souverain révéla aussi qu'il possédait une ville appelée Tiggida (actuel Azelik) "où se trouve une mine de cuivre rouge, d'où on l'apporte en barres jusqu'à Niani. "Il n'y a rien dans tout mon empire", me dit le sultan (c'est-à-dire Moussa), "qui soit pour moi une source de taxes pareilles à celles que produit l'exportation de ce cuivre brut: on le retire de cette mine seule, et point d'aucune autre. Nous l'envoyons au pays des Noirs païens où nous le vendons à raison d'un mitqual pour les deux tiers de son poids d'or: nous échangeons donc ce cuivre contre soixante mitquals et deux tiers d'or" (Al Omari).

C'est encore au Caire que Mansa Moussa 1<sup>er</sup> révéla que son prédécesseur au trône était mort dans une expédition maritime. Se refusant à croire que la mer fût sans limite, il avait équipé 200 navires "remplis d'hommes et d'autres, en nombre, remplis d'or, d'eau et de vivres, en quantité suffisante pour des années..." Un

seul rescapé revint et raconta que tous les navires avaient été engloutis.

L'empereur lui-même prit alors la direction des opérations, équipa deux mille navires et partit. Il ne devait plus revenir. Quel fut le sort de cette expédition, quel crédit accorder au récit de Mansa Moussa 1<sup>er</sup> ?

L'anecdote nous prouve au moins que les conquérants mandingues en s'établissant sur les côtes, notamment en Gambie, n'étaient point indifférents aux problèmes de la navigation maritime.

Après ce fameux pèlerinage, les Mérenides de Fez, les villes marchandes du Maghreb, à leur tour s'intéressèrent vivement au Mali: il y eut échanges de cadeaux et d'ambassades entre souverains. Mansa Moussa ouvrit des écoles coraniques, car il avait acheté un grand nombre d'ouvrages dans les lieux saints et au Caire.

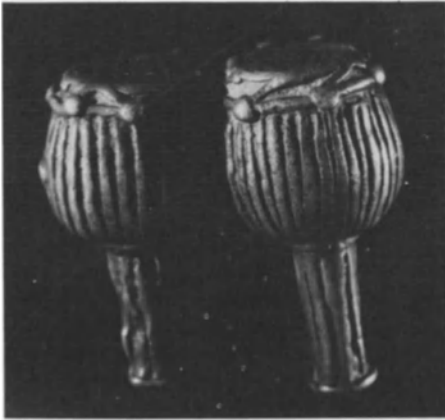
Bâtitteur, Mansa Moussa 1<sup>er</sup> a laissé une œuvre durable; son empreinte demeure encore sur toutes les villes soudanaises, par ces monuments de terre battue hérissée de bois. Les mosquées de Djenné et de Tombouctou sont les prototypes de ce qu'il est convenu d'appeler le style soudanais.

Mécène, ami des belles lettres, Mansa Moussa est à l'origine de la littérature négro-arabe qui portera ses plus beaux fruits au 15<sup>e</sup> et 16<sup>e</sup> siècles, dans les villes de Djenné et de Tombouctou.

C'est sous l'empire du Mali que commença véritablement le développement urbain du Soudan. Au nord, Qualata était le grand carrefour caravanier. Djenné, sur le Niger, et Tombouctou, sur la boucle du fleuve, commencèrent leur développe-

ment. Mais incontestablement, Niani, la capitale au 14<sup>e</sup> siècle, était le point de rencontre des grands marchands. L'islam s'implante fortement dans les villes: le roi de Djenné, vassal du Mali, se convertit vers 1300 sous la pression, sans doute, des nombreux négociants sarakollés et malinkés.

Si l'or a joué un rôle essentiel dans le développement du commerce transsaharien, il ne faut cependant pas oublier que l'économie du Soudan reposait sur bien d'autres richesses. L'agriculture depuis Soundjata était en plein essor; le coton, introduit par les Arabes dès le 10<sup>e</sup> siècle, était cultivé dans la zone soudano-sahélienne; le tissage, la teinture étaient devenus de bonne heure des spécialités pour certains clans. Al Omari et Ibn Battouta nous parlent de la culture du riz, du mil, du fonio. Le Delta intérieur du Niger, dans la région de Djenné était le grenier à riz de l'empire; cette ville donnée en apanage aux impératrices voyait son importance s'accroître de jour en jour, devenant une sorte d'entrepôt pour l'exportation de vivres, huile, riz, cola, mil, miel vers les régions semi-désertiques de Tombouctou, alors second carrefour caravanier après Qualata. Les régions occidentales ou atlantiques, singulièrement la Gambie et la Casamance, produisaient beaucoup de riz et de coton.



Les foires hebdomadaires étaient l'occasion d'échanges sur la base du troc. Plusieurs systèmes monétaires avaient cours à l'intérieur de l'empire: les bandelettes de cotonnades, les torsades de fer et surtout le cauri étaient les monnaies les plus usitées; le sel gemme débité en petits morceaux servait aussi de monnaie. Les empereurs du Mali, comme leurs prédécesseurs du Ghana, avaient un droit régalien sur l'or et sur le cuivre. Puissamment organisée, la douane veillait à l'import et à l'exportation des produits et marchandises. Un droit de douane élevé frappait les exportations vers le nord. Ibn Battouta observa avec quelle rigueur le gouverneur de Qualata inspectait les caravanes.

Les empereurs du Ghana, et après eux, les Mansa étaient parfaitement conscients de l'importance de l'or dans leurs transactions avec les Arabo-Berbères: aussi défendirent-ils systématiquement l'accès des régions aurifères aux négociants du nord. La mainmise des Soudanais sur les salines sahariennes leur conférait encore plus de puissance, car le sel faisait cruellement défaut à l'Afrique intérieure. Cette denrée de toute première nécessité était pour les marchands une grande source de revenus. Tous les empires soudanais tiendront à avoir le contrôle du commerce du sel.

Mais pour l'Europe médiévale, le Mali

étant avant tout grand exportateur d'or; en effet, avant la découverte de l'Amérique, l'or du Soudan presque seul alimentait le trafic arabo-méditerranéen. Nous verrons au 15<sup>e</sup> siècle l'ardeur que les villes marchandes d'Italie, les rois du Portugal, mettront pour avoir accès au fabuleux Soudan.

Cette grande activité commerciale donna essor aux villes du Mali; Niani, Djenné, Gao, Tombouctou, attirèrent un nombre croissant d'Arabo-Berbères, tandis que Malinkés et Sarakollés (les Dioula ou Mangara) installaient sur toute la frange de la forêt des marchés, des foires. Il s'ensuivit une grande expansion des mandingues qu'on rencontrait aussi bien sur les côtes de Gambie que dans les régions aurifères du pays ashanti. Certains auteurs trouvèrent excessifs les rares chiffres que l'on peut glaner dans les écrits arabes: Ibn Khaldoun à la fin du 14<sup>e</sup> siècle parle de caravanes de 12000 chameaux!

Le Mali rayonna jusqu'au 16<sup>e</sup> siècle; ses commerçants furent parfois pour les Portugais de sérieux rivaux car ils contrôlaient les sources de l'or de l'Afrique intérieure. Entre 1550-1599, les derniers souverains tentèrent en vain de donner au Mali sa place d'autrefois. Le temps de la grandeur était passé.

Djibril Tamsir Niane

## Le poids de la sagesse

Ces figurines ornementales, presque toujours en laiton, parfois en or, servaient autrefois de poids pour le pesage de l'or. Un proverbe ou un dicton populaire sont associés à chacune d'elles. A gauche, ces deux tambours traditionnels des peuples Akan du Ghana et de la Côte d'Ivoire, expriment le proverbe suivant: "La peau de la biche qui ne suit pas sa mère finit toujours sur un tambour".



Cet oiseau regardant derrière lui est un emblème royal signifiant: "Le roi voit tout". La morale à en tirer est qu'il vaut mieux regarder de temps en temps ce qui se passe dans votre dos.

Photo © collection particulière

Cet autre poids akan appelé *Adjabia* (Siège d'Etat) symbolise le Roi, l'Etat, la Nation. C'est sur un siège de ce genre que les Akan sacrifient aux mânes des Ancêtres. La moralité, ici, est double: "Là où il n'y a pas de siège, il ne peut y avoir de roi" et "Le roi est mortel, *Adjabia* est immortel".

*Atatafé* (solidarité) est le nom de ce poids akan auquel correspond cet adage: "la vraie solidarité, ce sont les bras et les jambes" (dans la mesure où l'on s'en sert pour aider un parent ou un ami). Plus explicite, un autre proverbe dit: "Nous sommes unis parce que nous avons consommé la même nourriture", (sous-entendu, la nourriture spirituelle).

Photos © Niangoran-Bouah, Université d'Abidjan, Côte d'Ivoire



Ce fez coloré ayant appartenu au dernier sultan de Kilwa est un objet typique de la culture swahili ; ses broderies de perles dénotent une influence africaine et la forme générale est d'origine arabe. Cité maritime bâtie sur l'île de Kilwa Kisiwani, au large des côtes de l'actuelle Tanzanie, Kilwa était un centre de commerce florissant qui connut son âge d'or du 12<sup>e</sup> au 15<sup>e</sup> siècles.

# L'essor de la Civilisation Swahili

par Victor Matveiev

**L**A période qui va du 12<sup>e</sup> au 15<sup>e</sup> siècle est particulièrement intéressante pour l'histoire du littoral oriental de l'Afrique et des îles qui s'y rattachent. C'est l'époque où se forme dans ces régions une communauté ethnique qui répond le mieux au nom général de population "swahili".

Au 12<sup>e</sup> siècle, les Swahili ne constituent une communauté homogène ni sur le plan ethnique ni sur le plan social. Sur le plan

---

**VICTOR V. MATVEIEV**, historien soviétique, est chargé de recherches à l'Institut d'Ethnographie de l'Académie des Sciences de l'U.R.S.S. Spécialiste en histoire et ethnologie africaines, il a notamment publié *Sources arabes pour l'histoire et l'ethnographie de l'Afrique subsaharienne ainsi que Témoignages des anciens auteurs arabes sur les peuples bantous.*

ethnique : au fond indigène constitué par une population de langue bantou, viennent s'adjoindre des éléments provenant tant de l'intérieur du continent que d'au-delà des mers : Arabes, Persans, Indiens, venus de la côte septentrionale de la mer d'Arabie et de l'océan Indien. Sur le plan social : une masse composée d'hommes libres d'où se détache une classe dirigeante fermée. Les membres de celle-ci étaient riches et l'accomplissement de leurs fonctions traditionnelles leur conférait une influence particulière.

A côté de la classe dirigeante se trouvait également une classe riche, mais n'ayant pas accès au pouvoir et à l'influence que confère la tradition, sa richesse étant liée au commerce. Quant à la masse des Swahili, elle était constituée par les membres ordinaires de la communauté. Les Swahili du peuple vivaient dans des cases de ronds et de terre recouvertes de feuilles de

palmier ou d'herbe. Des groupements de cases constituaient villages et villes.

Les sources arabes nous renseignent également sur l'existence d'une civilisation urbaine, plus raffinée et liée au développement du commerce maritime. Ces villes étaient vraisemblablement composées essentiellement de cases mais devaient avoir également des constructions en pierre ; c'est là que vivaient les membres influents et riches de la société swahilie. C'était surtout des centres commerciaux où affluaient les marchandises indigènes et mouillaient les navires exotiques. Ces villes étaient également des centres de rayonnement de l'Islam.

Les recherches archéologiques effectuées à Kilwa Kisiwani, petite île située sur la côte orientale, offrent le tableau d'une vie commerciale assez active. On y a trouvé un grand nombre de coquillages qui étaient exportés vers le Soudan occidental ; des

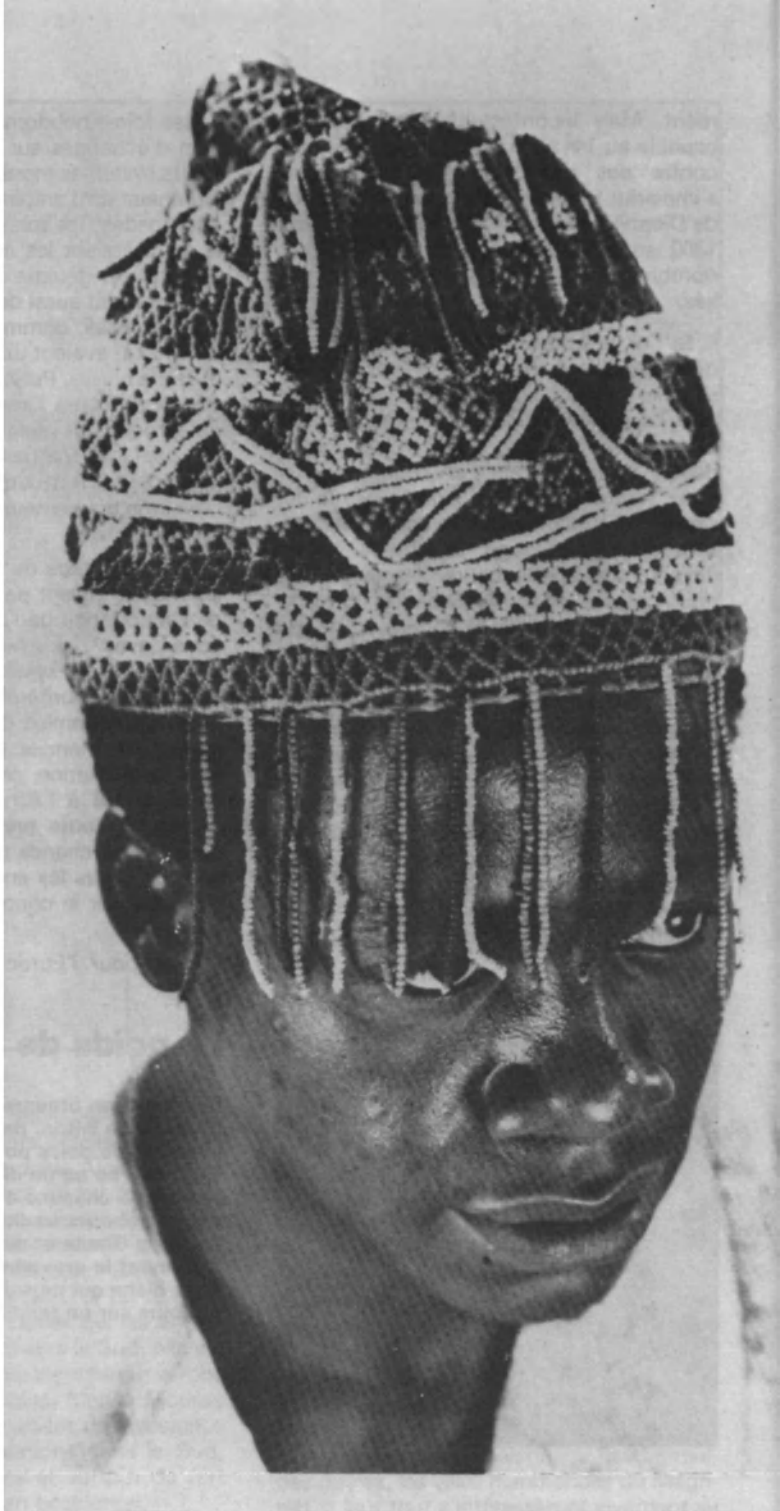


Photo © 1974 Musée national de Tanzanie et Jesper Kirknes



céramiques d'importation, a décor incisé jaune à reflets beiges ou recouvertes d'un vernis vert sombre; des objets de verre et, en petite quantité, des perles en verroterie, cornaline ou quartz, et de la vaisselle en stéatite de Madagascar. La denrée principale d'exportation était l'or. Au milieu du 12<sup>e</sup> siècle on commença à faire venir de Chine de la porcelaine Song et en moindre quantité des céladons.

Au début du 13<sup>e</sup> siècle, Kilwa était placée sous l'autorité de la dynastie dite des "Chiraziens"; l'île Mafia semblait également en dépendre. Or, au milieu du 13<sup>e</sup> siècle, on assista à la lutte entre Kilwa et le peuple Chang, en qui il convient, très vraisemblablement, de voir la population de l'île Sanjo-ya-Kati. On peut supposer que l'enjeu de cette lutte était la main mise sur les courants commerciaux qui passaient par cette région. Comme l'atteste la Chronique de Kilwa, c'est cette dernière ville qui remporta finalement la victoire, victoire qui eut apparemment pour conséquence l'épanouissement du commerce et de la civilisation swahili, qui remonte au début du 14<sup>e</sup> siècle et coïncide avec l'accession au pouvoir, à Kilwa, d'une nouvelle dynastie, celle d'Abu-l-Mawahib.

Le commerce semble avoir atteint son niveau le plus élevé au 14<sup>e</sup> siècle. Pour cette période, notre source la plus importante en langue arabe est l'œuvre d'Ibn Battouta qui visita l'Afrique orientale. La description qu'il donne de Mogadichou est celle d'un grand centre commercial; tout marchand étranger trouve, parmi les habitants de la ville, un correspondant qui s'occupe de ses affaires. Mogadichou faisait également commerce de ses "makdaches", c'est-à-dire "tissus de Mogadichou". C'est ainsi que les "makdaches" allaient jusqu'en Egypte, tandis que d'Egypte et de Jérusalem provenaient d'autres sortes de tissus.

Les faïences islamiques monochromes dont la qualité s'est quelque peu améliorée sont les plus répandues. Leur couleur va du vert-bleu au vert. On trouve deux fois plus de porcelaine chinoise que de faïence islamique; quant à la porcelaine, elle se partage à peu près également en céladons et objets en pâte blanc-bleuté.

On sait qu'au 15<sup>e</sup> siècle, des quantités considérables de cotonnades parvenaient à Mombassa et Kilwa, d'où elles étaient réexportées à Sofala. Les produits d'exportation étaient surtout l'ivoire et l'or, à quoi s'ajoutent les esclaves (Ibn Battouta a décrit une razzia d'esclaves), les cornes de rhinocéros, l'ambre gris, les perles, les coquillages; dans les régions septentrionales, les peaux de léopard.

Il y avait incontestablement des relations entre le littoral et les territoires aurifères de l'intérieur, près du lac Nyassa; c'est de là que provenait l'or transporté jusqu'à Kilwa. Les régions aurifères près du Zambèze et sur le territoire de la Zambie furent sans doute les premières avec lesquelles furent établies des relations commerciales, ce qui est attesté par la découverte de coquilles de cauris qui étaient échangées contre l'or et l'ivoire.

Dans ces relations commerciales, les coquilles de cauris ont joué, les premières,

le rôle de monnaie d'échange. On les retrouve dans toutes les fouilles et, comme on l'a indiqué, non seulement sur le littoral mais aussi à l'intérieur du continent. Apparemment, ce rôle fut également joué par les perles de verre et plus tard par la porcelaine de Chine. Dans les zones où le commerce est plus intense, apparaît une nouvelle monnaie d'échange, la pièce de métal (en bronze ou en argent). Les centres de fabrication de monnaie semblent être Kilwa et Mogadichou.

On trouve des pièces de monnaie dans bien des grands centres commerciaux à Kilwa Kisiwani et Kisiwani Mafia, à Kiwa sur l'île Djwani et sur les îles de Zanzibar et de Pemba. Ce moyen de paiement devait avoir une valeur d'échange plus grande que les coquilles de cauris, ce qui semble démontrer l'importance de chaque opération commerciale. Cette hypothèse est confirmée par le fait que la marchandise principale de Kilwa était l'or, denrée dont la valeur intrinsèque est très élevée. D'un autre côté, l'abondance de l'or considéré comme marchandise devait être un obstacle à sa transformation en moyen de paiement.

Grande source de profits, le commerce a été à l'origine du développement social et culturel de la société swahili. Par sa nature même, le commerce permet des contacts avec des civilisations différentes et des emprunts à celles-ci: notamment les civilisations arabe, persane et indienne. En ce qui concerne la Chine, malgré l'énorme quantité d'objets qui en provenaient, et que l'on retrouve dans les fouilles, elle ne participait pas directement avant le 15<sup>e</sup> siècle au commerce de l'Afrique.

Au sein de la société swahili apparut un groupe influent qui rivalisait, dans la lutte pour le pouvoir, avec la noblesse traditionnelle. En raison de son existence et de son aspiration à renforcer sa position, ce nouveau groupe influent eut besoin d'une nouvelle idéologie, l'Islam, que l'on connaissait par les contacts avec les Arabes et les Persans. La pénétration de l'Islam commence vraisemblablement à la fin du 7<sup>e</sup> et au début du 8<sup>e</sup> siècle. Au 10<sup>e</sup> siècle, Al-Maçoudi mentionne la présence sur l'île de Kambala de musulmans parlant une langue d'Afrique. On fixe habituellement vers cette époque la diffusion de l'Islam sur les îles du littoral d'Afrique orientale. Au 13<sup>e</sup> siècle, l'Islam commence à se diffuser également sur le littoral lui-même. De toute évidence, il s'agit d'un Islam différent de celui des pays arabes.

Très vraisemblablement, ce qui importait au début, c'était simplement d'être considéré comme musulman et cette religion coexistait avec les cultes traditionnels. Avec le temps, l'influence de l'Islam se fit plus profonde, tandis que le nombre de ses adeptes s'accroissait. La preuve extérieure de ces changements est fournie par l'accroissement du nombre des mosquées.

Le début de cette expansion doit sans doute remonter aux dernières décennies du 12<sup>e</sup> siècle, tandis que son épanouissement eut lieu au 14<sup>e</sup> et 15<sup>e</sup> siècle.

L'introduction de l'Islam et sa diffusion dans un climat d'activités commerciales intenses fournissent aussi une explication aux nombreux emprunts faits à la langue

arabe, surtout dans les domaines du commerce, de la religion et du droit. Si l'on en croit Ibn Battouta, qui mentionne l'existence de cadis à Mogadichou et Kilwa, on peut en conclure que la société swahili avait adopté certains éléments du système juridique musulman (mais sans doute pas tout le système dans son ensemble). Pour les besoins du commerce et de la religion, les comptes qu'il fallait tenir, les rites qu'il fallait observer, pour la codification nécessaire des droits et des privilèges de diverses couches de la société swahili, on fut conduit à adopter pour la langue swahili une écriture fondée sur la graphie arabe.

La diffusion de l'Islam eut pour conséquence non seulement l'apparition de mosquées en pays swahili, mais également le développement de la construction en pierre.

Ses débuts remontent au 12<sup>e</sup> siècle, à Gédi, Zanzibar et Kilwa. Cette première période se distingue par une technique de construction consistant à fixer des dalles de corail par de l'argile rouge. Le seul monument remontant à cette époque est la grande mosquée de Kilwa, qui a malheureusement été reconstruite plusieurs fois et dont il ne subsiste rien de la partie originale.

Au 14<sup>e</sup> siècle, Kilwa, qui était le centre principal du commerce, connut une période de grand essor commercial et d'épanouissement architectural. Il y eut une nouvelle évolution des techniques de construction consistant à utiliser simplement des pierres naturelles de grandeur à peu près identique et à les fixer sur mortier. On voit apparaître des éléments architectoniques nouveaux: coupes sphériques ou pointues, arcs de plein cintre, colonnes de pierre, bas-reliefs ornementaux. Mais ce sont des réalisations qui semblent se limiter à Kilwa, tandis qu'ailleurs on continue à construire des toitures plates.

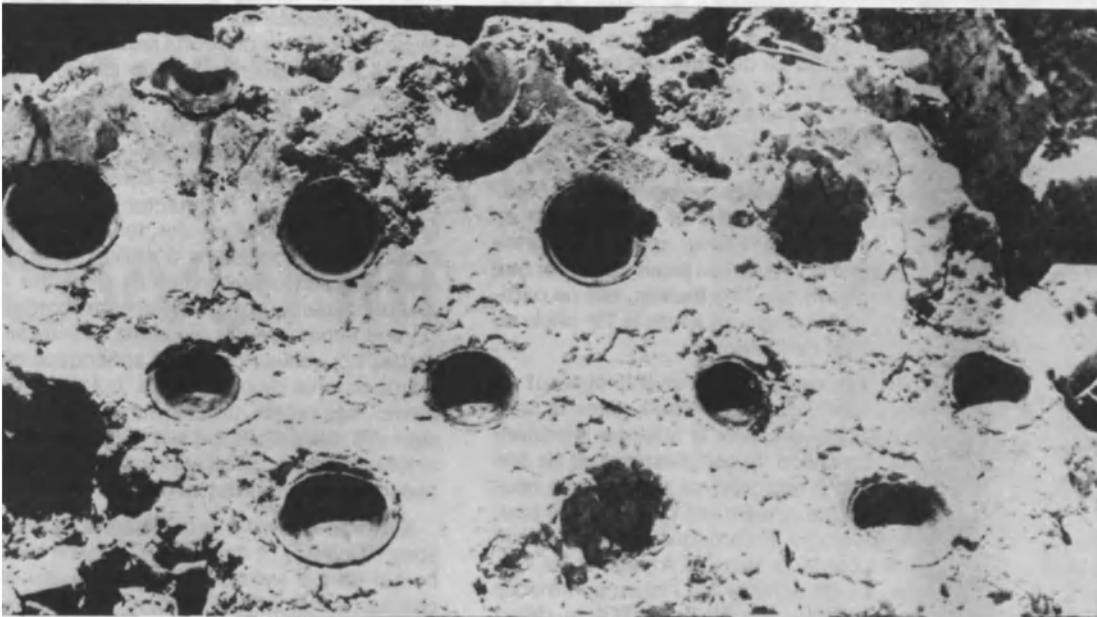
Kilwa se couvre à cette époque de maisons de pierres et devient une grande ville, ce qui traduit sans conteste son opulence croissante. Le développement de la construction se poursuit pendant la première moitié du 15<sup>e</sup> siècle et s'accompagne d'un perfectionnement des techniques. On fait couler le mortier mêlé de cailloutis dans un coffrage, méthode utilisée même pour la construction de coupes. Les colonnes, qui étaient jusque-là monolithes, sont désormais faites d'un amalgame de pierres et mortier. La maison à la Mosquée qui se trouve à Makutani est typique de l'architecture de l'époque à Kilwa.

Quant à la Grande Mosquée de Kilwa — l'un des chefs-d'œuvre de l'architecture swahili d'Afrique orientale — elle fut, après sa reconstruction, entièrement terminée sous le règne du sultan Souleiman Ibn Mohammed el Malik el Adil (1412 - 1422), période à laquelle elle acquit l'aspect qu'elle a conservé actuellement.

Les rues de Kilwa sont, d'après les sources portugaises, étroites, bordées de maisons en pisé, recouvertes par les branches de palmier qui servent de toiture et dont l'extrémité débordant sur la rue. Les portes étaient en bois ainsi qu'apparemment d'autres éléments décoratifs réalisés dans du bois richement sculpté. Ce type de décoration est encore très répandu de nos



## La grande mosquée de Kilwa



**“Foi et droiture sont leurs principales qualités”** écrivait l'historien arabe Ibn Battouta en décrivant les habitants de Kilwa en 1331. Kilwa, en effet, n'était pas seulement un important centre commercial, mais aussi un centre de rayonnement islamique. La construction de la grande mosquée de Kilwa fut entreprise au 12<sup>e</sup> siècle. Rebâtie plusieurs fois à mesure que la ville devenait plus prospère, elle acquit sa forme actuelle sous le règne du Sultan Souleiman ibn Mohammed al-Malik al Adil (1412-1442). Avec ses coupoles, ses colonnes et ses voûtes, elle offre un exemple parfait de l'architecture swahili d'Afrique Orientale. Kilwa importait un grand nombre de poteries perses et chinoises dont la porcelaine et le céladon de l'époque des Song et, plus tard, la porcelaine bleue et blanche des Ming. Les constructeurs de l'époque avaient même l'habitude d'incruster des bols en porcelaine dans les plafonds en guise de décoration. En haut, une partie d'une voûte effondrée de la Maison de la Mosquée laisse voir quelques-unes de ces incrustations originales.



jours en plusieurs points du littoral, et notamment à Bagamoyo et Zanzibar. Les portugais étaient frappés par l'aspect des villes et par la richesse des habitants, l'élégance de leurs vêtements en soieries ou cotonnades brodées d'or. Les femmes portaient à leurs poignets et à leurs chevilles des chaînettes et des bracelets d'or et d'argent, et à leurs oreilles des boucles de pierres précieuses. Le mobilier se composait de tapis et de nattes, parfois de tabourets et de lits somptueux avec incrustations d'ivoire, de nacre, d'argent ou d'or. Dans les maisons des riches, on trouvait de la vaisselle d'importation, faïences et porcelaines d'Iran, d'Irak, de Chine et également d'Egypte et de Syrie.

Comme Kilwa, les villes swahili d'Afrique orientale étaient souvent des unités administratives, capitales de petits Etats dirigés par des dynasties musulmanes locales, mais elles étaient surtout des lieux d'échanges commerciaux. En effet, l'essor et l'épa-

nouissement de la civilisation swahili ont dépendu de l'expansion du commerce. Cette dépendance était également une cause de faiblesse, car cette civilisation n'était pas liée au développement des forces productives indigènes. Lorsqu'on étudie le niveau d'activité de la population locale, on constate que les techniques de production ont peu évolué. On peut en trouver la preuve dans la rareté des outils en fer ou d'autres métaux retrouvés dans les champs de fouilles. L'essentiel de la production agricole, les produits miniers, étaient destinés à l'exportation. Or, le commerce était à lui seul insuffisant pour assurer la base de cette civilisation et son épanouissement. Que l'accès aux routes commerciales vienne à se trouver interdit, les circuits commerciaux interrompus, c'en est assez pour entraîner, avec la ruine du commerce, le dépérissement des éléments fondamentaux de cette civilisation. Ce fut justement, on le sait, le sort que subirent les villes d'Afrique orientale.

On a attribué la décadence de la civilisation swahili à plusieurs causes. L'invasion des Zimbabwés, la diminution des précipitations, autant de circonstances qui auraient, selon certains, mis un frein à l'activité des villes du littoral. Sans nier leur part dans ce processus, il nous semble cependant que le rôle essentiel revient à la destruction du commerce maritime par les Portugais. Bien armés, conçus pour la guerre maritime, équipés d'artillerie, les navires portugais représentaient, en l'occurrence, une puissance insurmontable. L'expédition commandée par Ruy Lourenço Ravasco, l'arraisonnement de 20 navires chargés de marchandises, la destruction de nombreuses embarcations qui composaient la flottille de Zanzibar, le pillage et la destruction des villes du littoral de l'Afrique orientale et notamment de Kilwa, autant de coups dont le commerce maritime ne devait pas se relever et sous lesquels périt également la civilisation swahili médiévale.

V. V. Matveiev

Les ruines imposantes du Grand Zimbabwe, ancienne capitale de deux grands Etats de l'Afrique australe — l'empire du Monomatapa (12<sup>e</sup> - fin du 15<sup>e</sup> siècle) et l'empire de Changamire (fin du 15<sup>e</sup> - début du 19<sup>e</sup> siècle) — sont situées près du Fort Victoria, dans l'actuel Zimbabwe - Rhodésie. La construction, au sommet d'une colline, de la forteresse de Zimbabwe et de la Grande Enceinte sur la plaine en contrebas a dû demander un effort comparable à celui exigé par l'édification des pyramides égyptiennes. La tour conique, à droite, haute de 9 m, se dresse à l'intérieur des épaisses murailles de la Grande Enceinte qui fut bâtie aux 13<sup>e</sup> et 14<sup>e</sup> siècles. La richesse de Zimbabwe provenait des mines d'or et de cuivre de la région. La récente découverte, dans les ruines, d'une pièce de monnaie portant l'effigie du Sultan de Kilwa, Al-Hassan Ibn Souleiman (1320-1333) semble confirmer le fait que Zimbabwe était régulièrement fréquentée par des commerçants arabes de la côte orientale.

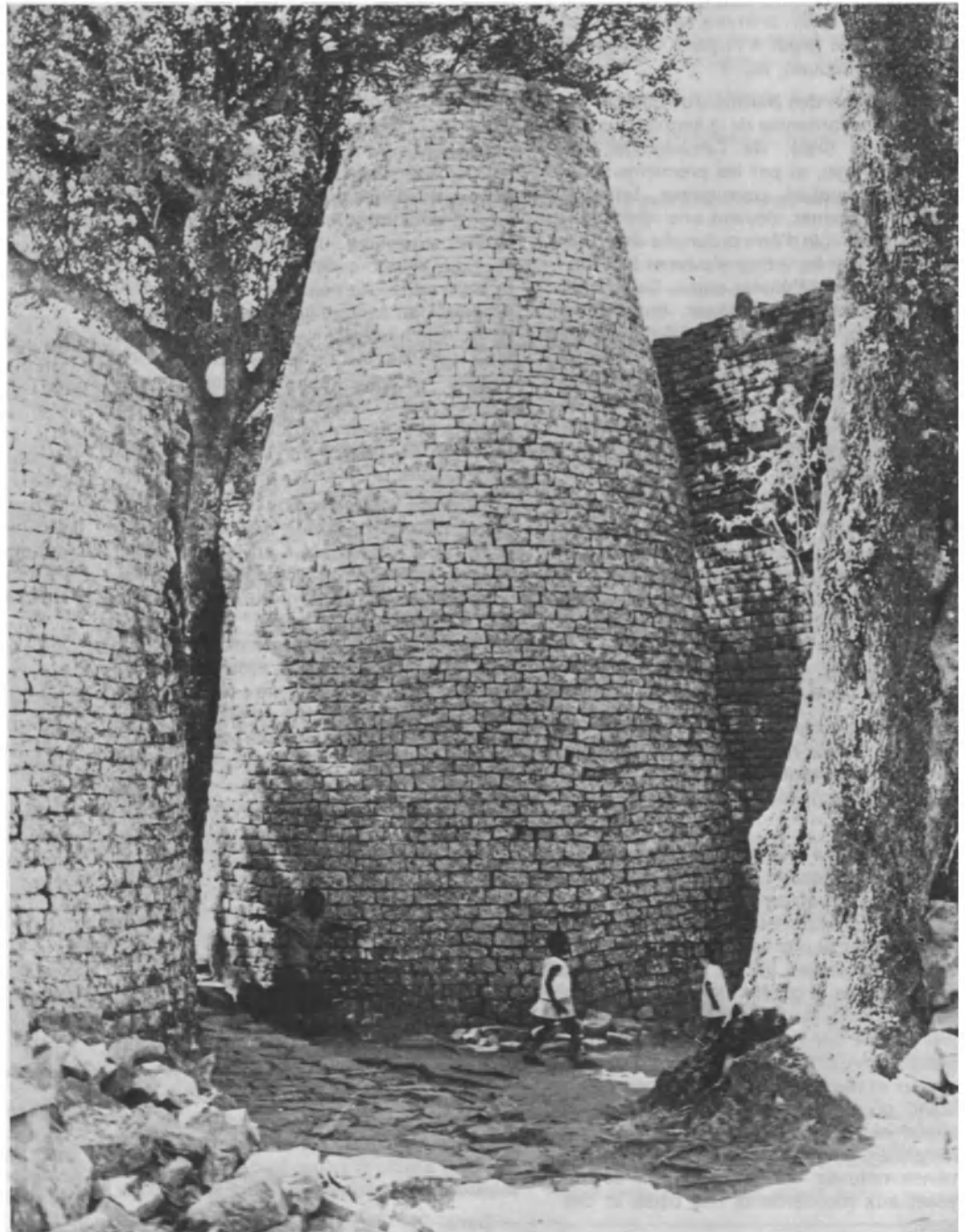


Photo Picou © A. A. A. Photo, Paris





## Un continent en quête de son passé

D'abord *l'interdisciplinarité*, dont l'importance est telle qu'elle constitue, presque en soi, une source spécifique. C'est ainsi que la sociologie politique appliquée à la tradition orale du Royaume de Ségou enrichit considérablement une vision qui sans cela se limiterait aux lignes squelettiques d'un arbre généalogique marqué par quelques exploits stéréotypés.

N'est-ce pas un élément d'anthropologie culturelle (le texte initiatique des pasteurs peul) qui a permis à certains préhistoriens d'interpréter correctement les énigmes des fresques de Tassili : animaux sans pattes du tableau dit du Bœuf à l'hydre, U magique d'Ouan Derbaouen, etc. ?

L'expansion des Bantou attestée par les sources concordantes de la linguistique, de la tradition orale, de l'archéologie, de l'anthropologie, et par les premières sources écrites arabes, portugaises, britanniques et afrikaaner, devient une réalité palpable susceptible d'être ordonnée dans une synthèse dont les arêtes s'avivent à la rencontre de ces différents plans. De même, les arguments linguistiques concourent avec ceux de la technologie pour suggérer une diffusion des gongs royaux et cloches geminées d'apparat, à partir de l'Afrique occidentale vers les Bas-Zaïre, le Shaba et la Zambie. Mais des preuves archéologiques apporteraient évidemment une confirmation inestimable.

Une excellente démonstration de cette conjugaison de toutes les sources disponibles est celle qui permet d'établir une typologie diachronique des styles picturaux et céramiques, s'étalant sur huit millénaires, le tout étayé par des sondages stratigraphiques, confirmé par des datations au C14, par l'étude de la flore, de la faune, de l'habitat et de la tradition orale.

Parfois la carte des éclipses datées, et visibles selon les régions, permet des concordances exceptionnelles quand de tels événements sont liés au règne de tel ou tel dynaste.

Par ailleurs, il importe de réintégrer tout le flux du processus historique dans le contexte du temps africain. Si les Africains ont une idée du temps fondée sur le principe de la causalité, celui-ci est appliqué selon des normes originales où la contagion du mythe imbibe et gauchit la démarche logicienne; où le stade économique élémentaire ne crée par le besoin du temps chiffré, matière première du gain; où le rythme des travaux et des jours est un métronome suffisant pour l'activité humaine; où des calendriers, qui ne sont ni abstraits ni universalistes, sont subordonnés aux phénomènes naturels (lunaisons, soleil, sécheresse) aux mouvements des bêtes et des gens.

Cette conception du temps est historique à bien des égards. Dans les sociétés africaines gérontocratiques, la notion d'antériorité dans le temps est encore plus lourde de sens qu'ailleurs; puisqu'à elle seule elle fonde des droits sociaux comme la prise de parole en public, la participation à une danse réservée, à certains mets, le mariage, le respect d'autrui, etc.

D'autre part, la primogéniture n'étant pas, le plus souvent, un droit exclusif à la succession royale, le nombre des prétendants, (oncles, frères, fils) est toujours élevé, et l'âge joue dans le cadre d'une compétition très ouverte.

Une autre exigence impérative, c'est *que cette histoire soit enfin vue de l'intérieur* à partir du pôle africain, et non mesurée en permanence à l'aune des valeurs étrangères; la conscience de soi et le droit à la différence étant des préalables indispensables pour la constitution d'une personnalité collective autonome. Bien sûr, l'option et l'optique d'auto-examen ne consistent pas à abolir artificiellement les connexions historiques de l'Afrique avec les autres continents de l'ancien et du Nouveau Monde. Mais ces connexions seront analysées en termes d'échanges réciproques et d'influences multilatérales dans lesquels les apports positifs de l'Afrique au développement de l'humanité ne manqueront pas d'apparaître.

En outre, cette histoire ne saurait être autre que *l'histoire des peuples africains dans son ensemble*, envisagée donc comme une totalité englobant la masse continentale proprement dite et les îles voisines comme Madagascar. L'histoire de l'Afrique intègre évidemment le secteur méditerranéen dans une unité consacrée par tant de liens millénaires (parfois sanglants il est vrai) mais le plus souvent mutuellement enrichissants, qui font de l'Afrique, de part et d'autre de la charnière du Sahara, les deux battants d'une même porte, les deux faces d'une même médaille.

Histoire des peuples, car en Afrique, même le despotisme de certaines dynasties a toujours été tempéré par la distance, par l'absence de moyens techniques qui aggravent la pesanteur de la centralisation, par la pérennité des démocraties villageoises, si bien qu'à tous les niveaux, de la base au sommet, le conseil réuni par et pour la palme constitue le cerveau du corps politique. Histoire des peuples, parce que, sauf pour les quelques décennies contemporaines, cette histoire n'est pas moulée dans les frontières fixées par la colonisation, pour la bonne raison que l'assiette territoriale des peuples africains déborde de toutes parts les frontières héritées du partage colonial.

Dans le cadre continental général,

l'accent sera donc mis sur les facteurs communs résultant d'origines communes et d'échanges interrégionaux millénaires d'hommes, de denrées, de techniques, d'idées; bref, de biens matériels et spirituels. Malgré les obstacles naturels et le faible niveau des techniques, il y a eu, depuis la préhistoire, une certaine solidarité historique continentale entre la vallée du Nil et le Soudan jusqu'à la forêt guinéenne, entre cette même vallée et l'Afrique occidentale, avec, entre autres événements, la dispersion des Lwo, entre le Soudan et l'Afrique centrale, la diaspora des Bantou, entre la façade atlantique et la côte orientale à travers le Shaba. Les phénomènes migratoires développés sur une grande échelle d'espace et de temps ne doivent d'ailleurs pas s'analyser comme des raz de marée de masses déferlantes appelées par le vide ou faisant le vide sur leur passage.

Par ailleurs, cette histoire devra *éviter d'être trop événementielle*, car elle risquerait alors de mettre exagérément en valeur les influences et facteurs extérieurs. Certes, l'établissement des faits pilotes est une tâche primordiale, indispensable même pour faire ressortir le profil original de l'évolution africaine. Mais l'essentiel portera sur les civilisations, les institutions, les structures: techniques agraires et métallurgiques, arts et artisanats, circuits commerciaux, conceptions et aménagements du pouvoir, cultes et pensée philosophique ou religieuse, problème de nations et pré-nations, techniques de modernisation, etc. Cette optique méthodologique requiert avec encore plus d'exigence l'approche interdisciplinaire.

Finalement, pourquoi ce retour aux sources africaines? Si la quête de ce passé peut être pour des étrangers un simple besoin de curiosité, un exercice intellectuel souverainement tonique pour un cerveau désireux d'interroger le sphinx, le sens de l'entreprise doit dépasser ces visées purement individuelles. Car l'histoire de l'Afrique est nécessaire à la compréhension de l'histoire universelle dont bien des séquences demeureront des énigmes opaques tant que toute la lumière n'aura pas été faite sur l'horizon historique du continent africain.

Joseph Ki-Zerbo

---

**ERRATUM** Dans le numéro de juillet 1979 consacré aux plantes médicinales, il fallait bien évidemment lire, en haut de la page 4, sous la citation d'Avicenne : *Avicenne (980-1037 après J.-C.)*.

---

# A paraître

## L'Histoire Générale de l'Afrique

Cet ouvrage en huit volumes sera publié par l'Unesco en coédition avec des éditeurs hautement qualifiés. Les deux premiers volumes des éditions anglaise et française paraîtront au cours de l'année 1980. La préparation et la rédaction de cette **Histoire générale de l'Afrique** se font sous la responsabilité intellectuelle et scientifique d'un comité international composé de trente-neuf savants dont vingt-six sont africains.

• **L'Histoire générale de l'Afrique** sera, avant tout, une histoire des idées et des civilisations, des sociétés et des institutions. Elle fera connaître les valeurs de la tradition orale autant que les multiples formes de l'art africain.

• **L'Histoire** sera envisagée essentiellement de l'intérieur. Elle sera le reflet fidèle de la façon dont les auteurs africains voient leur propre civilisation. Elaborée dans un cadre international et faisant appel à toutes les données actuelles de la science, **L'Histoire** sera aussi un élément capital pour la reconnaissance du patrimoine culturel africain.

• L'Afrique sera considérée comme un tout. **L'Histoire** montrera les relations historiques entre les différentes parties du continent ainsi qu'entre l'Afrique et les autres continents. Et elle fera apparaître la contribution de l'Afrique au développement de l'humanité.

• **L'Histoire** ne cherchera pas à être exhaustive. Ce sera un ouvrage de synthèse et un exposé des problèmes indiquant l'état actuel des connaissances et les grands courants de recherche.

**L'ouvrage se présentera en huit volumes, comprenant chacun 750 pages :**

- Volume I : **Méthodologie et préhistoire africaine**  
(directeur de volume : Professeur J. Ki-Zerbo)
- Volume II : **Afrique ancienne**  
(directeur de volume : Dr G. Mokhtar)
- Volume III : **L'Afrique du VII<sup>e</sup> au XI<sup>e</sup> siècle**  
(directeur de volume : S. Exc. M. M. El Fasi)
- Volume IV : **L'Afrique du XII<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> siècle**  
(directeur de volume : Professeur D. T. Niane)
- Volume V : **L'Afrique du XVI<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle**  
(directeur de volume : Professeur B. A. Ogot)
- Volume VI : **Le XIX<sup>e</sup> siècle jusque vers les années 1880**  
(directeur de volume : Professeur J. F. A. Ajayi)
- Volume VII : **L'Afrique sous domination étrangère, 1880-1935**  
(directeur de volume : Professeur A. A. Boahen)
- Volume VIII : **L'Afrique de la guerre d'Éthiopie à nos jours, 1935-1980**  
(directeur de volume : Professeur A. Mazrui)

**Les dates de publications et le prix des volumes seront indiqués ultérieurement.**

## Pour vous abonner ou vous réabonner et commander d'autres publications de l'Unesco

**Vous pouvez commander les publications de l'Unesco chez tous les libraires ou en vous adressant directement à l'agent général (voir liste ci-dessous). Vous pouvez vous procurer, sur simple demande, les noms des agents généraux non inclus dans la liste. Les paiements des abonnements peuvent être effectués auprès de chaque agent de vente qui est à même de communiquer le montant du prix de l'abonnement en monnaie locale.**

**ALBANIE.** N. Sh. Botmeve Naim Frasherj, Tirana. — **ALGÉRIE.** Institut pédagogique national, 11, rue Ali Haddad, Alger, Société nationale d'édition et diffusion (SNED), 3 bd Zirout Youcef, Alger. — **RÉP. FÉD. D'ALLEMAGNE.** Unesco Kurier (Edition allemande seulement) : Colmanstrasse, 22, 5300 Bonn. Pour les cartes scientifiques seulement : Geo Center, Postfach 800830, 7000 Stuttgart 80. Autres publications : S. Karger GmbH, Karger Buchhandlung, Angerhofstr. 9, Postfach 2, D-8034 Germering/München. — **RÉP. DÉM. ALLEMANDE.** Buchhaus Leipzig, Postfach, 140, Leipzig. Internationale Buchhandlungen, en R.D.A. — **AUTRICHE.** Dr Franz Hain, Verlags- und Kommissionbuchhandlung, Industriehof Stadlau, Dr Otto Neurath - Gasse, 1220 Vienne. — **BELGIQUE.** Ag. pour les publications de l'Unesco et pour l'édition française du "Courrier" : Jean de Lannoy, 202, Avenue du Roi, 1060 Bruxelles, CCP 000-0070823-13. Edition néerlandaise seulement : N.V. Handelsmaatschappij Keesing, Keesinglaan 2-18, 21000 Daurne-Antwerpen. — **RÉP. POP. DU BÉNIN.** Librairie nationale, B.P. 294. Porto Novo. — **BRÉSIL.** Fundação Getúlio Vargas, Editora-Divisão de Vendas, Caixa Postal 9.052-ZC-02, Praia de Botafogo, 188 Rio de Janeiro RJ — **BULGARIE.** Hemus, Kantora Literatura, bd Rousky 6, Sofia. — **CAMEROUN.** Le secrétaire général de la Commission nationale de la République unie du Cameroun pour l'Unesco, B.P., N° 1600, Yaoundé. — **CANADA.** Editions Renouf Limitée, 2182, rue Ste. Catherine Ouest, Montréal, Que H3H 1M7. — **CHILI.** Bibliocentro Ltda., Casilla 13731 Constitución n° 7, Santiago (21). — **CHINE.** China National Publications Import Corporation, West Europe Dept., P.O. Box 88, Pékin. — **RÉP. POP. DU CONGO.** Librairie populaire B.P. 577 Brazzaville. — **CÔTE-D'IVOIRE.** Centre d'édition et de diffusion africaines, B.P. 4541. Abidjan-Plateau. — **DANEMARK.** Ejnar Munksgaard Ltd., 6, Nørregade, 1165 Copenhague K. — **ÉGYPTE (RÉP. ARABE D').** Unesco Publications Centre 1, Talaat Harb Street, Le Caire. — **ESPAGNE.**

MUNDI-PRENSA Libros S.A., Castelló 37, Madrid 1. Ediciones Liber, Apartado 17, Ondárroa (Viscaya) ; Sr. A. González Donaire, Aptdo de Correos 341, La Coruna. Librería Al-Andalus, Roldana, 1 y 3, Sevilla 4. Librería CASTELS, Ronda Universidad 13, Barcelona 7. — **ÉTATS-UNIS.** Unipub, 345, Park Avenue South, New York, N.Y. 10010. — **FINLANDE.** Akateeminen Kirjakauppa, Keskuskatu 1, 00100 Helsinki. — **FRANCE.** Librairie Unesco, 7, place de Fontenoy, 75700 Paris. C.C.P. 12.598.48 — **GRÈCE.** Librairies internationales. — **HAÏTI.** Librairie A la Caravelle, 26, rue Roux, B.P. 111, Port-au-Prince. — **HAUTE-VOLTA.** Lib. Attie B.P. 64, Ouagadougou. — **LIBÉRIE.** Lib. Catholique « Jeunesse d'Afrique ». Ouagadougou. — **HONGRIE.** Akadémiai Könyvesbolt, Váci U.22, Budapest V., A.K.V. Könyvtárosok Boltja. Népköztasaság utja 16, Budapest VI. — **INDE.** Orient Longman Ltd. ; Kamani Marg. Ballard Estate, Bombay 400 038 ; 17 Chittaranjan Avenue, Calcutta 13 ; 36a Anna Salai, Mount Road, Madras 2. B-3/7 Asaf Ali Road, Nouvelle-Delhi 1, 80/1 Mahatma Gandhi Road, Bangalore-560001, 3-5-820 Hyderguda, Hyderabad-500001. Publications Section, Ministry of Education and Social Welfare, 511, C-Wing, Shastrî Bhavan, Nouvelle-Delhi-110001 ; Oxford Book and Stationery Co., 17 Park Street, Calcutta 700016 ; Scindia House, Nouvelle-Delhi 110001. — **IRAN.** Commission nationale iranienne pour l'Unesco, av. Iranchahr Chomali N° 300 ; B.P. 1533, Téhéran, Kharazmie Publishing and Distribution Co. 28 Vessal Shirazi St, Shahreza Avenue, P.O. Box 314/1486, Téhéran. — **IRLANDE.** The Educational Co. of Ir. Ltd., Ballymount Road Walkinstown, Dublin 12. — **ISRAËL.** A.B.C. Bookstore Ltd, P.O. Box 1283, 71, Allenby Road, Tel Aviv 61000. — **ITALIE.** Licosa (Libreria Commissionaria Sansoni, S.p.A.) via Lamar-mora, 45, Casella Postale 552, 50121 Florence. — **JAPON.** Eastern Book Service Inc. C.P.O. Box 1728, Tokyo 100 91. — **LIBAN.** Librairies Antione, A. Naulaf et Frères ; B.P. 656, Beyrouth. — **LUXEMBOURG.** Librairie Paul Bruck, 22, Grande-Rue, Luxembourg. — **MADAGASCAR.** Toutes les publications : Commission nationale de la Rép. dém. de Madagascar pour l'Unesco, Ministère de l'Éducation nationale, Tananarive. — **MALI.** Librairie populaire du Mali, B.P. 28, Bamako. — **MAROC.** Librairie « Aux belles images », 282, avenue Mohammed-V, Rabat, C.C.P. 68-74. « Courrier de l'Unesco » : pour les membres du corps enseignant : Commission nationale marocaine pour l'Unesco 19, rue Oqba, B.P. 420, Agdal, Rabat (C.C.P. 324-45). — **MARTINIQUE.** Librairie « Au Bouf Mich », 1, rue Parronin, et 66, av. du Parquet, 972, Fort-de-France. — **MAURICE.** Nalanda Co. Ltd., 30, Bourbon Street, Port-Louis. — **MEXIQUE.** SABSA, Servicios e Bibliotecas, S.A., Insurgentes Sur N° 1032-401, México 12. — **MONACO.** British Library, 30, boulevard des Moulins, Monte-Carlo. — **MOZAMBIQUE.** Instituto Nacional do Livro e do Disco (INLD), Avenida 24

de Julho, 1921 r/c e 1° andar, Maputo. — **NIGER.** Librairie Mauclet, B.P. 868, Niamey. — **NORVÈGE.** Toutes les publications : Johan Grundt Tanum (Booksellers), Karl Johans gate 41/43, Oslo 1. Pour le « Courrier » seulement : A.S. Narvenses Litteraturjeneste, Box 6125 Oslo 6. — **NOUVELLE-CALÉDONIE.** Reprex S.A.R.L., B.P. 1572, Nouméa — **PARAGUAY.** Agencia de diarios y revistas, Sra. Nelly de Garcia Astillero, Pte. Franco N° 580 Asunción. — **PAYS-BAS.** « Unesco Koerner » (Edition néerlandaise seulement) Systemen Keesing, Ruysdaelstraat 71-75, Amsterdam-1007. Agent pour les autres éditions et toutes les publications de l'Unesco : N.V. Martinus Nijhoff, Lange Voorhout 9, 's-Gravenhage — **POLOGNE.** ORPAN-Import. Palac Kultury, 00-901 Warszawa, Ars-Polona-Ruch, Krakowskie-Przedmiescie N° 7, 00-068 Warszawa. — **PORTUGAL.** Dias & Andrade Ltda. Livraria Portugal, rua do Carmo, 70, Lisbonne. — **ROUMANIE.** ILEXIM. Romilibr, Str. Biserica Amzei N° 5-7, P.O.B. 134-135, Bucarest. Abonnements aux périodiques : Rompresfiatela calea Victoriei 29, Bucarest. — **ROYAUME-UNI.** H.M. Stationery Office P.O. Box 569, Londres S.E.1 — **SÉNÉGAL.** La Maison du Livre, 13, av. Roume, B.P. 20-60, Dakar, Librairie Clairafrique, B.P. 2005, Dakar, Librairie « Le Sénégal » B.P. 1954, Dakar. — **SEYCHELLES.** New Service Ltd., Kingsgate House, P.O. Box 131, Mahé. — **SUÈDE.** Toutes les publications : A/B C.E. Fritzes Kungl. Hovbokhandel, Regerringsgatan, 12, Box 16356, 103-27 Stockholm, 16. Pour le « Courrier » seulement : Svenska FN-Forbundet, Skolgränd 2, Box 150-50, S-10465 Stockholm-Postgiri 184692. — **SUISSE.** Toutes publications. Europa Verlag, 5, Ramistrasse, Zurich, C.C.P. 80-23383. Librairie Payot, 6, Rue Genes, 1211, Genève 11. C.C.P. : 12.236. — **SYRIE.** Librairie Sayegh Immeuble Diab, rue du Parlement, B.P. 704, Damas. — **TCHÉCOSLOVAQUIE.** S.N.T.L., Spalena 51, Prague 1 (Exposition permanente) ; Zahracini Literatura, 11 Soukenicka, Prague 1. Pour la Slovaquie seulement : Alfa Verlag Publishers, Hurbanovo nam. 6, 893 31 Bratislava. — **TOGO.** Librairie Evangélique, B.P. 1164, Lomé, Librairie du Bon Pasteur, B.P. 1164, Lomé, Librairie Moderne, B.P. 777, Lomé. — **TRINIDAD ET TOBAGO.** Commission Nationale pour l'Unesco, 18 Alexandra Street, St. Clair, Trinidad, W.I. — **TUNISIE.** Société tunisienne de diffusion, 5, avenue de Carthage, Tunis. — **TURQUIE.** Librairie Hachette, 469 Istiklal Caddesi, Beyoglu, Istanbul. — **U.R.S.S.** Mejdunarodnaya Kniga, Moscou, G-200 — **URUGUAY.** Editorial Losada Uruguay, S.A. Libreria Losada, Maldonado, 1092, Colonia 1340, Montevideo. — **YOUgoslavIE.** Jugoslovenska Knjiga, Trg Republike 5/8, P.O.B. 36, 11-001 Belgrade. Drzavna Založba Slovenije, Titova C 25, P.O.B. 50, 61-000 Ljubljana. — **RÉP. DU ZAIRE.** La librairie, Institut national d'études politiques, B.P. 2307, Kinshasa. Commission nationale de la Rép. du Zaire pour l'Unesco, Ministère de l'Éducation nationale, Kinshasa. —

# Aux origines de l'homme

Ce squelette, mis au jour en 1974 à Hadar (Ethiopie), est celui d'une jeune Australopitèque de 20 ans et de 3 millions d'années qui a reçu le prénom de Lucie (*Australopithecus afarensis*). Bipède permanent, elle vivait dans la savane, mesurait 1,30 m de haut et souffrait d'arthrite. Les Australopitèques habitaient en Afrique australe (d'où leur nom) et orientale entre 7 millions et 1 million d'années. Ces Hominidés sont probablement les ancêtres de l'Homme.

